



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Bought from F. Norman

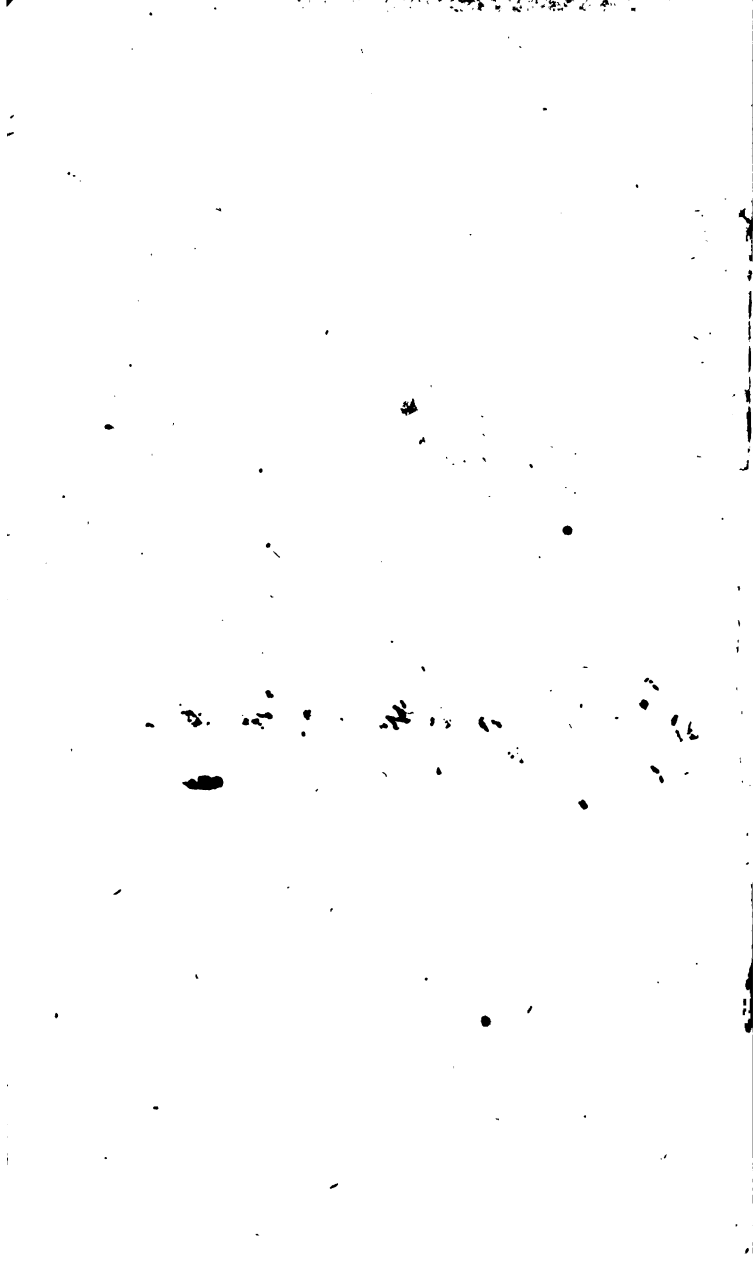
V7.S. 1752 (12)



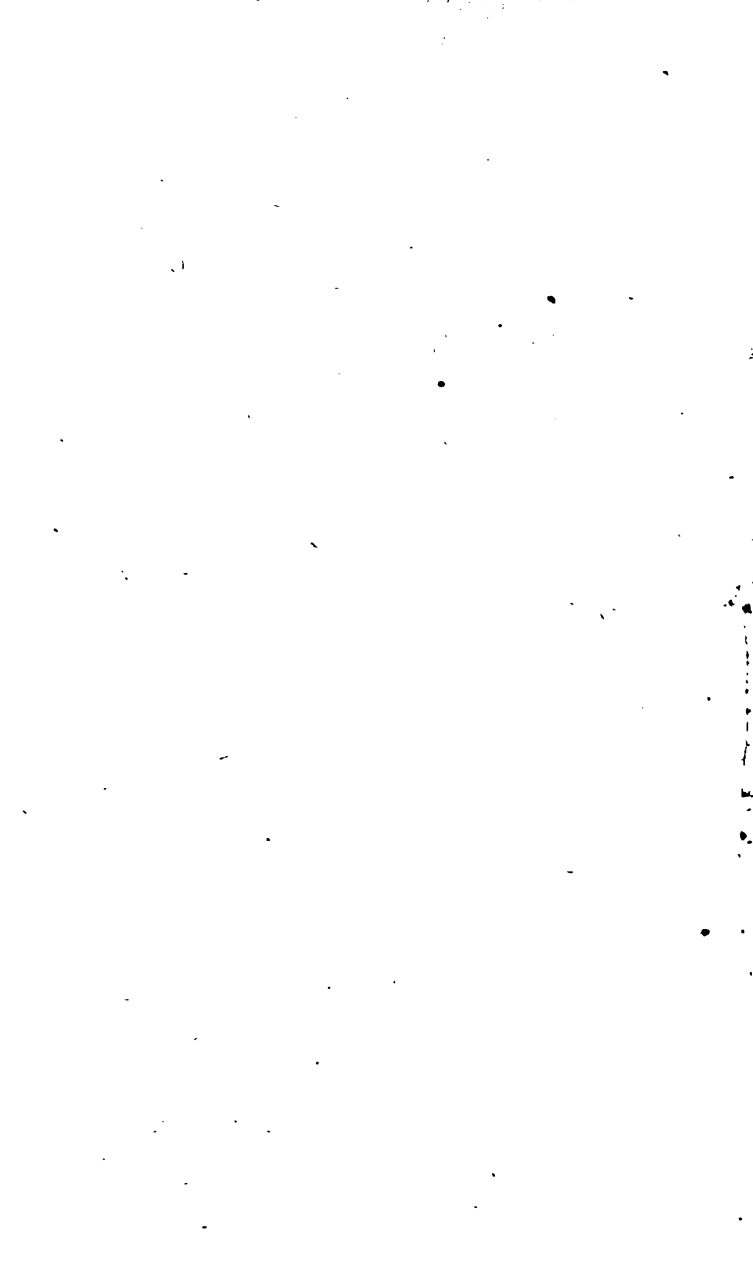
**ZAHAROFF
FUND**



Not found in Bengesco



20th June 1942



LE
S I E C L E
DE
LOUIS XIV.

PUBLIÉ

*Par M. DE FRANCHEVILLE,
conseiller aulique de sa majesté, & mem-
bre de l'academie roiale des Sciences &
Belles Lettres de Prusse.*

TOME PREMIER.

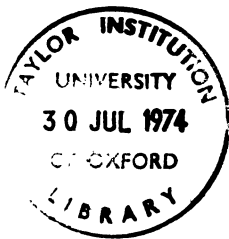
NOUVELLE EDITION CORRIGÉE.



A LONDRES,

Chez R. DODSLEY, a là tête de
Tully en Pall-mall.

M.DCC.LII.





P R E F A C E

D E

L' E D I T E U R.

LE manuscrit de cet ouvrage m'ayant été remis par l'auteur, je le lus avec une très grande attention ; j'y remarquai un amour extrême

P R E F A C E.

de la vérité, & une impartialité entière sur toutes les matières qui y sont traitées. C'est surtout par ces raisons, que je me suis fait un devoir de la faire imprimer, sous les auspices d'un monarque à qui la vérité n'est pas moins chère que la gloire, & qui, de l'aveu de l'Europe, est aussi capable d'instruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition com-
mode

P R E F A C E.

mode en deux petits volumes, à une plus magnifique & plus grande ; & j'ose affûrer, que dans ces deux petits volumes on trouvera plus de faits intéressans, & plus d'anecdotes curieuses, que dans les collections immenses qu'on nous a données jusqu'ici sur le règne de Louis XIV.

Au reste, quoiqu'il soit question à la fin de cet ouvrage des choses que Louis XV a exécutees

P R E F A C E.

tées par lui-même, & que plus d'un établissement de Louis XIV ait été perfectionné par son successeur; cependant il a paru, que le titre du SIECLE DE LOUIS XIV devait subsister, non seulement parce que c'est l'histoire d'environ quatre-vingt années, mais parce que la pluspart des grands changemens, dont il est parlé, ont été commencés sous ce règne.

T A-



T A B L E
D E S
C H A P I T R E S.
T O M E I.

CHAPITRE I.

Introduction. pp. 1-1.

CHAPITRE II.

Minorité de LOUIS XIV: victoire des Français sous le grand Condé, alors duc d'Enguien. pp. 46

CHAPITRE III.

Guerre civile. pp. 58

CHAPITRE IV.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654. pp. 74.

CHA

Table des chapitres.

CHAPITRE V.

Etat de la France, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661. p: 90

CHAPITRE VI.

LOUIS XIV gouverne par lui-même : il force la branche d'Autriche-Espagnole à lui céder partout la préséance, & la cour de Rome à lui faire satisfaction : il achette Dunkerque : il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son royaume florissant & redoutable.

CHAPITRE VII.

Conquête de la Flandre. p: 142.

CHAPITRE VIII.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle. p: 150

CHAPITRE IX.

Magnificence de LOUIS XIV : conquête de la Hollande. p: 160

CHAPITRE X.

Evacuation de la Hollande : seconde conquête de la Franche-Comté. p: 191.

CHAPITRE XI.

Belle campagne & mort du maréchal de Turenne. p: 204

Tables de chapitres.

CHAPITRE XII.

*Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de
Nimègue en 1678. p. 219*

CHAPITRE XIII.

*Prise de Strasbourg, bombardement d'Algèr :
soumission de Gènes : ambassade de Siam :
pape humilié : électorat de Cologne disputé. p. 237*

CHAPITRE XIV.

*Le roi Jacques détrôné par son gendre Guil-
laume trois, & protégé par LOUIS XIV. p. 256*

CHAPITRE XV.

*De ce qui se passait dans le continent, tandis
que Guillaume trois envahissait l'Angleterre,
l'Ecosse & l'Irlande, jusqu'en 1697. p. 276*

CHAPITRE XVI.

*Paix de Riswick : état de la France & de
l'Europe : mort & testament de Charles
second, roi d'Espagne. p. 303.*

CHAPITRE XVII.

*Guerre de 1701 : conduite du prince Eugène,
du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme,
du duc de Marleborough, du maré-
chal de Villars, jusqu'en 1703. p. 338*

CHA-

Table des chapitres.

CHAPITRE XVIII.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstat, & ses suites. p: 364

CHAPITRE XIX.

Pertes en Espagne : perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites. p: 379

CHAPITRE XX.

Suite des disgraces de la France & l'Espagne : humiliation, constance & ressources de LOUIS XIV : bataille de Malplaquet. p: 397

CHAPITRE XXI.

LOUIS XIV continuë à demander la paix & à se défendre : le duc de Vendôme affermit le roi d'Espagne sur le trône. p: 427.

CHAPITRE XXII.

Viëtoire du maréchal de Villars à Dénain : rétablissement des affaires : paix générale.

CHAPITRE XXIII.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1750. p: 465.

Table des chapitres.

TOME SECOND.

CHAPITRE XXIV.

*Particularités & anecdotes du règne de
LOUIS XIV. p: 1.*

CHAPITRE XXV.

Suite des anecdotes. p: 42

CHAPITRE XXVI.

Suite des anecdotes. p: 68

CHAPITRE XXVII.

*Gouvernement intérieur ; commerce, police,
loix, discipline militaire, marine. p: 109*

CHAPITRE XXVIII.

Finances. p: 144

CHAPITRE XXIX.

Sciences & arts. p: 158.

CHAPITRE XXX.

Suite des arts. p: 193.

CHAPITRE XXXI.

Affaires ecclésiastiques : disputes mémorables. p: 205

CHAPITRE XXXII.

Du Calvinisme. p: 223.

CHA-

Table des chapitres.

CHAPITRE XXXIII.

Du Janſéniſme. p. 259

CHAPITRE XXXIV.

Du Quiétiſme. p. 301.

CHAPITRE XXXV.

Diſputes ſur les cérémonies chinoiſes. p. 318

Enfans de Louis XIV. p. 329.

*Souverains Contemporains
de Louis XIV. p. 333.*

Le Marechal de France p. 336.

Amiraux de France p. 339

Chanceliers ministres

Secrétaires d'Etat. p. 341.



Ecrivains p. 344.

*Artistes Celebres, Musiciens,
Peintres. p. 430 p. 428*

Table des Matieres p. 439.



LE SIECLE DE LOUIS XIV.



CHAPITRE PREMIER. *INTRODUCTION.*



E n'est pas seulement la vie DE LOUIS XIV qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut effaier de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme ; mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques. Tous les peuples ont éprouvé des révolutions. Toutes les histoires sont presque égales pour qui ne

A

veut

2 Louis XIV.

veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, & ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux, sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe & d'Alexandre, où celui des Périclès, des Démosthènes, des Aristotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre était barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgils, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisième, est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe; les Médicis appellèrent à Florence les arts, que les Turcs chassaient de la Grèce, c'était le tems de la gloire de l'Italie. Toutes les sciences reprenaient une vie nouvelle;

les Italiens les honorèrent du nom de *virtu*, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Taffes, les Ariostes fleurirent. La gravûre fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'Europe en tout genre, fut chassée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout à coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérent trop vite.

François premier encouragea des savans ; mais qui ne furent que savans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladios : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves Français. Quelques épiigrammes & quelques contes libres composaient toute notre poésie ; Rabelais était notre seul livre de prose à la mode, du tems de Henri II.

En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était encore qu'informe ; & la philosophie expérimentale, qui était inconnue par tout également.

Enfin, le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV ; & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Augustes & les Alexandres ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce tems : & il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France ; elle s'est étendue en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle & profonde ; elle a porté le goût en

Al-

Allemagne, les sciences en Moscovie; elle a même ranimé l'Italie qui languissait, & l'Europe a dû sa politesse à la cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les Italiens appelaient tous les ultramontains du nom de barbares; il faut avouer que les Français méritaient en quelque sorte cette injure. Nos pères joignaient la galanterie romanesque des Maures à la grossièreté Gothique; ils n'avaient presque aucun des arts aimables; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés: car lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'est pas étonnant que la peinture, la sculpture, la poésie, l'éloquence, la philosophie, fussent presque inconnues à une nation, qui aiant des ports sur l'Océan & sur la Méditerranée, n'avait pourtant point de flote, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures grossières.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII à son avènement à la couronne n'avait pas un vaisseau; Paris ne contenait pas quatre-cent-mille hommes, & n'était pas décoré de quatre beaux édifi-

ces ; les autres villes du royaume ressembloient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étoient presque impraticables ; les villes étoient sans police, l'état sans argent, & le gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas se dissimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avait languï plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais jouï d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En France les peuples furent esclaves jusques vers le tems de Philippe-Auguste ; les seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI ; & les rois, toujours occupés à soutenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puissance roiale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

Fran-

François I^r fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le grand voulait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il allait faire le bonheur.

Le cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la maison d'Autriche, de calvinisme & les grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf-cens années, notre génie a été presque toujours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'ayant ni loix ni coutumes fixes, changeant de deux siècles en deux siècles un langage toujours grossier ; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oïveté ; les ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance ; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misère.

Voilà pourquoi les Français n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux

inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai système de l'univers, ne leur appartiennent point ; ils faisaient des tournois, pendant que les Portugais & les Espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. Charles-quintr prodiguait déjà en Europe les trésors du Mexique, avant que quelques sujets de François premier eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième siècle, on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV ; & l'on souhaite que la postérité de ce monarque, & celle de ses peuples, également animées d'une heureuse émulation, s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siècle ; on est obligé de laisser aux annalistes le soin de ramasser avec exactitude tous ces petits faits, qui ne serviraient qu'à détourner la vue de l'objet principal. C'est à eux

à marquer les marches, les contremar-
ches des armées, & les jours où les tran-
chées furent ouvertes devant des villes,
prises & reprises par les armes, don-
nées & rendues par des traités: mille cir-
constances intéressantes pour les contem-
porains se perdent aux yeux de la po-
stérité, & disparaissent pour ne lais-
ser voir que les grands événemens,
qui ont fixé la destinée des empires;
tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette
histoire qu'à ce qui mérite l'attention de
tous les tems, à ce qui peut peindre le
génie & les mœurs des hommes, à ce
qui peut servir d'instruction, & conseil-
ler l'amour de la vertu, des arts & de la
patrie.

On essaiera de faire voir ce qu'étaient
& la France & les autres états de l'Europe
avant la naissance de Louis XIV; en-
suite on décrira les grands événemens
politiques & militaires de son règne.
Le gouvernement intérieur du royaume,
objet plus important pour les peuples, se-
ra traité à part. La vie privée de Louis
XIV, les particularités de sa cour & de
son règne, tiendront une grande place.
D'autres articles seront pour les arts,
pour les sciences, pour les progrès de
l'esprit humain dans ce siècle. Enfin on

parlera de l'église, qui depuis si long-
 tems est liée au gouvernement, qui
 tantôt l'inquiette & tantôt le fortifie ; &
 qui instituée pour enseigner la morale,
 se livre souvent à la politique & aux pas-
 sions humaines.





DES ÉTATS
DE L'EUROPE
AVANT
LOUIS XIV.

IL y avait déjà long-tems qu'on pou-
vait regarder l'Europe chrétienne
(à la Moscovie près) comme une
grande république partagée en plusieurs
états, les uns monarchiques, les autres
mixtes ; ceux-ci aristocratiques, ceux-
là populaires, mais tous correspondans
les uns avec les autres ; tous aiant un
même fonds de religion, quoique devisés
en plusieurs sects ; tous aiant les mê-
mes principes de droit public & de po-
litique, inconnus dans les autres parties
du monde. C'est par ces principes que
les nations Européennes ne font point
esclaves leurs prisonniers ; qu'elles res-
pectent les ambassadeurs de leurs enne-
mis ; qu'elles conviennent ensemble de la
prééminence & de quelques droits de
certains princes, comme de l'empereur,

des rois, & des autres moindres potentats : & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les uns chez les autres des ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, and garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quin, la balance penchait trop du côté de la maison d'Autriche. Cette maison puissante était, vers l'an 1630 maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des trésors de l'Amérique; les Pays-bas, le Milanais, le royaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine; & si tant d'états avaient été réunis sous un seul chef de cette maison, il est à croire que l'Europe lui aurait enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France: il est à peu-près
de

de la même étendue ; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robustes & patients dans le travail. La nation Allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la France sous les premiers rois Capétiens, qui étaient des chefs souvent mal-obéis, de plusieurs grands vassaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui, soixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de souverains féodaux, près de quarante princes ecclésiastiques, soit abbés, soit évêques, neuf électeurs, parmi lesquels on peut compter trois rois, enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, composent ce grand corps Germanique, que le flegme Allemand fait subsister avec presque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confusion dans le gouvernement Français.

Chaque membre de l'empire a ses droits, ses privilèges, ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de loix, souvent contestées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation Germanique est si renommée.

- x L'empereur lui-même ne serait guères à la vérité plus puissant, ni plus riche qu'un doge de Venise. L'Allemagne parta-

partagée en villes libres & en principautés, ne laisse au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'empereur un seul village ; la ville de Bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité aussi vaine que suprême, était devenue si puissante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en monarchie absolue cette république de princes.

Deux partis divisaient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe chrétienne, & sur-tout l'Allemagne. Le premier est celui des catholiques plus ou moins soumis au pape ; le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. Nous appelons ceux de ce parti du nom général de protestans, quoiqu'ils soient divisés en Luthériens, Calvinistes & autres, qui se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les états de la maison de Brunswic, le Wurtemberg,

sui-

suivent la religion Luthérienne, qu'on nomme évangélique. Toutes les villes libres impériales ont embrassé cette secte, qui a semblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes, répandus parmi les Luthériens qui sont les plus forts, ne sont qu'un parti médiocre ; les catholiques composent le reste de l'empire, & aiant à leur tête la maison d'Autriche, ils étaient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne, mais tous les états chrétiens, saignaient encore des plaies, qu'ils avaient reçues de tant de guerres de religion, fureur particulière aux chrétiens ignorée des idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui n'aient causé une guerre civile, & les nations étrangères (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos pères se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'empereur Mathias étant mort sans enfans, le parti protestant se remua pour ôter l'empire à la maison de Autriche & à la communion Romaine ; mais Ferdinand archiduc de Grats, cousin de Mathias,

thias, n'en fut pas moins élu empereur. Il était déjà roi de Bohême & de Hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux royaumes.

Ce Ferdinand II continua d'abattre le parti protestant : il se vit quelque-tems le plus puissant & le plus heureux monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands généraux, Valftein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de princes de la maison d'Aûtriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savaient choisir. Cette puissance menaçait déjà du joug, & les protestans & les catholiques : l'alarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'empereur & de roi des Romains donne des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réel. Rome, qui de son côté prétendait autrefois un droit plus chimérique sur l'empire, s'unit alors avec la France contre la maison d'Aûtriche. L'argent des Français, les intrigues de Rome, & les cris de tous les protestans, appellèrent enfin du fond de la Suède Gustave-Adolphe, le seul roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le seul qui pût renverser la puissance Aûtrichienne.

L'ar-

... L'arrivée de Gustave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631, contre le général Tilly la bataille de Leipzig, si célèbre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce roi mit en usage, & qui passe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'empereur Ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la Bohême, la Hongrie & l'empire: son bonheur le sauva; Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de Lützen, au milieu de sa victoire; & la mort d'un seul homme rétablit ce qu'il seul pouvait détruire.

La politique de la maison d'Autriche, qui avait succombé sous les armes d'Adolphe, se trouva forte contre tout le reste; elle détacha les princes les plus puissans de l'empire, de l'alliance des Suédois. Ces troupes victorieuses, abandonnées de leurs alliés & privées de leur roi, furent battues à Norlingue; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toujours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laissa tous ses états à son fils Ferdinand III, qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son cabinet: il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'Alle-

L'Allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés Français, qui allèrent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemans, les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables, que la sagacité Italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'industrie Française commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendards tant de peuples différens, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soutenir longtems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'empire que les Français ont fait la guerre contre l'empire. La différence du gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défense.

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne, gouvernée par la branche aînée de la maison d'Autriche, avait imprimé après la mort de Charles-quin, plus de terreur que la nation Germanique. Le roi d'Espagne étaient incomparablement plus absolus & plus riches. Les mines du Mexique & du Potosi semblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la monarchie universelle de notre continent chrétien, commencé par Charles-quin, fut d'abord soutenu par Philippe II. Il voulut, du fond de l'Escorial, asservir la chrétienté par les négociations, & par la guerre. Il envahit le Portugal ; il désola la France ; il menaça l'Angleterre : mais plus propre peut-être à marchander de loin des esclaves, qu'à combattre de près ses ennemis, il n'ajouta aucune conquête à la facile invasion du Portugal ; il sacrifia de son aveu quinze-cent-millions, qui font aujourd'hui plus de trois-mille-millions de notre monnaie, pour asservir la France, & pour regagner la Hollande. Mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces pays qu'il voulut domter.

Philippe III son fils, moins guerrier encore & moins sage, eut peu de vertus

tus de roi. La superstition, ce vice des ames faibles, ternit son règne & affaiblit la monarchie Espagnole. Son royaume commençait à s'épuiser d'habitants, par les nombreuses colonies que l'avarice transplantait dans la nouveau monde ; & ce fut dans ces circonstances que ce roi chassa de ses états près de huit-cent-mille Maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il est vrai que le nombre des sujets soit le trésor des monarques. L'Espagne fut presque déserte depuis ce tems : la fierté oisive des habitans laissa passer en d'autres mains les richesses du nouveau monde ; l'or du Pérou devint le partage de tous les marchands de l'Europe : en vain une loi sévère & presque toujours exécutée, ferme les ports de l'Amérique Espagnole, aux autres nations ; les négocians de France, d'Angleterre, d'Italie, chargent de leurs marchandises les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'est pour eux que le Pérou & le Mexique ont été conquis.

La grandeur Espagnole ne fut donc plus sous Philippe III, qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héretier de la faiblesse de son père, perdit le Portugal par sa né-
gli-

gligence, le Rouffillon par la faiblesse de ses armes, & la Catalogne par l'abus du despotisme. C'est ce même roi, à qui le comte-duc d'Olivarès, son favori & son ministre, fit prendre le nom de grand à son avènement à la couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut si indigne, que tout roi qu'il était, personne n'osa le lui donner. De tels rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos divisions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs privilèges mettaient en droit de mal-servir ; les Castillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie ; les Arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le conseil roial ; & les Catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leur provinces. Ainsi ce beau royaume était alors peu puissant au-dehors & misérable au-dedans ; nulle industrie ne secondait, dans ces climats heureux, les présens de la nature ; ni les soies de la Valence, ni les belles laines de l'Andalousie & de la Castille, n'étaient préparées par les mains Espagnoles : les
toiles

toiles fines étaient un luxe très-peu connu : les manufactures Flamandes, reste des monumens de la maison de Bourgogne, fournissaient à Madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence : les étoffes d'or & d'argent étaient défendues dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'Espagne était si pauvre, que le ministère de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de faire de la monnaie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent ; il fallut que le maître du Mexique & du Pérou fit de la fausse monnaie pour paier les charges de l'état. On n'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles ; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'avaient presque point de meubles, n'auraient jamais pu être contraints à paier. Tel était l'état de l'Espagne, & cependant réunie avec l'empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenait alors un royaume. Jean, duc de Bragance, prince qui passait pour faible, avait arraché cette
pro-

province à un roi plus faible que lui ; les Portugais cultivaient par nécessité le commerce que l'Espagne négligeait par fierté ; ils venaient de se liguier avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent fait les plus signalées victoires. Le ministère Français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi, celui de le voir attaqué par une puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne, étendant son commerce & augmentant sa puissance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouissait des mêmes avantages d'une manière bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit état de sept provinces unies, pais stérile, mal-sain, & presque submergé par la mer, était depuis environ un demi-siècle, un exemple presque unique sur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté, & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices Espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'Europe, résis-

réfistèrent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran Philippe II, étudièrent les desseins de plusieurs princes, qui voulaient les secourir pour les affermir, & fondèrent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés ; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maison d'Orange en avaient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplèrent la Hollande d'une foule d'étrangers, & sur-tout de Wallons, que l'inquisition persécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoyens.

La religion calviniste, dominant dans la Hollande, servit encore à sa puissance. Ce país, alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux ; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux,

eux, l'espèce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les Hollandais établissaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le soutenaient par le négoce. Ils allèrent attaquer au fond de l'Asie ces mêmes maîtres, qui jouissaient alors des découvertes des Portugais ; ils leur enlevèrent les îles où croissent ces épiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du Pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La compagnie des Indes Orientales, établie en 1602, gagnait déjà près de trois-cent pour cent en 1620. Ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette société de marchands, devenue une puissance formidable, bâtit dans l'île de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Asie & le centre du commerce, dans laquelle résident cinq-mille Chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante pièces de canon, & mettre au moins vingt-

mille hommes sous les armes. Un simple marchand, gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands rois, sans que ce faîte Asiatique corrompe la frugale simplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des Sept-provinces.

Anvers, si longtems florissante, & qui avait englouti le commerce de Venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommodités de son port, devint à son tour le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles digues. Des canaux creusés dans toutes les villes, furent revêtus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandises abordèrent aux portes des particuliers, & les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une espèce si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimement à la France : l'intérêt les réunissait ; ils avaient les mêmes ennemis : Henri le

grand & Louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe; mais Charles I, qui régna depuis 1625, loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentait le sceptre échapper déjà de sa main; il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des loix, & changer la religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon père, honnête-homme, mais monarque mal conseillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de Louis XIV, empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins: elle perdit sa considération avec son bonheur; son commerce fut interrompu; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines; jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de

Cromwel, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'était longtems flâtée de maintenir entre les rois par sa puissance, la cour de Rome essaïait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés : celle que possède le pape est assez grande pour le rendre respectable comme prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un père, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de la regarder comme une personne sacrée mais enterprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore
dans

dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la cour de Rome a faits autrefois vers la monarchie universelle. Tous les princes de la religion catholique envoient au pape, à leur avènement, des ambassades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans Rome un cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évêchez, & s'exprime dans ses bulles, comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. Tous les évêques Italiens, Espagnols, Flamans, & même quelques Français, se nomment évêques, par la permission divine, & par celle du saint siège. Il n'y a point de royaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination ; il reçoit en tribut les revenus de la première année des bénéfices consistoriaux.

Les religieux, dont les chefs résident à Rome, sont encore autant de sujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coutume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toujours permis aux princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son souverain, est un crime de léze-majesté dans

un laïque ; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de religieux à servir Rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui régné en France depuis un siècle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur remède à cet abus. Les bons livres ~~les~~ écrits sur cette matière sont de vrais services rendus aux rois & aux peuples : & un des grands changemens qui se soient fait par ce moien dans nos mœurs sous Louis XIV ; c'est la persuasion dans laquelle les religieux commencent tous à être, qu'ils sont sujets du roi, avant que d'être serviteurs du pape. La juridiction, cette marque essentielle de la souveraineté, est encore demeurée au pontife Romain. La France même, malgré toutes ses libertés de l'église Gallicane, souffre que l'on appelle au pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa nièce, se faire relever

ver de ses vœux, c'est à Rome, & non à son évêque, qu'on s'adresse ; les grâces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achètent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la fuite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toujours soutenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la république Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne fut mieux se conduire, selon les hommes & selon les tems. Les papes sont presque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent ; leur conseil est composé de cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique ; il embrasse en ce sens l'univers ; & on peut dire ce que difait autrefois un étranger du sénat de Rome : *J'ai vu un consistoire de rois*. La plupart de nos écrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette cour ; mais je n'en voi point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sai si une autre nation eût pû conserver si longtems dans l'Europe tant de

prérogatives toujours combattues : toute autre cour les eût peut-être perduës, ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité ; mais Rome employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante sous Charles-quin, terrible à notre roi Henry III, ennemie & amie tour-à-tour de Henry IV, adroite avec Louis XIII, opposée ouvertement à Louis XIV, dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrète des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui six siècles auparavant avait voulu soumettre l'empire & l'Europe à la tiare.

Naple est un témoignage subsistant encore de ce droit que les papes sûrent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des royaumes. Mais le roi d'Espagne, possesseur de cet état, ne laissait à la cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste, l'état du pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux Barberin, neveux du pape Urbain VIII, & le duc de Parme ; guerre peu sanglante & passagère, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille, qui se donna, fut entre quatre ou cinq-cens hommes de chaque parti. La forteresse de Piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie ; cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finissait tout par des victoires.

Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les

Turcs & l'empereur; elle défendait à peine les états de terre-ferme, des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du grand-seigneur. Ce n'était plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui cent-cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de rois. La sagesse de son gouvernement subsistait; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force, & la ville de Venise était, par sa situation, incapable d'être domtée, & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'état de Florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance, sous le gouvernement des Médicis; les lettres, les arts, & la politesse, que les Médicis avaient fait naître, florissaient encore. La Toscane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Grèce.

La Savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes Françaises & Espagnoles, s'était enfin réunie toute entière en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaiblissement de la puissance Autrichienne.

Les Suisses conservaient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux; ils

ils étaient pauvres; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître; mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'Europe, la Pologne, la Suède, la Danemarck, la Moscovie, étaient comme les autres puissances, toujours en défiance ou en guerre entr'elles. On voyait, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Goths & des Francs, un roi électif, des nobles partageans sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les païsans même dans les états-généraux, mais alors plus soumise à ses rois que la Pologne, furent victorieux presque par tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la Suède, ne l'était plus à personne. La Moscovie n'était encore que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient

été sous les Séhims, les Mahomets, & les Solimans ; la mollesse corrompait le sérail, sans en bannir la cruauté. Les sultans étaient en même-tems, & les plus despotiques des souverains, & les moins assurés de leur trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venaient de mourir par le cordeau. Mustapha avait été deux fois déposé. L'empire Turc ébranlé par ces secousses, était encore attaqué par les Persans ; mais quand les Persans le laissaient respirer, & que les révolutions du sérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté ; car depuis l'embouchure du Boristhène jusqu'aux états de Venise, on voyait la Moscovie, la Hongrie, la Grèce, les îles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs : & dès l'an 1640, ils faisaient constamment cette guerre de Candie si funeste aux chrétiens. Telles étaient la situation, les forces, & l'intérêt des principales nations Européennes, vers le tems de la mort du roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suède, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & aiant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soutenait contre

tre l'empire & l'Espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la maison d'Autriche. Cette guerre était semblable à toutes celle qui se font depuis tant de siècles entre les princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontières, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de Louis XIII avaient pris le Roussillon ; les Catalans venaient de se donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs rois ; mais ces succès n'avaient pas empêché les ennemis de prendre Corbie en 1637, & de venir jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitans ; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance Autrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochées de Paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemands, & n'en avaient pas moins essuïé.

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valftein, un duc de Veimar, Piccolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier Oxenstiern, le comte duc d'Olivarès, mais sur-tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célèbres ; la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme ; il faut toujours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand ; & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV ; les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun général, depuis le siège de Metz par Charles-quin, ne s'était vû à la tête de cinquante-mille hommes : on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance ; les piques & les arquebuses étaient

en.

en usage ; on se servait beaucoup de l'épée, devenuë inutile aujourd'hui. Il restait encore, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. Louis XIII fut le dernier qui observa cette coûtume. Il envoya un héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Espagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées ; la cardinal infant, le cardinal de Savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis archevêque de Bordeaux, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Les papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII, fâché contre la France, fit dire au cardinal de la Valette, qu'il le depouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les ambassadeurs, non moins ministres de paix que les ecclésiastiques, ne faisaient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étaient employés. Charnacé, envoyé de France en Hollande, y commandait un régiment en 1637 ; & depuis même, l'ambassadeur d'Estrade fut colonel à leur service.

La France n'avait en tout qu'environ
quatre-

quatre-vingt-mille hommes effectifs sur pied. La marine anéantie depuis des siècles, rétablie un peu par le cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire ; mais l'argent était à vingt-six livres le marc : ces quarante-cinq millions revenaient à environ soixante & dix millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres idéales ; valeur numéraire exorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très-peu de mains ; la police du royaume était entièrement négligée, preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'état, avait commencé à rendre la France formidable au-dehors, sans avoir encore pu la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés ; les brigands les infestaient ; les rues de Paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les registres du parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hom-

hommes mal païés, & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de François II, la France avait été toujours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une manière paisible & volontaire. Les seigneurs avaient été élevés dans les conspirations ; c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du royaume ; on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé : il n'y avait pas jusqu'aux paroisses de Paris qui n'en vinssent aux mains ; les processions se battaient les une contre les autres, pour l'honneur de leurs bannières. On avait vu souvent les chanoines de Notre-dame aux prises avec ceux de la Sainte-chapelle : le parlement & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas, dans l'église de Notre-dame, le jour que Louis XIV mit son royaume sous la protection de la vierge Marie.

Presque toutes les communautés du royaume étaient armées ; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duél. Cette barbarie gothique, autorisée
au-

autresfois par les rois même, & devenuë le caractère de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangères, à dépeupler le païs. Ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de Français de la main des Français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les arts & les sciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'histoire de nos mœurs à sa place. On remarquera seulement que la nation Française était plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultait les astrologues, & on y croiait. Tous les mémoires de ces tems-là, à commencer par l'histoire du président de Thou, sont remplis de prédictions. Le grave & sévère duc de Sully rapporte sérieusement celles qui furent faites à Henri IV : cette crédulité, la marque la plus infailible de l'ignorance, était si accréditée, qu'on eut soin de tenir un astrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'Autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-instruit ;
c'est

c'est que Louis XIII eut dès son enfance le surnom de Juste, parce qu'il était né sous le signe de la balance.

La même faiblesse, que mettait en vogue cette chimère absurde de l'astrologie judiciaire, faisait croire aux possessions, & aux sortilèges : on en faisait un point de religion ; l'on ne voyait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, composés de magistrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des sorciers. On reprochera toujours à la mémoire du cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme magicien par une commission du conseil. On s'indigne que le ministre & les juges aient eu la faiblesse de croire aux diables de Loudun ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Grève comme sorcière, & que conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilège elle s'était servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis ; que la maréchale lui répondit : *Je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes sur les esprits faibles ;* & qu'enfin cette réponse



ponse ne servit qu'à précipiter l'arrêt de la mort.

On voit encore dans une copie de quelques registres du Châtelet, un procès commencé en 1601, au sujet d'un cheval, qu'un maître industriel avait dressé à-peu-près de la manière dont nous avons vu des exemples à la foire ; on voulait faire brûler & la maître & le cheval comme forciers.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siècle, qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'état, fomentait chez les plus honnêtes gens de pratiques superstitieuses, qui déshonoraient la religion. Les Calvinistes, confondant avec le culte raisonnable des catholiques les abus qu'on faisait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre église. Ils opposaient à nos superstitions populaires, souvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de presque tous les réformateurs ; ainsi l'esprit de parti déchirait & avilissait la France ; & l'esprit de société, qui rend aujourd'hui cette nation si célèbre & si aimable, était absolument inconnu. Point de maisons où les gens de mérite s'assemblaient pour se

se communiquet leurs lumières ; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la société, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le siècle qu'on appelle le siècle de Louis XIV.





CHAPITRE SECOND.

Minorité de LOUIS XIV: victoires de Français sous le grand Condé, alors duc de Enguien.

LE cardinal de Richelieu, & Louis XIII venaient de mourir ; l'un admiré & haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé aux Français, alors très inquiets, de l'averfion pour le nom seul du ministère, & peu de respect pour le trône. Louis XIII par son testament établissait un conseil de régence. ¹⁸ Août 1643. Ce monarque, mal obéi pendant sa vie, se flâta de l'être mieux après sa mort ; mais la première démarche de sa veuve Anne d'Autriche, fut de faire annuler les volontés de son mari, par un arrêt du parlement de Paris. Ce corps, longtems oppo-

opposé à la cour, & qui avait à peine conservé sous Louis, la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoyen. Anne d'Autriche s'adressa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était servie du même tribunal après la mort de Henri IV ; & Marie de Médicis avait donné cet exemple, parce que tout autre voie eût été longue & incertaine ; que le parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés ; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, semblait assurer un droit incontestable.*

L'usage qui donne la régence aux mères des rois, parut donc alors aux Français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le parlement de Paris, aiant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, aiant

* Riencourt, dans son histoire de Louis XIV, dit que le testament de Louis XIII fut vérifié au parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet Louis XIII avait déclaré la reine régente ; ce qui fut confirmé ; mais il avait limité son autorité, ce qui fut cassé.

ayant seul déclaré par des arrêts ce droit des mères, parut en effet avoir donné la régence ; il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt Gaston duc d'Orléans, frère du feu roi, eut le vain titre de lieutenant général du royaume sous la régente absolue.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'Espagne Philippe IV son frère, qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément, pourquoi l'on faisait cette guerre ; on ne demandait rien à l'Espagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de France. On se battait depuis 1634, parce que le cardinal de Richelieu l'avait voulu, & il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'empereur avec la Suède, & avec le duc Bernard de Saxe-Weimar ; l'un de ces généraux que les Italiens nommaient condottieri, c'est-à-dire, qui vendaient des troupes. Il attaquait aussi la branche Autrichienne-Espagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de Flandre ; & il avait partagé avec les Hollandais alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la
Flandre ;

Flandre ; les troupes Espagnoles fortirent des frontières du Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé don Francisco de Mello. Ils vinrent ravager les frontières de Champagne : ils attaquèrent Rocroi, & ils crurent pénétrer bien-tôt jusqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances ; & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon alors duc d'Enguien, connu depuis sous le nom du grand Condé. La plupart des grands capitaines sont devenus tels par degré. Ce prince était né général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel : il n'y avait en Europe que lui & le Suédois Torstenfon, qui eussent eû à vingt ans ce génie, qui peut se passer de l'expérience.

Le duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été

donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour ; il ne confia son dessein qu'à Gassion maréchal de camp, digne d'être consulté par lui ; ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19
Mai.

On remarque, que le prince aiant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Alexandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger & la ressource, par son activité exemte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi ferrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité, que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons, qu'elle

renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers Espagnols se jetaient à ses genoux, pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enguien eût autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie Espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit : *Qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait encor en Europe pour les armées Espagnoles fut anéanti, & l'on commença à faire cas des armées Françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèbre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François premier sur les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires Allemandes, autant que des troupes Françaises.

Les journées de Pavie & de Saint Quentin étaient encor des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avait eû le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eû de petits succès, mais

toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les états, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par Gustaphe-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire Française, & de celle de Condé : il fut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la cour firent résoudre le siège de Thionville, que le cardinal de Richelieu n'avait pas osé hasarder ; & ses couriers revenus trouvèrent tout préparé pour cette expédition.

8
Août 1643. Le prince de Condé passa à travers le pais ennemi, trompa la vigilance du général Beck, & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le siège devant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repasser le Rhin aux Allémans ; il le passa après eux ; il vint réparer les pertes & les défaites que les Français avaient essuies sur ces frontières après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le général Merci sous ses murs avec une armée supérieure encor à la sienne. Condé avait sous lui deux maréchaux de France, dont l'un était Grammont, & l'autre ce Turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jettait alors les fondemens

mens de la grande réputation qu'il eût depuis. Le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de Merci, retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le duc d'Enguien jetta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le duc d'Enguien retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour ; il laisse son armée au maréchal de Turenne ; mais ce général, tout habile qu'il est déjà, est battu à Mariendal. Le prince revole à l'armée, reprend le commandement & joint à la gloire de commander encor Turenne, celle de réparer sa défaite. Il attaque Merci dans les plaines de Norlingue. Il y gagne une bataille complète. Le maréchal de Grammont y est pris ; mais le général Gléen, qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre

3^e
Août
1644.Avril
1645.3
Août
1645.

des morts. Ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut entermé dans le champ de bataille ; & on grava sur sa tombe ; *Sta, viator, heroem calcas* : arrête, voyageur, tu foules un héros.

Le nom du duc d'Enguien éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea ensuite Dunkerque à la vuë de l'armée
70a. Espagnole, & il fut le premier qui donna
1646. cette place à la France.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministère autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoia en Catalogne avec de mauvaises troupes mal païées ; il assiégea Lérída, & fut obligé de lever le siège. On l'accusa dans quelques livres, de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec
1647. des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcèrent la cour de rappeler Condé en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur, assiégeait Lens en Artois. Condé rendu à ses troupes qui avaient toujours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles :

roles : *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à sa gloire.

Il dégagea lui-même le maréchal de Grammont, qui pliait avec l'aile gauche; ²⁰ Août il prit le général Beck. L'archiduc se sau- ^{1648,} va à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les Impériaux & les Espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit pièces de canons; ce qui était alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'archiduc demeura sans armée.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, avait aussi soutenu la réputation d'un fils de Henri IV, & celle de la France, par la prise de Gravelines, Juill par celle de Courtrai & de Mardik; le ^{1644.} vicomte de Turenne avait pris Landau; ^{Nov.} il avait chassé les Espagnols de Trêves & ^{1644.} rétabli l'électeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen, & contraignit le duc de Bavière à sortir de Nov. ses états à l'âge de près de 80 ans. Le ^{1647.}

C 4

com-

* Son père était mort en 1646.

1645. comte de Harcourt prit Balaguier, & battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Protolongone. Vingt vaisseaux & vingt galères de France, qui composaient presque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flote Espagnole sur la côté d'Italie.

Ce n'était pas tout ; les armes Françaises avaient encore envahi la Lorraine sur le duc Charles IX, prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son état par la France, & retenu prisonnier par les Espagnols. Les alliés de la France pressaient la puissance Autrichienne au Midi & au Nord. Le duc d'Albuquerque, général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de Badajox. Torstenfon défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoire complète. Le prince de Orange à la tête des Hollandais, pénétra jusque dans le Brabant.

Le roi d'Espagne, battu de tous côtés, voyait le Roussillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contri lui, venait de se donner au duc de Guise, dernier prince de cette branche d'une maison, si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eû du moins

la

la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flote d'Espagne, & de défendre Naples, fans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'Aùtriche, tant de victoires accumulées par les Français, & secondées des succès de leurs alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'Espagne étaient presque sans états; cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France; elle touchait à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.





CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

LA reine Anne d'Autriche, régente absolue, avait fait du cardinal Mazarin, le maître de France, & le sien. Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On dit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la reine ne donna sa confiance à Mazarin, qu'au défaut de Potier évêque de Beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son ministre. On peint cet évêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était servie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second cardinal & d'un étranger.

ger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que Potier eût commencé son ministère passager par déclarer aux Hollandais : *Qu'il fallait qu'ils se fissent catholiques, s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la France.* Il aurait donc dû faire la même proposition aux Suédois. Presque tous les historiens rapportent cette absurdité, parce qu'ils l'ont luë dans les mémoires des courtisans & des Frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou fabriqués par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait avoir vécu long-tems avec un ministre, pour peindre son caractère, pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de sa grandeur, autant de simplicité que Richelieu avait déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste roial, il eut d'abord le train le plus modeste; il mit de l'affabilité & même de la mollesse par-tout où son prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible. La reine voulait faire aimer sa

régence & sa personne, de la cour & des peuples, & elle y réussissait. Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, & le prince de Condé, appuïaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'état.

Il fallait des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'empire ; on en établit quelques-uns, bien modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons païé depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la monarchie.

1647. Le parlement en possession de vérifier des édits de ces taxes, s'opposa vivement à l'édit du tarif ; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions, dont il fatigua le ministère.

Enfin, douze charges de maîtres des requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des compagnies supérieures, retenus, soulevèrent toute la robe, & avec la robe tout Paris ; ce qui ferait à peine aujourd'hui dans le royaume la matière d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Brouffel, conseiller-clerc de la grand-chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toujours les avis contre la cour, avait été

été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon roi n'en a jamais causée. On vit renouveler les barricades de la ligue ; le feu de la fédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre ; il fut attisé par la main du coadjuteur, depuis cardinal de Retz : c'est le premier évêque, qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots ; il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de Richelieu : il fut l'auteur des barricades ; il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les féditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le parlement entraîné par lui, leva l'étendart contre la cour, avant même d'être appuyé par aucun prince.

Cette compagnie depuis longtems étoit regardée, bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croit la voix de tous les ministres & de la cour, le

le parlement de Paris était une cour de justice, faite pour juger les causes des citoyens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des rois ; il n'avait sur les autres parlemens du royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un ressort plus considérable ; il n'était la cour des pairs que parce que la cour résidait à Paris : il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encore une pure grace : il avait succédé à ces parlemens qui représentaient autrefois la nation Française ; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom : & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les états-généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation ; & le parlement de Paris ne ressemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un consul Romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe, pensaient tenir la place des conquérans des Gaules, & des seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arrogé né-
ces-

cessairement un premier tribunal, toujours subsistant dans une capitale. Il avait osé donner un arrêt contre Charles VII, & le bannir du royaume : il avait commencé un procès criminel contre Henri III : il avait en tous les tems résisté, autant qu'il l'avait pu, à ses souverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, sous le plus doux des gouvernemens, & sous la plus indulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à son prince, à l'exemple de ce parlement d'Angleterre, qui tenait alors son roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoyens de Paris, & tout ce qui tenait à la robe, voient dans le parlement un corps auguste, qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple ; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir, on lui supposait les droits les plus sacrés, & le pouvoir le plus incontestable, quand on le voyait soutenir la cause du peuple contre des ministres détestés ; on l'appellait,

le père de l'état, & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver ; car enfin il n'y avait de loi bien reconnue, que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien : il était tout sous un roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monsieur de Guimené, quand cette compagnie se plaignit sous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la noblesse : *Messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importants, & aujourd'hui presque oubliés ; mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix ; un archevêque & un parlement de Paris ayant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens

ju-

justifiées. La reine ne pouvait paraître en public sans être outragée ; on ne l'appellait que *dame Anne* ; & si on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles, monumens de plaisanterie & de malignité, qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans, ⁶ son ministre, le duc d'Orléans, frère de ^{Janv.} Louis XIII, le grand Condé lui-même, ^{1649.} & alla à Sainte-Germain ; on fut obligée de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua souvent du nécessaire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille de Henri le grand, femme du roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté ; & sa fille, depuis mariée au frère de Louis XIV, restait au lit n'ayant pas de quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enyvré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes roiales.

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au roi. Le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens, & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flâté de l'honneur de défendre une cour qu'il croyait ingrate, contre la Fronde qui recherchait son appui. Le parlement eût donc le grand Condé à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le prince de Conti, frère du grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égalier ; le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du coadjuteur, & avides de nouveautés, se flâtant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'état, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans le grand'-chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avait vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Leurs confrères, par une petiteffe d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du parle-

le.

lement: il fallut qu'ils donnaissent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confrères.

Le grand'-chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & nécessaire, qui n'allait pas à cent-mille écus, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnaie d'aujourd'hui, pour le subversion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du parlement: chaque porte cochère fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appelée *la cavalerie des portes cochères*. Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le régiment de Corinthe, parce que le coadjuteur était archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms, de roi de France, de grand Condé, de capitale du royaume, cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins; on ne savait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé assiégea cinq-cent mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils suivaient dès qu'ils rencontraient

traient deux-cens hommes de l'armée royale. Tout se tournait en raillerie ; le régiment de *Corinthe* aiant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la première aux Corinthiens*.

Ces vingt conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs, que d'être appelles les *quinze-vingt*.

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple, & l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui, que sous le nom de roi des Halles. Les troupes Parisiennes, qui sortaient de Paris, & qui revenaient toujours battues, étaient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les carbarets, & les autres maisons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gaieté la plus dissoluë. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la Fronde, aiant rencontré le saint-sacrement qu'on portait dans les rues à un homme qu'on soupçonnait d'être Mazarin, reconduisirent les prêtres à coups de plât-d'épée.

Enfin on vit le coadjuteur, archevêque de Paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *Voilà le bréviaire de notre archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux Augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût cru que c'était pour réformer l'état, & pour assembler les états-généraux. C'était uniquement pour un tabouret, que la reine avait accordé à madame de Pons ; peut-être n'y a-t-il jamais eû une preuve plus sensible de la légèreté des esprits qu'on reprochait alors aux Français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'Angleterre précisément en même-tems, servent bien à faire voir les caractères des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils, un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échafauts étaient dressés pour les vaincus ; leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre
la

la tête, & exécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de justice, que si on avait condamné un citoyen criminel, sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fut senti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire se précipitaient dans les séditions, par caprice & en riant ; les femmes étaient à la tête des factions ; l'amour faisait & rompait ¹⁶⁴⁹les cabales. La duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. Turenne n'y réussit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion : il devint de général du roi de France, lieutenant de don Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Retel par les troupes royales. On connaît ce billet du maréchal d'Hoquincourt à la duchesse de Montbazon, *Peronne est à la belle des belles.* On fait ces vers du duc de la Rochefoucault pour la duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de Saint Antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vue :

Pour

*Pour mériter son cœur, pour plaire à ses
beaux yeux,*

*J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurais
faite aux dieux.*

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le prince de Condé, aiant ramené dans Paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, à *l'illustrissimo signor Faquino*. Il lui dit un jour, *Adieu, Mars*. Il encouragea un marquis de Jarfai à faire une déclaration d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le prince de Conti son frère, & le duc de Longueville, qui abandonnèrent le parti de la Fronde. On avait appelé la cabale du duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des importans ; on appelait celle de Condé, le parti des petits-mâtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres

tra-

traces que ce nom de petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse & mal élevée, & le nom de Frondeurs qu'on donne aux censeurs du gouvernement.

Le coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du ministère, se réunit secrètement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il sacrifia le prince de Condé au ressentiment du ministre. Enfin, ce prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltés ; Condé au comble de la gloire, s'étant toujours conduit en héros, & jamais en homme habile, se vit arrêté prisonnier avec le prince de Conti & le duc de Longueville. Il eût pu gouverner l'état, s'il avait seulement voulu plaire ; mais il se contentait d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un conseiller-clerc presque imbécile, fit des feux de joie lorsqu'on mena au donjon de Vincennes le défenseur & le héros de la France.

Un an après, ces mêmes Frondeurs qui avaient vendu le grand Condé & les princes à la vengeance timide de Mazarin, forcèrent la reine à ouvrir leurs prisons & à chasser du royaume son premier ministre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avait tant haï,

Sa présence renouvela les cabales & les dissensions.

Le royaume resta dans cette combustion encore quelques années. Le gouvernement ne prit jamais que des conseils faibles & incertains : il semblait devoir succomber : mais les révoltés furent toujours défunis, & c'est ce qui sauva la cour. Le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, suscita contre lui une partie du parlement & du peuple : il osa en même-tems servir la reine en tenant tête à ce prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal Mazarin, qui se retira à Cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses, & de nommer au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille royale à sortir de la capitale & à l'assiéger.





CHAPITRE QUATRIÈME.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENfin Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoyen. Il part de Paris ; il va soulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mandier contre la France le secours des Espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le dérèglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce prince. On lui envoya un courier de Paris, avec des propositions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courier se trompa ; & au lieu d'allèr à Angerville, où était le prince, il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçüe plutôt, il

il aurait accepté les propositions de paix ; mais puisqu'il était déjà assez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainsi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce prince, replongea la France dans la guerre civile.

Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de son exil à Cologne avait gouverné la cour, rentra dans le royaume, moins en Déc. ministre qui revenait reprendre son po- 1651. ste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses états ; il était conduit par une petite armée de sept-mille hommes levés à ses dépens ; c'est-à-dire, avec l'argent du royaume, qu'il s'était approprié.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent ; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa première sortie du royaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au maréchal d'Hoquincourt. Tous les officiers portaient des écharpes vertes ; c'était la couleur des livrées du cardinal. Chaque parti avait alors son écharpe. La Blanche était celle du roi ; l'Isabelle, celle du prince de Conde. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait jusques alors affecté tant

de modestie, eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de son maître ; mais il ne put résister à cette vanité. La reine l'approuva. Le roi, déjà majeur, & son frère, vinrent au-devant de lui.

Aux premières nouvelles de son retour Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris, sans trop savoir à quoi elles seraient employées. Le parlement renouvela ses arrêts ; il proscrivit Mazarin, & mit sa tête à prix. Il fallut chercher dans les registres, quel était le prix d'une tête ennemie du royaume. On trouva que sous Charles IX, on avait promis par arrêt cinquante-mille écus à celui qui représenterait l'amiral Coligni mort ou viv. On crut très-sérieusement procéder en règle, en mettant ce même prix à l'assassinat d'un cardinal premier ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'eussent point été payés. Chez une autre nation, & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les Blots & les Marigny, beaux esprits qui portaient la gaieté dans les
tu-

tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent-cinquante-mille livres ; tant, pour qui couperait le nez au cardinal ; tant, pour une oreille ; tant, pour un œil ; tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le cardinal de son côté, n'employait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'affassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les chefs de parti furent peu cruels, & les peuples peu furieux ; car ce n'était pas une guerre de religion. //

L'esprit de vertige qui régnait en ce Déc. tems, posséda si bien tout le corps du parlement de Paris, qu'après avoir solennellement ordonné un affassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs conseillers devaient se transporter sur la frontière, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin ; c'est-à-dire, contre l'armée royale.

Deux conseillers furent assez imprudens, pour aller avec quelques paisans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait passer : ils furent faits prisonniers par les troupes du roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précisément dans le tems que cette

compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le ministre du roi, elle déclarait criminel de leze-majesté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce ministre ; & par un renversement d'esprit, que toutes les demarches précédentes rendent croiable, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaston duc d'Orléans marcheraient contre Mazarin ; & elle défendit en même-tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les foudoier.

On ne pouvait attendre autre chose d'une compagnie de magistrats, qui jetée hors de sa sphère, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenait des partis auxquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait ensuite.

Le parlement de Bordeaux servait alors le prince de Condé ; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il était moins agité par des factions opposées.

Mais des objets plus considérables intéressaient toute la France.

Condé, ligué avec les Espagnols, était en campagne contre le roi ; & Turenne aiant quitté ces mêmes Espagnols, avec les-

lesquels il avait été battu à Rétel, venait de faire sa paix avec la cour, & commandait l'armée roiale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidaient pas moins du fort de l'état. Il y a des tems où cent-mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit-mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mère, son frère, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'ayant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six-mille hommes, les uns envoyés d'Espagne, les autres levés par les partisans du prince de Condé, le poursuivaient au cœur de son royaume.

Le prince de Condé courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & grossissait par-tout son parti.

Toute l'espérance de la cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée roiale se trouva auprès de Gien sur la Loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieues sous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les divisions de ces deux

généraux allaient être funestes au parti du prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus brave & plus amiable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieues de-là, & se croiaient perdus ; lorsqu'au milieu de la nuit un courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courier le prince de Condé lui-même, qui venait d'Agen à travers mille aventures, & toujours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, & cette arrivée imprévue encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

Avril 1652. L'armée roiale était séparée en deux corps. Condé fondit sur celui qui était à Blenau, commandé par le maréchal d'Hoquincourt ; & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin, effrayé,

fraïé; courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée; on proposa de sauver le roi par la fuite, & de le conduire secrettement à Bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de Gien; la désolation & la crainte augmentaient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la cour par son habileté: il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrain & du tems, qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si long-tems célèbre en France, il n'y avait pas eû quatre-cens hommes de tués; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille roiale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le cardinal Mazarin. On ne pouvait guères voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flâta pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hoquincourt, fit marcher son armée vers

Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on exagérait encore toutes les circonstances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés ; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le coadjuteur devenu cardinal de Retz, raccommode en apparence avec la cour, qui le craignait & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orléans, & était opposé à Condé. Le parlement flétait entre la cour, le duc d'Orléans, & le prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin ; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers ; le peuple était une mer orageuse, dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la châsse de Sainte-Généviève, pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre ; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On

On ne voyait que négociations entre les chefs des partis, députations du parlement, assemblées de chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastères. Le prince avait appelé les Espagnols à son secours. Charles IV, ce duc de Lorraine chassé de ses états, & à qui il restait pour tous biens un armée de huit-mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'Espagne, vint auprès de Paris, avec cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir. Le duc de Lorraine quitta bientôt la France après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans Paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le roi & sa cour vers Paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille de Saint-Antoine, où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit nombre de seigneurs de son parti, suivi de peu de soldats, soutint & repoussa l'effort de l'armée royale. Le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, restait dans son palais du Luxembourg. Le cardinal de Retz était cantonné dans son archévêché. Le parlement attendait l'issue de la bataille, pour donner quelque arrêt. Le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du roi, & celles de monsieur le prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en France, s'acharnait au combat & versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessous des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque-tems. On ne voyait que jeunes seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son père n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eût la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille.

stille. L'armée roïale se retira : Condé n'acquit que de la gloire ; mais mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui savait l'extrême envie qu'avait mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari.*

La plupart de nos historiens n'étaient à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique : mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles misères on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à monsieur le prince. Il avouë que lui-même pour lui procurer d'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur de postes, à qui il fit paier une rançon ; & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de Saint-Antoine, le roi ne put rentrer dans Paris, & le prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au
peuple,

20
Juill.
1652. peuple. Cependant il avait encore sa
brigue au parlement. Ce corps, peu inti-
midé alors par une cour errante, & chassée
en quelque façon de la capitale, pressée
par les cabales du duc d'Orléans & du
prince, déclara par un arrêt le duc d'Or-
léans lieutenant-général du royaume, quoi-
que le roi fût majeur : c'était le même titre
qu'on avait donné au duc de Maienne du
tems de la ligue. Le prince de Condé
fut nommé généralissime des armées. La
cour irritée ordonna au parlement de se
transférer à Pontoise; quelques conseillers
obéirent. On vit ainsi deux parlemens,
qui contestaient l'un à l'autre leur au-
torité, qui donnaient des arrêts contrai-
res, & qui par-là se seraient rendus le
mépris du peuple, s'ils ne s'étaient tou-
jours accordés à demander l'expulsion de
Mazarin; tant la haine contre ce mi-
nistre semblait alors le devoir essentiel
d'un Français.

Il ne se trouva dans ce tems aucun
parti qui ne fût faible; celui de la cour
l'était autant que les autres; l'argent &
les forces manquaient à tous; les factions
se multipliaient; les combats n'avaient
produit de chaque côté que des pertes &
des regrets. La cour se vit obligée de sa-
crifier encore Mazarin, que tout le mon-
de appelait la cause des troubles, & qui

n'en était que le prétexte. Il sortit une seconde fois du royaume ; pour surcroît de honte, il fallut que le roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoioit son ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

Charles premier, roi d'Angleterre, venait de perdre la tête sur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le sang de Strafford son ami, à son parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paisible de son royaume en souffrant l'exil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre & qui haïssait les rois : & Louis XIV (ou plutôt le reine mère) en renvoiant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roiauté.

Le cardinal à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite ; les citoyens de Paris, de leur seul mouvement, députèrent au roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il rentra ; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. Gaston d'Orléans, malheureux dans ses entreprises qu'il ne fut jamais soutenir, fut

fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir ; & il fut le deuxième fils le Henri le grand, qui mourut sans beaucoup de gloire. Le cardinal de Retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pu connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministère, païrent leurs démarches par l'exil ; les autres se renfermèrent dans les bornes de la magistrature, & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq-cens écus, que Fouquet, procureur-général & surintendant des finances, leur fit donner sous-main.*

Le prince de Condé cependant, abandonné en France de presque tous ses partisans, & mal secouru des Espagnols, continuait sur les frontières de la Champagne une guerre malheureuse. Il restait encore des factions dans Bordeaux ; mais elles furent bien-tôt apaisées.

Mars

1653.

Ce calme du royaume était l'effet du bannissement du cardinal Mazarin ; ce-
pen-

* Mémoires de Gourville.

pendant à peine fut-il chassé par le cri général des Français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un père, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'Hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens : il jeta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Le parlement après avoir mis sa tête à prix, comme celle d'un voleur public, le complimenta par députés ; & ce même parlement peu de tems après condamna par contumace le prince de Condé à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on con-³⁷ Mars
dannaît par des arrêts celui dont on avoit ^{1653.} si long-tems partagé les fautes.

On vit le cardinal, qui pressait cette condamnation de Condé, marié au prince de Conti son frère l'une de ses nièces ; preuve que le pouvoir de ce ministre alloit être sans bornes.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Etat de la France, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

Pendant que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens, & de Norlingue, fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chassèrent les Français de Barcelone ; ils reprirent
 1651. Casal en Italie. Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangère, Mazarin avait été assez heureux pour conclure
 1648. cette célèbre paix de Westphalie, par laquelle l'empereur & l'empire vendirent au roi & à la couronne de France,
 la

la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'archiduc ; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de Bavière. Les droits de tous les princes & des villes impériales, les privilèges des moindres gentils-hommes Allemans, furent confirmés. Le pouvoir de l'empereur fut restreint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent législateurs de l'Allemagne. Cette gloire de la France était au moins en partie due aux armes de la Suède ; Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'empire. Ses généraux avaient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine. Son général Wrangel était prêt d'entrer en Autriche. Le comte de Königsmark était maître de la moitié de la ville de Prague, & assiégeait l'autre, lors que cette paix fut conclue. Pour accablér ainsi l'empereur, il n'en coûta guères à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suède obtint par ces traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'empereur de faire passer entre les mains des Luthériens
des

des bénéfices qui appartenait aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu était trahie. Les Protestans se vantèrent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison; car voiant la France plongée dans les guerres civiles, le ministre Espagnol espéra profiter de nos divisions. Les troupes Allemandes licentiées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'empereur depuis la paix de Munster fit passer en Flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. C'était une violation manifeste des traités; mais ils ne sont jamais exécutés autrement.

Les ministres de Madrid eurent, dans ce traité de Westphalie, l'adresse de faire une paix particulière avec la Hollande. La monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour souverains, ceux qu'elle avait traité si long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentèrent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Espagne, sans rompre avec la France.

Ils étaient si puissans, que dans une guerre qu'ils eurent quelque-tems après avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent vaisseaux de ligne ; & la victoire demeura souvent indécise entre Blake l'amiral Anglois, & Tromp l'amiral de Hollande, qui étaient tous deux sur mer ce que les Condés & les Turennes étaient sur terre. La France n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante pièces de canon qu'elle pût mettre en mer ; sa marine s'annéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653. Maître absolu d'un royaume, encor ébranlé des secousses qu'il avait reçues ; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources ; n'ayant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offensive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Espagne, qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français, qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de Condé & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidèles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville ; & les autres, parce que la cour ne voulût pas les acheter assez chèrement.

Condé, devenu général des armées Espagnoles, ne pût relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de Rocroi & de Lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens Français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par Turenne.

Le fort de Turenne & de Condé fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commandèrent les Espagnols. Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de général du roi de France, il s'était fait le lieutenant de don Estevan de Gamarre.

Le prince de Condé eût le même sort devant Arras. L'archiduc & lui assiégeaient cette ville. Turenne les assiégea dans
²⁵ Août leur camp, & força leurs lignes; les
¹⁶⁵⁴ troupes de l'archiduc furent mises en fuite.

Condé, avec deux régimens de Français & de Lorrains, soutint seul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'archiduc fuyait, il battit le maréchal d'Hocquincourt, il repoussa le maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le roi d'Espagne lui écrivit ces propres
 pa-

paroles : *J'ai su que tout était perdu, & que vous avez tout conservé..*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblèrent Turenne de gloire ; & on observa que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement * sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au siège de Stenai, que Turenne avait pris avant de secourir Arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministère ne pût effacer.

Le roi ne se trouva point à la bataille d'Arras, & aurait pu y être : il était allé
à

* Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

à la tranchée au siège de Stenai : mais le cardinal Mazarin ne voulût pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'état & la puissance du ministre semblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la France & du jeune roi ; de l'autre, don Louis de Haro, qui gouvernait l'Espagne & Philippe IV, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soutenue. Il n'était pas encore question dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avait parlé du roi d'Espagne. Il n'y avait alors aucune tête couronnée en Europe qui eût une gloire personnelle. La seule Christine, reine de Suède, gouvernait par elle-même, & soutenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mère & son frère, y traînait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoyen avait subjugué l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. Cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de roi ; parce que les Anglais savaient jusqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les privilèges, dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eût soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoiable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frère de Pantaléon sâ ambassadeur de Portugal en Angleterre, aiant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frère était sacrée, insulta des citoiens de Londres, & en fit assassiner un pour se vanger de la résistance des autres ; il fut condanné à être pendu. Cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laissa exécuter, & signa le lendemain un traité avec l'ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. Ses flotes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers ; tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la France la justice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la France, comme

Cromwel de l'Angleterre, après une guerre civile, il eût pû faire pour le païs qu'il gouvernait, ce que Cromwel avait fait pour le sien ; mais il était étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques premier & sous Charles, la briguerent sous le protecteur. La reine Christine elle-même, quoi-qu'elle eût détesté le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguèrent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelque-tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans roiaumes de la chrétienté.

Le ministre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais ; Mazarin lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwel avait à choisir entre les clez de la France & celles de la Flandre. Il fût beaucoup sollicité aussi par Condé ; mais il ne voulut point négocier avec un prince, qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui
 3 était

était sans part en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever l'Amérique aux Espagnols ; mais ils furent avertis à tems. Les amiraux de Cromwel leur prirent du moins la Jamaïque, province que les Anglais possèdent encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que Cromwel signa son traité avec le roi de France ; mais sans faire encor mention de Dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal ; il força le roi à reconnaître ce titre de protecteur. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de France, dans la minute du traité, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de France de faire sortir de ses états Charles II & le duc d'York, petits-fils de Henri IV, à qui le France devait un azile.

Tandis que Mazarin faisait ce traité, Charles II lui demandait une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus.

On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu mariër au fils de Cromwel celle qu'il refusait au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mère de ces deux princes, Henriette de France, fille de Henri le grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui païât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaut. Mazarin fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel ; tandis que les enfans allaient dans l'armée de Condé & de don Juan d'Autriche apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfans de Charles premier, chassés de France se réfugièrent en Espagne. Les ministres Espagnols éclatèrent dans toutes les cours, & sur-tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines

nes & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de France Charles II & le duc d'York, cousin de Louis XIV, pour plaire au bourreau de leur père. Pour toute réponse aux cris de ces Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toujours en Flandre avec des succès divers. Turenne aiant assiégé Valenciennes, avec le maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avait essuyé devant Arras. ¹⁷ Le prince, secondé alors de dom Juan ^{Juill.} d'Autriche, plus digne de combattre à ^{1656.} ses côtés, que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra Valenciennes. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battue, & fit tête par tout à l'ennemi, il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la Capelle. C'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait osé faire un siège.

Cette marche de Turenne si estimée, après laquelle la Capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de Condé. Turenne assiégeait à peine Cambrai, que Condé, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée

30
Mai
1658.

des assiégés, & aiant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jeta dans la ville. Les citoyens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils savaient toujours réparer. Leurs talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie; mais le désordre des finances en Espagne & en France était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la France une supériorité plus marquée; d'un côté, l'amiral Blake alla brûler les gallions d'Espagne auprès des îles Canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soutenir: de l'autre, vingt vaisseaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcèrent l'armée de Turenne.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut assiégée par mer & par terre. Condé & don Juan d'Autriche, aiant ramassé toutes leurs forces, se présentèrent pour la secourir. L'Europe avait les yeux sur cet événement. Le car-
di-

cardinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince se tint dans Calais, tandis que son armée attaqua celle d'Espagne près des Dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de Rocroi.

14
Juin
1658.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour là contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le roi accourut avec son ministre pour voir passer la garnison. Le cardinal ne laissa paraître Louis XIV, ni comme guerrier ni comme roi; il n'avait pas d'argent à distribuer aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez Mazarin, ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée.

Cet oubli de la dignité royale, n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au lord Lockhart ambassadeur de Cromwel. Mazarin essaya, si par quelque finesse il pourrait éluder le traité,

& ne pas remettre la place. Mais Lockhart menaça, & la fermeté Anglaise l'emporta sur l'habileté Italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager Turenne à lui céder encor l'honneur de la bataille des Dunnes. Du Bec-crépin comte de Moret vint, dit-on, de la part du ministre, proposer au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût, que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée & le ridicule d'un homme d'église. Mazarin, qui avait eû cette faiblesse, eût celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

¹³
Sept. 1658. Quelque tems après la siège de Dunkerque, Cromwel mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il faisait, pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'une traité au Portugal, vaincu l'Espagne, & forcé la France à briguer son appui. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on respecte la république Anglaise, autant qu'on*

qu'on a respecté autrefois la république Romaine. Il est faux, qu'il ait fait l'enthousiaste & le faux-prophète à sa mort, comme l'ont débité quelques écrivains ; mais il est sûr, qu'il mourut avec la fermeté d'ame, qu'il avait montrée toute sa vie. Il fut enterré en monarque légitime, & laissa la réputation d'un grand roi, qui couvrait les crimes d'un usurpateur.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'Espagne contre la France, & se faire donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eû Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans son caractère & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la fièvre haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & le grandeur de l'Angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deuil de Cromwel à la cour de France, & que mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi son parent.

Richard Cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son père, comme un prince de Galles aurait succédé à un roi d'Angleterre.

Richard fit voir, que du caractère d'un

seul homme dépend la destinée d'un état, Il avait un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par le travail de son père, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'opposaient à son élévation. Il aimait mieux se démettre du gouvernement, que de régner par des assassinats ; il vécut particulier, & même ignoré, jusqu'à l'âge de 90 ans, dans le pais, dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il voia en France : on fait qu'à Montpellier le prince de Conti, frère du grand Condé, en lui parlant sans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwel était un grand homme, mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son père.* Cependant ce Richard vécut heureux, & son père n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Christine reine de Suède vint à Paris. On admira en elle une jeune reine, qui à vingt-sept ans avait renoncé à la souveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquille.

quile. Il est honteux aux écrivains Protestans, d'avoir osé dire sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne, que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé meurir sept années. Cette résolution, si supérieure aux idées vulgaires, & si longtems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochèrent de la légèreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre ; mais il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambassadeur de France auprès d'elle : “ J'ai possédé sans faste : je quitte avec facilité. Après cela, ne craignez pas pour moi ; mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune.” Elle écrivit au prince de Condé : “ Je me tiens autant honorée par votre estime, que par la couronne que j'ai portée. Si après l'avoir quittée, vous m'en jugez moins digne, j'avouerais que le repos que j'ai tant souhaité, me coûte cher ; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une couronne ; & je ne noircirai jamais une action,

„ qui m'a semblé si belle, par un lâche
 „ repentir ; & s'il arrive que vous con-
 „ danniez cette action, je vous dirai
 „ pour toute excuse, que je n'aurais pas
 „ quitté les biens que la fortune m'a
 „ donnés, si je les eusse cru nécessaires à
 „ ma félicité, & que j'aurais prétendu à
 „ l'empire du monde, si j'eusse été aussi
 „ assurée d'y réussir, ou de mourir, que
 „ le serait le grand Condé.”

Telle était l'ame de cette personne si singulière ; tel était son stile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues ; elle avait été disciple & amie de Descartes, qui mourut à Stockolm dans son palais, après n'avoir pû obtenir seulement une pension en France, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré en Suède tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets, l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut, qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France,
 que

que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vuë elle avait quitté la religion Luthérienne pour la Catholique; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformer en apparence aux sentimens du peuple; chez lequel elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son royaume en 1654, & fait publiquement à Inspruck la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au sien. Le roi la vit, & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance: le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plupart des femmes & des courtisans n'observèrent autre chose dans cette reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coëffée à la Française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condamnèrent dans elle, que le meurtre de Monaldeschi son écuyer, qu'elle fit assassiner à Fontainebleau dans un second voiage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, aiant renoncé à la roiauté, elle n'avait plus aucun droit de faire justice. Ce n'était pas une reine qui punissait un crime d'état; c'était une femme qui terminait une galanterie par
un

un meurtre. Cette honte & cette cruauté tenirent la philosophie, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angleterre; mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le royaume de Suède, se faisait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657; son fils Léopold âgé de 17 ans, déjà roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu roi des Romains du vivant de son père. Mazarin voulut essayer de faire Louis XIV empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu ou forcer les électeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter; aussi les premières ouvertures faites à Francfort par le maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussitôt que proposées. Léopold fut élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes Alle-

Moût mans, pour l'observation des traités
1658. de Munster, & pour donner un frein
à

à l'autorité de l'empereur sur l'empire.

La France, après la bataille des Dunes, était puissante au dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait ; il était épuisé d'argent ; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs souverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un ministre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les rois au nom desquelles elles combattent, aient l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paie tout ; il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité ; & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontières.

Il fallait deux choses au cardinal, pour consommer heureusement son ministère, faire la paix, & assurer le repos de l'état par le mariage du roi. Ce prince avait été malade dangereusement, après la
 campa-

campagne de Dunkerque: on avait tremblé pour sa vie; le cardinal, qui n'était pas aimé de monsieur frère du roi, avait songé dans ce péril à mettre à couvert ses richesses immenses, & à préparer sa retraite. Toutes ces considérations le déterminèrent à marier Louis XIV promptement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'Espagne, & la princesse de Savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement; il avait éperdument mademoiselle Mancini d'une des nièces du cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passion, & sans expérience, il aurait pû se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de Motteville, favorite de la reine mère, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que Mazarin fut tenté de laisser agir l'amour du roi, & de mettre sa nièce sur le trône. Il avait déjà marié un autre nièce au prince de Conti, une au duc de Mercœur: celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la reine mère: *Je crains bien,* lui dit-il, *que le roi ne veuille trop fortement épouser ma nièce.* La reine, qui connaissait

fait le ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'un princessé du sang d'Aûtriche, fille, femme & mère de rois, & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de Louis XIV. Son pouvoir n'avait pas besoin d'une reine de son sang pour appui. Il craignait même le caractère de sa nièce ; & il crut affermir encore la puissance de son ministère, en fuyant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656, il avait envoyé Lionne en Espagne, solliciter la paix, & demander l'infante ; mais don Louis de Haro, persuadé que quelque faible que fût l'Espagne, la France ne l'était pas moins, avait rejeté les offres du cardinal. L'infante, fille du premier lit, était destinée au jeune Léopold. Le roi d'Espagne n'avait alors de son second mariage qu'un

qu'un fils, dont l'enfance mal-saine fai-
 fait craindre pour sa vie. On voulait que
 l'infante, qui pouvait être héritière de
 tant d'états, portât ses droits dans la
 maison d'Autriche, & non dans une mai-
 son ennemie : mais enfin Philippe IV.
 aiant eû un autre fils dom Philippe Pro-
 père, & sa femme étant encor enceinte, le
 danger de donner l'infante au roi de France
 lui parut moins grand, & la bataille des
 Dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les Espagnols promirent l'infante, &
 demandèrent une suspension d'armes,
 Mazarin & dom Louis se rendirent sur les
 frontières d'Espagne & de France dans
 l'île des Faifans. Quoique le mariage d'un
 roi de France & la paix générale fussent
 l'objet de leurs conférences ; cependant
 plus d'un mois se passa à arranger les dif-
 ficultés sur la préséance & à régler des cé-
 rémonies. Les cardinaux se disaient égaux
 aux rois, & supérieurs aux autres souve-
 rains. La France prétendait avec plus
 de justice la prééminence sur les autres
 rois. Cependant dom Louis de Haro mit
 une égalité parfaite entre Mazarin & lui,
 entre la France & l'Espagne.

Les conférences durèrent quatre mois.
 Mazarin & dom Louis y déploierent toute
 leur politique. Celle du cardinal était la
 finesse. Celle de dom Louis la lenteur. Ce-
 lui-

lui-ci ne donnait presque jamais de paroles, & celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du ministre Italien était de vouloir surprendre ; celui de l'Espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des Pyrénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. Le roi de France garda le Roussillon, qu'il eût toujours conservé sans cette paix : mais à l'égard de la Flandre, la monarchie Espagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis nécessaires du Portugal ; nous ne le sommes plus : tout est changé. Mais si don Louis de Haro avait dit que le cardinal Mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès longtemps l'alliance de la France & de l'Espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munster : “ Si le roi très-chrétien pouvait avoir le Pais-bas & la Franche-comté en dot, en épousant l'infante ; alors nous pourrions aspirer à la succession d'Espagne, quelque renonciation qu'on fit faire à l'infante ; & ce ne serait pas une attente fort éloignée, puisqu'il n'y

„ à que la vie du prince son frère qui
 „ l'en pût exclure.” Ce prince était alors
 Balthasar, qui mourut en 1649.

Le cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les Paisbas & la Franche-comté en mariage à l'infante. On ne stipula pas une seule ville pour sa dot. Au contraire on rendit à la monarchie Espagnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde, & d'autres places. On en garda quelques unes. Le cardinal ne se trompa pas en croiant que la renonciation serait un jour inutile ; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom Balthasar mourrait en 1649 ; qu'ensuite les trois enfans du second mariage seraient enlevés au berceau ; que Charles, le cinquième de tous ces enfans mâles, mourrait sans postérité, & que ce roi Aûtrichien ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévint ce que vaudraient des renonciations, en cas que la postérité mâle de Philippe IV s'éteignît ; & des événemens étranges l'ont justifié, après plus de cinquante années.

Marie Thérèse, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta
 par

par son contrat de mariage, que cinq-cent-mille écus d'or au soleil ; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq-cent-mille écus, valant alors deux-millions-cinq-cent-mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent-mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son père ; & Louis XIV ratifia cette renonciation de la manière la plus solennelle, & la fit ensuite enregistrer au parlement :

Ces renonciations & ces cinq-cent-mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des infantes d'Espagne avec les rois de France. La reine Anne d'Autriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions ; & quand on avait marié Isabelle, fille de Henri le grand, avec Philippe IV roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq-cent-mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui payait jamais rien : desorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on
n'y

n'y voyait que des filles de rois mariées à des rois, aiant à peine un présent de noces.

Le duc de Lorraine Charles IV, de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans la traité, mais en prince malheureux, qu'on punissait parcequ'il ne pouvait se faire craindre. La France lui rendit ses états en démolissant Nançi, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté Rocroi, le Câtelet & d'autres places, dont il était en possession. Ainsi la France gagna à la fois ces villes & le grand Condé. Il perdit sa charge de grand-maître de la maison du roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le duc de Lorraine, vint près des Pirénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de dom Louis & de Mazarin. Il se flattait que leurs rois, ses cousins-germains, réunis oseraient enfin vanger une cause commune à tous les souverains, puisqu'enfin Cromwel n'était plus ; il ne put seulement obtenir une entrevue, ni avec
Maza-

Mazarin, ni avec dom Louis. Lockhart, cet ambassadeur de Cromwel, était à Saint-Jean de Luz, & se faisait respecter encore même après la mort du protecteur ; & les deux ministres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusèrent de voir Charles II. Ils pensaient que son rétablissement était impossible, & que toutes les factions Anglaises, quoique divisées entre elles, conspiraient également à ne jamais reconnaître de rois. Ils se trompèrent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux ministres auraient pu avoir la gloire d'entreprendre. Charles fût rappelé dans ses états par les Anglais, sans qu'un seul potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du père, ni de servir au rétablissement du fils. Il fût reçu dans les plaines de Douvres, par vingt-mille citoyens, qui se jettèrent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eût peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems, que le traité des Pyrénées ne fut conclu ; & Charles II était déjà paisible possesseur de l'Angleterre, que Louis XIV n'était pas même encore marié par procureur.

Enfin

Enfin le cardinal Mazarin ramena le roi & la nouvelle reine à Paris. Un père, qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût usé autrement que Mazarin ; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs, que jamais ; il ne donna plus la main aux princes du sang en lieu tiers ; comme autrefois. Celui qui avait traité don Louis de Haro en égal, voulut traiter la grand Condé en inférieur. Il marchait alors avec un faste roial, aiant outre ses gardes une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du roi. On n'eût plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan, pour demander une grace au roi, il était perdu. La reine mère, si longtems protectrice obstinée de Mazarin contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eût plus besoin d'elle. Le roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé aussi bien qu'à elle-même ; elle respectait son ouvrage, & Louis XIV n'osait pas encor régner du vivant de Mazarin.

Un ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'état est forcé

forcé dans sa main par les tempêtes ; mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue & tranquille depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utiles ; car le collège des quatre nations ne fût que l'effet de son testament. Il gouvernait des finances comme l'intendant d'un seigneur obéré.

Le roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait : *Sirez, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté ; mais monsieur le cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ deux-cent millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moïens trop au dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fût jamais prouvé ; mais les Hollandais l'en soupçonnèrent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eût des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignoit pour ses biens, & il en fit au roi une donation en

tière, croiant que le roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut ; & il n'y eût que le roi qui semblât le regretter, car ce prince savait déjà dissimuler. Le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort, qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV. & la cour portèrent le deuil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV. avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrée.

On n'entreprendra pais ici d'examiner, si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non ; c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Mais on ne peut s'empêcher de combattre l'opinion, qui suppose une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état ; c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient du bon sens, voient tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne, en fait sur ce point, autant que Séjan, Ximenes, Boukingham, Richelieu ou Mazarin : mais notre conduite & nos entreprises

prises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie, tel que le pape Aléxandre VI, ou Borgia son fils, avait eû la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se ferait défait d'eux. Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus-tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. Dom Louis de Haro, n'eût pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mèr à l'exemple d'Aléxandre, & entra dans la Rochelle en conquérant ; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien affurer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance ; que Mazarin était sage, souple, & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état ; ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans ; celui qui a le plus d'esprit échoué, & celui qui a dans le caracté

124 Louis XIV. *Jusqu'à* 1661.

tère plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Retz, on voit aisément que Retz était le génie supérieur. Cependant Mazarin fût tout-puissant, & Retz fut proscrit. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens, & de la fortune; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.





CHAPITRE SIXIÈME.

L O U I S X I V gouverne par lui même. Il force la branche d'Autriche Espagnole à lui céder par-tout la préférence, & la cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son royaume florissant & redoutable.

J Amais il n'y eût dans une cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes, qui pré-

tendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà séduit jusqu'à offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croiaient renouveler le règne des favoris. Chaque ministre espérait la première place. Aucun d'eux ne pensait, qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pu. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de tems, & parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eût aucun, qui demandât au roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demandèrent tous : *A qui nous adresserous-nous ?* & Louis XIV leur répondit : *A moi.* On fut encore plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essayait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance

fiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent la cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous employés à la gloire du roi & de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement ; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de Henri le grand n'avaient point vû de véritable roi, & qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avait eû un premier ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si Louis XIII n'en avait pas eû, ce prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. Louis XIV pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier ministre. Il ne res-

tait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un maître, & des fujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans.

Les anciens rois de l'Europe prétendent entre eux une entière égalité, ce qui est très-naturel ; mais les rois de France ont toujours réclamé la préférence, que mérite l'antiquité de leur race & de leur royaume : & s'ils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le chef de la république d'Allemagne, prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les souverains, à cause de ce titre de César & d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie Allemande ne traite pas même les autres rois de majesté. Les rois de France pouvaient disputer la préférence aux empereurs, puisque la France avait fondé le véritable empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompue, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie, plusieurs

siècles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possèdent aujourd'hui des couronnes, fut parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de Très-chrétien. Les rois d'Espagne opposaient le titre de Catholique ; & depuis que Charles-quinz avait eu un roi de France prisonnier à Madrid, la fierté Espagnole était bien-loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues : les papes, qui donnaient les états avec une bulle, se croient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne ; mais depuis le règne de Charles-quinz, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécidée ; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire

d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimère du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les couronnes, comme les duëls entre les particuliers.

1661. Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de Suède à Londres, le comte d'Estlade ambassadeur de France, & le baron de Watteville ambassadeur d'Espagne, se disputèrent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace Anglaise ; il fait d'abord tuer les chevaux des carosses Français, & bientôt les gens du comte d'Estlade, blessés & dispersés, laissèrent les Espagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encor en Flandre au sujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV son beau-père, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger son royaume dans une guerre nouvelle, pour la présence d'un ambassadeur : il envoya le comte de Fuentes

Fuentes déclarer au roi à Fontainebleau, ²⁴ en présence de tous les ministres étran-^{Mars} gers, qui étaient en France : *Que les mi-* ¹⁶⁶² *nistres Espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du roi ; mais c'en était assez pour un aveu authentique de la faiblesse Espagnole. Cette cour encor fière, murmura longtems de son humiliation. Depuis, plusieurs ministres Espagnols ont renouvelé leurs anciennes prétentions ; ils ont obtenu l'égalité à Nimégue ; mais Louis XIV. acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il était à craindre.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion, où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis longtems en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens circonspects, & jaloux, l'idée d'un nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints partout, & surtout à Rome. Le

Le duc de Créqui, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de Créqui s'avisèrent de charger l'épée à la main une escouade des Corfes (ce sont les archers de Rome) & mirent en fuite ces misérables. Tout le corps des Corfes, offensé & secrètement animé par dom Mario Chigi frère du pape Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur.

20. Ils tirèrent sur le carrosse de l'ambassadrice
Août qui rentrait alors dans son palais ; ils lui
1662. tuèrent un page, & blessèrent plusieurs domestiques. Le duc de Créqui sortit de Rome, accusant les parens du pape & le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, & que tous s'oublie. Il fit pendre un Corfe & un Sbire au bout de quatre mois, & il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné

conné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fût confterné d'apprendre, que le roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déjà passer des troupes en Italie, & que le maréchal Duplessis-pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenuë une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques ; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV, mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape. L'empire était attaqué par les Turcs : l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La cour Romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape, & fit saisir le comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages ; mais c'était des armes usées, & devenuës ridicules : il fallut que le pape pliât, il fût forcé d'exiler de Rome son propre frère, d'envoier son neveu le cardinal Chigi, en qualité de légat à latere, faire satisfaction au roi, de casser la garde Corse, & d'élever dans Rome une pyramide, avec une inscription qui contenait l'insulte & la réparation. Le
cardi-

cardinal Chigi fût le premier légat de la cour Romaine, qui fût jamais envoyé pour demander pardon. Les légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagères, & par des monumens qui le font aussi (car il permit quelques années après la destruction de la pyramide ;) mais il força la cour de Rome à rendre Castro & Ronciglione au duc de Parme, à dédommager le duc de Modène de ses droits sur Comacchio ; & il tira ainsi d'une insulte, l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'Italie.

En soutenant ainsi sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. Charles II, prodigue & pauvre, eût la honte de vendre le prix du sang des Anglais. Son chancelier Hyde, accusé d'avoir ou conseillé ou souffert cette faiblesse, fût banni depuis par le parlement d'Angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ses rois.

1663. Louis fit travailler trente-mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la terre.

terre & de la mèr. On creusa, entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peiné les Anglais eurent venu du cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte vil-³⁰le de Marsal. Ce malheureux Charles IV,³⁰ guerrier assez illustre, mais prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le roi lui permettrait de lever un million sur l'état qu'il abandonnait, & que les princes du sang de Lorraine serai-ent réputés princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de Lorraine; trop heureux ensuite de donner Marsal, & de se remettre à la clémence du roi.

Louis augmentait ses états même pendant la paix, & se tenait toujours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revués fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'em-

l'empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des rois de France a toujours été, depuis François premier, d'être alliés des empereurs Turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maison d'Autriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien, que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent; & enfin ses traités avec l'empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc six-mille hommes en Hongrie, sous les ordres du comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célèbre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de France, & entre autres le jeune la Feuillade, homme enterprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces Français allèrent servir en Hongrie sous le général Montécuculi, qui tenait tête alors au grand visir Kiuperli, & qui depuis en servant, contre la France, balanç

la

Août

1664

la réputation de Turenne. Il y eût un grand combat à Saint-Gothard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. Mais ce n'est pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent seuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes Françaises, mettait sa politique à soutenir secrètement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pyrénées; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive: le maréchal de Schomberg, étranger & hugenot, passa en Portugal avec quatre-mille soldats Français, qu'il paieait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoier au nom du roi Portugais. Ces quatre-mille soldats Français, joints aux troupes Portugaises, remportèrent à Villa-¹⁷ Viciosa une victoire complète, qui affermit le trône dans la maison de Bra-^{1665.} gance. Ainsi Louis XIV passait déjà pour un prince guerrier & politique, & l'Europe

rope le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fût par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes Hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les Indes. Louis voiait avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mër tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fût dans ces combats, que le Hollandais Ruyter acquit la réputation du plus grand homme de mër qu'on eût vu encor. Ce fût lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les mers, dont les Anglais avaient toujours eü l'empire, & où Louis XIV n'était rien encore.

La domination de l'océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de construire les vaisseaux,

&

11, 12,
& 13
Juin
1666.

& de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France, sous le ministère de Richelieu, se croiait puissante sur mèr, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mèr environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la construction & pour l'équipement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donnèr à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroyable; mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'océan de près de trois-cent gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou seize du dernier rang, que le duc de Beaufort occupait contre les pirates de Barbarie; & lorsque les Etats-Généraux pressèrent Louis XIV. de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot, qu'on eût honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoyer sur leurs instances réitérées. Ce fût une honte, que Louis XIV. s'empresât bien vite d'effacer.

Il donna aux Etats un secours de ses forces

forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoya six-mille Français, pour les défendre contre l'évêque de Munster, Christophe-Bernard de Gaalen, prélat guerrier & ennemi implacable, foudroïé par l'Angleterre pour désoler la Hollande. Mais il leur fit païer chèrement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. Colbert mit sur leur compte, non seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade, envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais secours ne fût donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le roi aiant ainsi aguerri les troupes, & formé de nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté & vengé dans Rome, ne voyoit pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste, Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux Catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles second, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la France en sûreté du côté des Anglais. L'empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs.

Le

Jusqu'à 1666.

141

Le roi d'Espagne Philippe IV mourant, & sa monarchie aussi faible que lui, laissaient Louis XIV le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signaler & d'être conquérant.



CHA-



CHAPITRE SEPTIÈME.

Conquête de la Flandre.

L'Occasion se présenta bientôt à un roi qui la cherchait. Philippe IV son beau-père mourut : il avait eû de sa première femme, sœur de Louis XIII, cette princesse Marie-Thérèse mariée à son cousin Louis XIV ; mariage, par lequel la monarchie Espagnole est enfin tombée dans la maison de Bourbon, si long-tems son ennemie. De son second mariage avec Marie-Anne d'Aûtriche, il avait eû Charles second, enfant faible & malfain, héritier de sa couronne, & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit, que la Flandre & la Franche-Comté, provinces du royaume d'Espagne, devaient, selon

selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit examiner ses droits par son conseil & par des théologiens, qui les jugèrent incontestables ; mais le conseil & le confesseur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de Charles-quin ; mais les loix de Charles-quin n'étaient guères suivies par la cour de France.

Un de ces prétextes, que prenait le conseil du roi, était, que les cinq-cent-mille écus données en dot à sa femme, n'avaient point été payés, mais on oubliait, que la dot de la fille de Henri IV ne l'avait pas été davantage. La France & l'Espagne combattirent d'abord par des écrits, ou l'on étala des calculs de banquier & des raisons d'avocat ; mais la seule raison d'état était écoutée.

Le roi, comptant encor plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en Flandre à des conquêtes assurées. Il était à la tête de trente-cinq-mille hommes : un autre corps de huit-mille fut envoyé vers Dunkerque ; un de quatre-mille vers

Lux-

Luxembourg. Turenne était sous lui le général de cette armée. Colbert avait multiplié les ressources de l'état, pour fournir à ces dépenses. Louvois, nouveau ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étaient distribués sur la frontière. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors rendu impraticable, de faire subsister les armées par magasin : quelque siège que le roi voulût faire, de quel côté qu'il tournât ses armes, les secours & des subsistances étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leur marches réglées. La discipline, rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchainait tous les officiers à leur devoir. La présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chère. Le grade militaire commença dès lors à être un droit beaucoup au dessus de celui de la naissance. Les services, & non les aïeux, furent comptés, ce qui ne s'était guères vu encore. Par-là l'officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie; sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis
l'in-

l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défenduë d'un royaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mère, femme faible dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie Espagnole sans défense. La veuve de Philippe IV avait pris pour son premier ministre, un jésuite Allemand son confesseur, nommé le père Nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouverner un état, n'ayant rien d'un ministre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il osa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner : *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds.* Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les

G

armées

armées sans discipline, destituées de chefs, mal païées, & plus mal conduites devant un ennemi, qui avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontières de la Flandre Espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroi, comme dans Paris; Ath, Tournai, furent prises en deux jours; Furnes, Armentières, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces païs, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six-mille hommes, capitula après neuf jours de siège. Les Espagnols n'avaient que huit-mille hommes à opposer à l'armée victorieuse; encore l'arrière-garde de cette petite armée fut-elle taillée en pièces par le marquis, depuis maréchal de Créqui. Le reste se cacha sous Bruxelles & sous Mons, laissant le roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès

cès si faciles, parut le voiage d'un cour. La bonne chère, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans nos armées, dans le tems même que la discipline s'affermiffait. Les officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eû longtems que des assiettes de fêr en campagne. Le marquis d'Humières fût le premier, au siège d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragouûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de sa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand état, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encor très peu de chose, auprès de celui qu'on a vu depuis. Le roi, ses généraux & ses ministres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de secrétaire d'un officier général, qui ne fasse ce voiage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus

tranquilement, qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

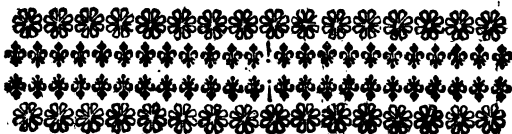
La délicatesse des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le roi en donnait l'exemple : il alla ainsi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robustes, pleins de valeur mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes Bruxelles; les citoyens transportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places; prêtes à s'ouvrir à ses armées. Louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siècle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la règle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne voir plus les places revêtuës,

tuës, que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroïées par l'artillerie : plus il les rendit razantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle ^{1668.} de Lille sur ces principes. On n'avait point encor en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de Vauban ; il fût le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encor observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fût celui des fortifications de Lille.

Le roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa cour.





CHAPITRE HUITIÈME.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle.

ON était plongé dans les divertissemens à Saint-Germain, lorsqu'au 1668. cœur de l'hiver au mois de Janvier, on fût étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les trois évêchez : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrétoient sous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne

magne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de Février il part de Saint-Germain, avec le jeune duc d'Enguien fils du grand Condé, & quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt-mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieues de Besançon ; & le grand Condé paraît à leur tête, aiant pour son principal lieutenant-général, Bouteville-Montmorenci son ami, devenu duc de Luxembourg, toujours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Luxembourg était l'élève de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Tel était le nœud de cette entreprise imprévue ; le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de sa faveur auprès du maître ; Condé était jaloux en héros, & Louvois en ministre. Le prince, gouverneur de la Bourgogne qui touche à la Franche-Comté,

avait formé le deſſein de ſ'en rendre maître en hivèr, en moins de tems que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la Flandre Française. Il communiqua d'abord ſon projet à Louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloignèr & rendre inutile Turenne, & pour ſervir en même-tems ſon maître.

Cette province aſſez pauvre alors en argent, mais très fertile, bien peuplée, étenduë en long de quarante lieuës, & large de vingt, avait le nom de Franche, & l'étais en effet. Les rois d'Eſpagne en étaient pluſtôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce païs fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'adminiſtration était partagée & diſputée, entre le parlement & le gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouiſſait de grands privilèges, toujours reſpectés par la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouſe de ſes droits, & voiſine de la France. Jamais peuple ne vécut ſous un gouvernement plus doux, & ne fut ſi attaché à ſes ſouverains. Leur amour pour la maiſon d'Autriche ſ'eſt conſervé pendant deux générations. Mais cet amour était pluſtôt celui de leur liberté.

Enfin la Franche-Comté était heureuſe, mais pauvre ; & puisqu'elle était une eſpèce

pèce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson, on ne se borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des présens & des espérances. On s'assura l'abbé Jean de Batteville, frère de celui qui aiant insulté à Londres l'ambassadeur de France, avait procuré par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche Espagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis Turc, & enfin ecclésiastique, eut parole d'être grand-doyen & d'avoir d'autres bénéfices. On corrompit le comte de Saint-Amour neveu du gouverneur ; & le gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas inflexible. Quelques conseillers de ce parlement furent achetés peu chers. Ces intrigues secrètes, à peine commencées, furent soutenues par vingt-mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé : Luxembourg court à Salins : le lendemain Besançon, & Salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint Suaire, fort révééré dans cette ville ; ce qu'on leur accorda très aisément. Le roi arrivait à Dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont

assiégées & prises. Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger Dole en personne. Cette place était réputée forte : elle avait pour commandant le comte de Montrevel, homme de grand courage, fidèle par grandeur d'ame aux Espagnols qu'il haïssait, & au parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison, que quatre-cent soldats & les citoiens, & il osa se défendre. La tranchée ne fût point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe & s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit soutenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce prince était partout avec son fils, & venait ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eû la fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas nécessaire. toute le cérémonial de Saint-Germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiences dans sa tente. Il ne tempérerait le faste du trône qu'en

qu'en faisant mangèr à sa table ses officiers-généraux & ses aides de camp. On ne lui voiait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François Premier & de Henri IV, qu'il cherchoient toutes les espèces de dangers. Il se contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au¹⁴ bout de quatre jours de siège, douze^{Févr.} jours après son départ de Saint-Germain ; 1668.
 & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fût soumise. Le conseil d'Espagne, étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur :
 „ Que le roi de France aurait dû envoyer
 „ ses laquais, prendre possession de ce
 „ païs, au lieu d'y aller en personne. ”

Tant de fortune & tant d'ambition réveillèrent l'Europe assoupie ; l'empire commença à se remuer, & l'empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémissoient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fût en effet protégée par cette petite nation, qui ne

lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

La Hollande était gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-pensionnaire ; homme amoureux de la liberté de son pays, autant que de sa grandeur personnelle : assujetti à la frugalité & à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la Haie, tandis que dans les négociations de l'Europe, son nom était compté avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & qui cependant fût depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, ambassadeur d'Angleterre à la Haie, une amitié bien rare entre des ministres. Temple était un philosophe, qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a faits d'athéisme ; né avec le génie d'un sage républicain, aimant la Hollande, comme son propre pays, parce qu'elle était libre, & aussi jaloux de cette liberté que le grand pensionnaire lui même. Ces deux citoyens s'unirent avec le comte de d'Hona ambassadeur

deur

deur Suède, pour arrêter les progrès du roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre Française*, avait été prise en trois mois ; la Franche-Comté en trois semaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de Louis XIV, fût proposé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fût indigné, qu'un petit état, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des rois, & plus encor, qu'elle en fût capable. Cette entreprise des Provinces-unies lui fût un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui-même la paix. La France & l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape Rospigliosi, Clément neuf, pour médiateur.

La cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moiens, l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle
n'avait

n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrénées ; elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoyé à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déjà jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à Saint-Germain, par le ministère de leur ambassadeur Van-beuning. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoyé à Aix-la-Chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande, obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation ?

Ce Van-beuning, bourguemestre d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi ; & opposait une inflexibilité républicaine, au ton de supériorité, que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi ?* lui disait monsieur de Lionne dans une conférence. *Figurons ce que veut le roi,* dit Van-beuning ; *je considère ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bour-

Jusqu'à 1668.

159

bourguemestre conclut avec autorité une
paix, par laquelle le roi fut obligé de
rendre la Franche-Comté. Les Hollandais
eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu
la Flandre, & être delivrés d'un voisin
si redoutable. Mais toutes les nations
trouvèrent, que le roi marquait assez de
modération, en se privant de la Franche-
Comté. Cependant il gagnait davantage,
en retenant les villes de Flandre ; & il
s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il
songeait à détruire dans le tems qu'il lui
cédait.

²
Mai
1668.



CHA-



CHAPITRE NEUVIÈME.

*Magnificence de Louis XIV.
Conquête de la Hollande.*

L OUIS XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son royaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander ; & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de
na-

navires & de matelots, & contenant déjà près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtes, pour l'Amérique, pour les Indes Orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle ; & dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire, dont les siècles précédens n'avaient pas eû même l'idée. Les lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la Barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire ; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'Europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Bragance, y régnait. Il était furieux & imbécile. Sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pédre frère d'Alphonse, osa concevoir le projet de détroner son mari & d'épouser son a-

Nov.
1667.

fia

fia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eû publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-longtems avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; & aiant acquis dans le royaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perduë par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est, que des personnes toutes puissantes en aient besoin. Cet événement, qui ne fit une révolution que dans la famille royale & non dans le royaume de Portugal, n'aïant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérité d'attention que par sa singularité.

Sept. 1668. La France reçut bientôt après, un roi qui descendait du trône d'une autre manière. Jean Casimir roi de Pologne renouvela l'exemple de la reine Christine. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain dont il fût abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il avait

avait été jésuite & cardinal, avant d'être roi ; & dégoûté également de la roiauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Selims & des Solimans, mais dangereux encor & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur empire. On se fait s'il était plus étonnant, que les Vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les rois de l'Europe les eussent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois, lorsque l'Europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoyait des millions de chrétiens combattre les Mahométans dans leur empire : nos états s'épuisaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la misérable & stérile province de Judée ; & maintenant que l'île de Candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de soixante-mille Turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galères de Malte & du pape, étaient le seul secours,

secours, qui défendait cette république contre l'empire Ottoman. Le sénat de Venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait, avec ses soldats mercenaires & des secours si faibles, résister au grand-visir Kiuperli, bon ministre, meilleur général, maître de l'empire de la Turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept-mille hommes, commandés par le duc de Beaufort : secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité Française ne fut imitée de personne.

La Feüillade, simple gentilhomme Français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois-cent gentilshommes à Candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelque autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de la Feüillade, il est à croire que Candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une sortie; & Kiuperli entra enfin par capitu-

pitulation dans cette ville; qui n'était plus qu'un monceau de ruines. 16
Sept.

1669.
Les Turcs dans ce siège s'étaient montrés supérieurs aux chrétiens même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eut vus encor en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans les tranchées. C'est d'eux, que nous avons appris cet usage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur Italien. Il est certain que, des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eûs depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les Pais-bas, & de commeneer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Espagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités,

traités, & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenues & méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne fortaient jamais de leurs maisons, & qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à-peu-près sur le même pied; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des bourgeois-mestres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oïveté, regardant leurs emplois, comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de Wits avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le monarque Anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son règne & sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusques dans la rivière de la Tamise, par la flotte Hollandaise. Il ne respirait, ni la vengeance, ni les

les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins gêné : c'est par là qu'on le pouvait séduire. Louis, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Charles, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. Cette liai-^{1670.}son secrète entre les deux rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de Charles second & épouse de *Monsieur* frère unique du roi, à Turenne & à Louvois.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire, qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour prétexte du passage de madame en Angleterre, un voiage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voiage. Trente-mille hommes précédèrent ou suivirent la marche du roi ; les uns destinés à renforcer les garnisons des pais-conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses & les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil, qui n'é-
tait

tait que pour elle. Ce fut une fête continue depuis Saint-Germain jusqu'à Lille.

Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & ébloüir ses voisins, répandait par-tout ses libéralités avec profusion, l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse Henriette s'embarqua à Calais, pour voir son frère, qui s'était avancé jusqu'à Cantorberi. Charles, séduit par l'amitié qu'il avait pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de madame, morte à son retour d'une manière soudaine & affreuse, jetta des soupçons sur monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux rois. Les dépouilles de la république, qu'on devait détruire, étaient déjà partagées par le traité secret, entre les cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vuës, d'alliés & d'ennemis & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se repandre, mais l'Europe les écoutait en silence. L'empereur occupé des séditions de la Hongrie, la
Suède

Suède endormie par des négociations, l'Espagne toujours faible, toujours irrésoluë & toujours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de Louis XIV.

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions ; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de l'humanité ; l'autre, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de Guillaume trois. Le grand-pensionnaire Jean De With & Corneille son frère étaient à la tête des partisans austères de la liberté : mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Louis avait non seulement acheté le roi d'Angleterre, il gagna encor l'électeur de Cologne, & ce Van-Gaalen évêque de Munster, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des Hollandais. Il les avait secourus contre cet évêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. La Suède, après s'être unie aux Hollandais pour arrêter en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine.

ne, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons, moiennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis, qui allaient fondre sur ce petit état, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de Louis douze, de l'empereur Maximilien & du roi d'Espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Venise, parce qu'elle était riche & fière.

Les Etats-Généraux consternés écrivirent au roi, lui demandant humblement, si les grands préparatifs qu'il faisait, étaient en effet destinés contre eux, les anciens & fidèles alliés ? en quoi ils l'avaient offensé ? quelle réparation il exigeait ? Il répondit, " Qu'il ferait de ses troupes l'usage que demanderait sa dignité, dont il ne devait compte à personne." Ses ministres alléguaient pour toute raison, que le gazetier de Hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que Van-Beuning avait fait frapper une médaille injurieuse à Louis XIV. Van-Beuning avait pour nom de batême, *Josué* : le gout des devises régnait alors en France. On avait donné à Louis XIV la devise du soleil avec cette légende, *Nec pluribus impar*. On prétendait,

tendait, que Van-Beuning s'était fait représenter avec un soleil, & ces mots pour ame, *In conspectu meo stetit sol. A mon aspect le soleil s'est arrêté.* Cette médaille n'exista jamais. Il est vrai que les Etats avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux ; *Affertis legibus, emendatis sacris, adjunctis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis Europe quiete. Les loix affermies, la religion épurée, les rois secourus, défendus & réunis, la liberté des mers vangée, l'Europe pacifiée.*

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille, pour appaiser Louis XIV.

Le roi de Angleterre de son côté leur reprochait, que leur flote n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau Anglais, & alléguait encor un certain tableau, où Corneille De With frère du pensionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaisseaux pris & brulés dans le fond du tableau. Ce Corneille De With, qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire ; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre

où l'on n'entraît presque jamais. Les ministres Anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la Hollande, y spécifièrent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les états, qui traduisaient toujours les mémoires des ministres en Français, aiant traduit *abusive*, par le mot *fauxsifs, trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs*. En effet ils ne devinèrent jamais, qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans, qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que Louis en employa pour subjuguier le petit état des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept, furent consommés à cet appareil. Trente vaisseaux de cinquante pièces de canon joignirent la flote Anglaise forte de cent voiles. Le roi avec son frère alla sur les frontières de la Flandre Espagnole

gnole & de la Hollande, vers Mastricht & Charleroi, avec plus de cent-douze mille hommes. L'évêque de Munster & l'électeur de Cologne en avaient environ vingt-mille. Les généraux de l'armée du roi étaient Condé & Turenne. Luxembourg commandait sous eux. Vauban devait conduire les sièges. Louvois était partout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée si magnifique, & en même-tems mieux disciplinée. C'était sur-tout un spectacle admirable, que la maison du roi nouvellement réformée. On y voyait quatre compagnies des gardes du corps, chacune composée de trois-cent gentils-hommes, entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paie, assujettis comme les autres à la régularité du service ; deux-cent gendarmes de la garde, deux-cent chevaux-legers, cinq-cent mousquetaires, tous gentils-hommes choisis, parés de leur jeunesse & de leur bonne-mine ; douze compagnies de la gendarmerie depuis augmentées jusqu'au nombre de seize ; les cent Suisses même accompagnaient le roi, & ses régimens des Gardes-Françaises & Suisses montaient la garde devant sa maison, ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plupart couvertes d'or & d'argent, étaient en même-tems un objet de

terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espèce de magnificence était inconnue. Une discipline, devenue encor plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encor d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis. Mais deux hommes, uniques en leur genre, en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la baïonnette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuir, qu'on portait aisément sur des charettes ou à dos de mulet. Le roi avec tant d'avantages sur de la fortune & de la gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires : c'était Pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts ; plus capable de bien écrire, que de ne pas flatter.

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Valtan, cent trente mille combattans,

une

une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encore la fidélité des commandans des places ennemies ; la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni sièges ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais soldats en quoi consistait toute la garde du pays. Le prince Guillaume d'Orange, âgé de 22 ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : Jean De With y avait consenti par nécessité. Ce prince nourri sous le règne hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévère, son génie actif & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, ne avec une opiniâtreté flegmatique fait pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin presque en tout l'opposé de Louis XIV.

Il ne put d'abord rien opposer au torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses

forces étaient trop peu de chose ; son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes Françaises venaient fondre tout à coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes Françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon quand on est mécontent du pape.

Cependant le roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour paier le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentil-homme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoyé du gouverneur des Pays-bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégats commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze-mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui composaient trente-mille hommes. Turenne les commandait sous lui. Le prince de Condé
avait

avait une armée aussi forte. Les autres corps conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiégèr à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement ; Rhinberg, Orfoi, Wéfel, Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg, que le roi voulut assiégèr en personne, n'essuia pas un coup de canon ; & pour assurèr encor mieux sa prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, Irlandais de nation, nommé Dofferi, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirèr ensuite à Maftricht, où le printe d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Issèl, se rendirent. Quelques gouverneurs envoièrent leur clez, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons Français : plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire : la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer le joug, dès que le roi ferait

au de-là du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au de-là de ce fleuve; & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet. Des gens du pais informèrent alors le prince de Condé, que la fécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tour qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *roll-buis*, la maison du péage. Le roi fit fonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait que quarante à cinquante pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, à ce gué dit dans ses lettres Pélisson, témoin oculaire. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé: il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cent éavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie sans canon. L'artillerie Française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du roi & les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque au nombre d'environ quinze-mille hommes,

le

le prince de Condé les côtoiait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandois entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre. Ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, & demanda la vie. Personne ne périt dans le passage, que quelques cavaliers ivres, qui s'écartèrent du gué ; & il n'y aurait eu per-
 12
 Juin
 1673.
 sonne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup, un de leurs officiers. L'infanterie Hollandoise désespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ollembrouk, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, & lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes les campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous cô-

tés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'armée.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolatrie de ses courtisans, enfin le goût que les peuples, & surtout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes ; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le *Tbolus*. Il était très vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avaient eû un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très périlleuse.

Dés qu'on eût passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nofembourg, Nimégué, Skenk, Bommel, Crevecoeur, &c. Il n'y avait guères d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier,

nom-

nommé Mazel, mandait à monsieur de Turenne: "Si vous voulez m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois places.

Utrecht envoya ses clez, & capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur & l'évêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solennité la grande église aux Catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la Hollande, dans l'esprit des Catholiques.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étaient soumises; Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les juifs, qui y sont établis, s'empressèrent d'offrir à Gourville, intendant & ami du prince de Condé, deux-millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pais, & qui n'est qu'à un lieu d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden,

den, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clez à ces quatre soldats ; mais enfin, volant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clez & fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation Hollandaise, & bientôt la terre même de ce pais allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté se préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia: On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes Orientales : ses provinces d'Europe, qui n'achètent leur bled qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt & le magasin de l'Europe, où trois-cent mille hommes cultivent le commerce & les arts, serait devenu bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais

immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eussent probablement à la fois manqué d'habitans & de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'état était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand pensionnaire De With ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élevation du prince d'Orange encor plus que les conquêtes du roi de France ; il avait fait jurer à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lièrent De With à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur, que soumise à un Stathouder.

Le prince d'Orange de son côté plus attaché que De With, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics,

publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtré de sa constance, briguaient le stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les états résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince ; mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les De With.

1672. Quatre députés vinrent au camp du roi, implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croiait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des ministres de Louis XIV, avec cette politesse Française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien servir, plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait, que les Etats lui cédaient tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimégué, des villes & des forts dans le sein de leur pais ; qu'on lui païât vingt-millions ; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, sans qu'ils païassent jamais aucun droit ; que la religion catholique fût par-tout rétablie ; que la république lui envoiât tous les ans une ambassade
extra-

extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'Angleterre & aux princes de l'empire, tels que ceux de Cologne & de Munster, par qui la Hollande était encor défolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables; & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournèrent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du prince & l'animosité de son parti. On attendit d'abord à la vie du grand-pensionnaire Jean De With. Ensuite on accuse Corneille son frère d'avoir attenté à celle du prince. Corneille est appliqué à la question. Il recita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace : *Iustum & tenacem*, convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le Latin :

*La mèr qui gronde & s'élançe,
Les cris des seditieux,*

Des

Des fiers Tyrans l'insolence,
 N'ébranlent pas la constance
 D'un cœur ferme & vertueux.

20
 Août
 1672.

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haie les deux frères De With ; l'un, qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre, qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'Encre, à l'amiral Colign, &c. car la populace est presque par-tout la même. On pourfuivit les amis du pensionnaire. Renter même l'amiral de la République, & qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Au milieu de ces déordres & de ces dévotions, les magistrats montrèrent des vertus, qu'on ne voit guères que dans les républiques. Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public : Chacun s'empressait de se faire paier du peu d'argent, qu'on croit qui pouvait y être encor. Les magistrats firent ouvrir les caves, où ce trésor se conserve.

conservé. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans: l'argent même était encor noirci de l'impression du feu, qui avait longtems auparavant consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. On paie alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que Charles second roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandois & souffrir à ses plaisirs, non content de l'argent de France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer sa foi publique, autant il était glorieux aux bourgeois d'Amsterdam de la garder, dans un tems où il sembleroit permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les malix sans remède. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont inhombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delf, furent inondées. Le peuple ne murmura pas de voir les troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam

dam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples ; ils manquèrent sur-tout d'eau douce ; elle se vendit six sous la pinte : mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, & n'étant plus un état, demeura encor redoutable sur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV passait le Rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruitter avec environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brulots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux rois. Leur puissance réunie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées à se disputer l'empire de l'océan. Cette bataille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un

7
 Juin. 1672. jour entier. Ruitter, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'York, frère du roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruitter. Le duc d'York, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'ami-
 ral

ral Hollandais. Les trente vaisseaux Français eurent peu de part à l'action. Et tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sûreté.

Après cette bataille, Ruiters, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flote marchande des Indes dans le Téxel ; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait ; on ne voyait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse, que Louis XIV avait conquis presque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être ?* répondit le monarque Persan, *Puisqu'il y a toujours au port d'Ormuz vingt vaisseaux Hollandais pour un Français.*

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'état le revenu de ses charges, & tout son bien pour soutenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du païs. Ses négociations promptes & secrètes réveillèrent de leur assoupissement, l'empereur, l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de Mai en
Hollan-

Hollande, & dès le mois de Juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de Flandre, fit passer secrettement quelques régimens au secours des Provinces-Unies. Le conseil de l'empereur Léopold envoya Montécuculi à la tête de près de vingt-mille hommes. L'électeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq-mille soldats, se mit en marche.

Juill.
1672.

Alors le roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pais inondé. La garde des provinces conquises devenait difficile. Louis voulait une gloire sûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Saint-Germain au milieu de l'été : & laissant Turenne & Luxembourg achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.





CHAPITRE DIXIEME.

*Evacuation, de la Hollande. Seconde
conquête de la Franche-Comté.*

ON croit nécessaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir, que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plutôt une histoire des mœurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misère humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables; (& s'il se peut) l'esprit qui les a conduits. La France fut alors au comble de sa gloire.

gloire. Le nom de ses généraux imprimait la vénération. Ses ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux conseillers des autres princes ; & Louis était en Europe comme le seul roi. En effet l'empereur Léopold ne paraissait pas dans ses armées. Charles second roi d'Espagne, fils de Philippe IV, sortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Tous ces princes & leurs ministres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raison d'état en s'unissant avec la France, pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir.

L'empereur, l'empire, le conseil Espagnol, firent encor plus mal, de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité, des conquêtes si faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolit la plupart des places Hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées ; & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. Louvois au contraire

traire voulait que tout fût place & garnison. C'était là son génie, & c'était aussi le goût du roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition ; il étendait le pouvoir de son ministère ; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siècle. Louis le crut, & se trompa comme il l'avoua depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande ; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi, les affaires changèrent de face. Turenne fût obligé de marcher vers la Westphalie, pour s'opposer aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre Monterey, sans être avoué du conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix-mille hommes. Alors ce prince fit tête aux Français jusqu'à l'hivèr. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hivèr vint. Les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. Luxembourg, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On leur avait préparé des patins. Il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers Leide & vers la Haïe. Un dégel survint. La Haïe fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se trainer quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était sans ressource. Mais la fortune, qui avait sauvé la Haïe, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom Français odieux dans ces pays. Bodegrave & Suyamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnées au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue.

Ils

Ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres Hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets de tous les princes par ses négociations. Il gagna le duc de Hanovre. L'électeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne, où Louis n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province sévèrement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encor la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Anglaise, indignée de servir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher, que l'empereur, l'empire & l'Es-

pagne ne s'alliaffent avec la Hollande, & ne lui déclaraffent folennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des chofes, que les Hollandais, fes alliés naturels, étaient devenus les amis de l'Espagne. L'empereur Léopold envoiit des fecours lents, mais il montrait une grande animofité. Il est rapporté, qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y raffembloit, il communia en chemin ; & qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la justice de fa caufe. Cette action eût été à fa place du tems des croisades : & la prière de Léopold n'empécha point le progrès des armes du roi de France.

Il parut d'abord combien fa marine était déjà perfectionnée. Au lieu de trente vaiiffeaux qu'on avait joints l'année d'au-paravant à la flote Anglaife, on en joignit quarante fans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manoeuvres favantes des Anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'York, depuis Jacques fecond, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres fur mèr par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tem les François ne favaient pas ranger une armée en bataille. Leur expérience confiftait à faire battre un
vais-

vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soutiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer, & égalèrent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'Etrée & son lieutenant Martel, firent honneur à l'industrie militaire de la nation Française; dans trois batailles navales consécutives, qui se donnèrent au mois de Juin entre la flote Hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'amiral Ruitter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert: " Je voudrais avoir paie de ma vie la gloire que Ruitter vient d'acquérir. " D'Etrée méritait que Ruitter eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise.

Louis, aiant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de Colbert, perfectionna encor l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clé des Pais-bas & des Provinces-unies,

e'tait une place forte, défendue par un gouverneur intrépide nommé Farjoux, né François, qui avait passé au service d'Espagne & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq-mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siège, se servit pour la première fois des parallèles, inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra dans ce siège plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. Il accoutumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. Maastricht se rendit au bout de huit jours.

29
Juin
1673.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux qui avaient abandonné leur poste. Le roi employa aussi les châtimens, la première fois qu'il perdit une place. Un

14
Sept.
1673.

très

très brave officier, nommé Du-pas, s'en dit Naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours ; mais il ne reftit la ville qu'après un combat de cinq heures, donné fur de mauvais ouvrages, & pour éviter un affaut général, qu'une garnifon faible & rebutée n'aurait point foutenu. Le roi, irrité du premier affront que recevaient fes armées, fit condamner Du-pas à être traîné par le bourreau dans Utrecht, une pelle à la main, & fon épée fut rompue : ignominie peut-être inutile pour les officiers François, qui font affez fenfibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut favoir, qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à foutenir trois affauts ; mais ce font de ces loix qui ne font jamais exécutées. //

Les foins du roi, le génie de Vauban, la vigilance févère de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé ; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquer Amsterdam.

Le prince de Condé voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince d'Orange,

d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'évêque de Munster, qui avait juré la ruine des Etats-
 Nov. Généraux, fut attaqué lui-même par les
 1673. Hollandais.

Le parlement d'Angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandaises, avec autant de promptitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées ; l'intendant Robert tira de la seule province d'Utrecht en un an seize-cent-soixante & huit-mille florins. On était si pressé d'évacuer les pais qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit-mille prisonniers Hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, & les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invasion, eurent la gloire de disputer l'empire de la mer, & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leur pais. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette
 entre-

entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soutenir contre l'Espagne, l'empire & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munster, de Cologne même, & de laisser dans les pais qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoiance de son gouvernement & la force de son état, parurent bien davantage encor, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées & contre tant de grands généraux, que quand il avait pris en voiageait la Flandre Française, la Franche-Comté & la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit surtout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois ; il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois-mille hommes à Turenne contre les Impériaux, une de quarante-mille à Condé contre le prince d'Orange ; un corps de troupes était sur la frontière du Roussillon : une flote chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusques dans Messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Franche-Comté. Il se défendait, & il attaquait par-tout en même-tems. }

D'abord, dans son entreprise sur la Franche-Comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entière. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant déjà & s'effarouchant de voir Louis XIV. une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur & l'Espagne sollicitaient les uns tantôt, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-Comté, demeurée sans défense par la négligence du ministère Espagnol. L'autre de son côté pressait les Suisses de refuser ce passage ; mais l'envie & l'Espagne ne prodiguaient que des raisons & des prières. Le roi, avec un million d'argent comptant & une assistance de six-cent-mille hommes, déterminâ les Suisses à ce qu'il voulut. Le passage fut refusé. Louis, accompagné de son frère & du fils du grand Condé, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de sièges, & l'entendait bien ; il laissa à Condé & à Turenne celle de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. Louvois faisait si bien les préparatifs ; les troupes étaient si bien fournies ; Vauban, qui con-

dui-

duisit presque toutes les sièges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en sûreté. Vauban dirigea les attaques de Besançon ; elle fut prise en neuf jours ; & au bout de six semaines, toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annexée : monument de la faiblesse du ministère Autrichien-Espagnol, & de la force de celui de Louis XIV.





CHAPITRE ONZIÈME.

Belle campagne, & mort du maréchal de Turenne.

TAndis que le roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa destinée ; Turénne, qui ne faisait que défendre les frontières du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées ; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

Juin
 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, passe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite Caprara général de l'empereur,

reur, & le vieux duc de Lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit & bat encor sa cavalerie à Ladimbourg ; ^{Jul.} 1674. de-là, il court à un autre général des Impériaux le prince de Bournonville qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace ; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le camp de bataille. ^{Oct.} 1674.

L'empire rassemble contre lui toutes ses forces ; soixante & dix-mille Allemans font dans l'Alsace : Brisac & Philipsbourg, étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoie de Flandre quelque secours de cavalerie ; alors il traverse des montagnes pleines de neige, par Tanne & par Bedford ; il se trouve tout d'un coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croiaient en repos en Lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui résistent ; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des armées

mées de l'empire, avait son quartier. Il arriva dans le tems que ces princes & les autres généraux se mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'échaper ; la campagne était couverte de fuyards.

5
Janv.
1675. Turenne, croiant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encor auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait la victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix-mille hommes se trouve vaincue & dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au roi, & les généraux de l'empire sont obligés de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on fut, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du roi. Résister à Louvois tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du ministre ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne. Il

Il faut avouer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémissent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célébrée par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à sang le Palatinat, pays uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulents. L'électeur Palatin vit du haut de son château de Mannheim, deux villes & vingt-cinq villages enflammés. Ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, sans en veïer la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le stile & l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération & ambiguïté.

Il brula, avec le même sang-froid, les foyes & une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre, que l'intendant, qui de son côté désolait la Lorraine avec sa plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement ; *Je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appel-

appelé le père des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples qui, selon les loix de la guerre, sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait, paraissait nécessaire ; sa gloire couvrait tout ; & d'ailleurs, les soixante & dix-mille Allemans qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine & au Palatinat.

Le prince de Condé, de son côté, donnait en Flandre une bataille beaucoup plus sanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuse & moins décisive, soit que les circonstances des lieux lui fussent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plutôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de Sénef. Le marquis de Feuquières veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtrière. Le choc de trois-mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne serait qu'un combat. C'est toujours l'importance qui décide du nom.

Le

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq-mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait soixante-mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à Sénéf près de Mons. Il attaqua une partie de l'arrière-garde composée d'Espagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé ; mais on admira la manière dont il rétablit le désordre, & on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions, signalèrent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meurtrières, en hazarder encor une quatrième. Il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir, par une terreur panique.

panique. Le lendemain les deux armées se retirèrent chacune de son côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affaiblies & vaincues. Il y eut près de sept-mille morts & cinq-mille prisonniers du côté des Français ; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu, empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, assiégea Oudenarde ; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussitôt lever le siège, & en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en France & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre grâces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général Montécuculi ; celui qui avait vaincu

vaincu les Turcs à la journée de Saint-Gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué, que les plus grands généraux de l'empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce pays, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encor des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers Allemans & Français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & il ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Salzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défen-

27
Juil.
1675.

fendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire, que le même boulet qui le tua, aiant emporté le bras de Saint-Hilaire lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui. *Ce n'est pas moi, lui dit Saint-Hilaire, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer.* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de Turenne. Il est très rare, que sous un gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant Turenne fut pleuré des soldats & des peuples. Louvois fut le seul, qui se réjouit de sa mort. On fait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le connétable du Guesclin, au dessus duquel la voix publique l'élève, autant que le siècle de Turenne est supérieur au siècle du connétable.

Turenne, n'avait pas eû toujours des succès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai ; aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes,

tes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre ; mais aiant toujours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il eut toujours le bonheur de garder la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siècles passés, Gonzalve de Cordouë surnommé le grand capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668, sans qu'on eût pu jamais savoir le motif de son changement ; car au rapport de ceux qui l'ont connu, il avait beaucoup d'obscurités dans sa conduite,

comme dans ses discours. Tout ce qu'on savait, c'est que lorsqu'il quitta sa religion, il avait encor des maitresses, & qu'il n'était pas assurément sans ambition. Pour peu qu'on ait de connaissance des hommes, on fait bien que c'est rarement par conviction d'esprit, que l'on quitte à cinquante ans une religion pour une autre. Le roi, en le faisant maréchal général, lui avait dit : *Je voudrais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous.* Ces paroles sont capables d'opérer une abjuration. Il est vrai-semblable que celui qui avait voulu commander les maréchaux, aurait voulu être connétable.

Ce qui arriva en Alsace immédiatement après la mort de Turenne, rendit sa perte encor plus sensible. Montécuculi, retenu par l'habilité du général Français trois mois entiers au de-là du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il fut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperduë entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux lieutenans-généraux défunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait non seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui,

Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'être vaincu par sa faute à Consrubruck. Un corps de vingt-mille Allemands, qui assiégeait Trèves, tailla en pièces & mit en fuite la petite armée de Créqui. Il échape à peine lui quatrième. Il court, à travers de nouveaux périls, se jeter dans Trèves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'enfermer sous les ruines de la place ; la brèche était praticable ; il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine Bois-Jourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la brèche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidèles, dans une église ; & il aime mieux être pris à discrétion, que de capituler.

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de sièges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recrues de milices comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arrière-ban.

Par une ancienne coutume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs de fiefs étaient

étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur seigneur souverain, & de rester armés un certain nombre de jours. Ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun état qui ne lève des soldats, qu'on retient toujours sous le drapeau, & qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son royaume. Louis XIV suivit alors cet exemple. Le corps de la noblesse marcha, sous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort, sur les frontières de Flandre, & après sur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni considérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentils-hommes, aimant la guerre & capables de bien servir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne sortirent point de chez eux : les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec repugnance au nombre d'environ quatre-mille. Rien ne ressemblait moins à une troupe guerrière. Tous montés & armés inégalement, sans expérience & sans exercice, ne pouvant ni ne voulant un service régulier, ils ne causèrent que de l'embarras, & on fût d'gou-

dégouté d'eux pour jamais. Ce fût la dernière trace dans nos armées réglées, qu'on ait vuë de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & prisonnier, Trèves prise, Montécuculi faisant contribuer l'Alsace, le roi crût que le prince de Condé pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de Turenne. Condé laissa le maréchal de Luxembourg soutenir en Flandre la fortune de la France, & alla arrêter les progrès de Montécuculi. Autant il venait de montrer d'impétuosité à Sénef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploya le même art que Turenne. Deux seuls campemens arrêterent les progrès de l'armée Allemande, & firent lever à Montécuculi les sièges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Sénef & plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eut voulu que son fils commandât ; il offrait de lui servir de conseil ; mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes-gens ni de princes ; c'était même avec quelque peine, qu'il s'était servi de Condé lui-même. La jalousie de Louvois contre

Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à Chantilli, d'où il vint très rarement à Versailles voir sa gloire éclipfée, dans un lieu où le courtifan ne confidère que la faveur. Il passa le refte de fa vie tourmenté de la goute, fe consolant de fes douleurs & de fa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France étoit alors remplie. Il étoit digne de les entendre, & n'étoit étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brilloient. Il fut admiré encor dans fa retraite : mais enfin ce feu dévorant, qui en avait fait dans fa jeunefle un héros impétueux & plein de paffions, aiant confumé les forces de fon corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems ; & fon esprit s'affaibliffant avec fon corps, il ne refte rien du grand Condé les deux dernières années de fa vie : il mourut en 1680. Montécuculi fe retira du fervice de l'empereur, en même tems que le prince de Condé cefla de commander les armées de France.



CHAPITRE DOUZIÈME.

*Depuis la mort de Turenne, jusqu'à
la paix de Nimègue en 1678.*

Après la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'empire, l'Espagne & la Hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait Louvois, qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoyance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, longtems victorieuses, étaient animées du même esprit, qu'excitait encor la présence d'un roi toujours heureux.

Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, ^a Condé, ^b Bouchain, ^c Valenciennes, ^d Cambrai. On l'accusa, ^a 26 Avril 1676. au siège de Bouchain, d'avoir craint de ^b 11 Mai 1676. combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante-mille hommes, pour tenter de jeter du ^c 17 Mars 1677. secours dans sa place. On reprocha aussi au prince d'Orange, d'avoir pu donner ^d 5 Avril 1677. bataille à Louis XIV & de ne l'avoir pas fait. Car tel est le sort des rois & des généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas : mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que Monterey gouverneur des Pays-bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hazard d'un événement décisif ; & la gloire de la campagne demeura au roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

À l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le roi faisait ce siège, aiant avec lui son frère & cinq maréchaux de France, d'Humières, Schomberg, la Feüllade, Luxembourg & de Lorges. Les maréchaux

chaux, commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encor aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derrière ces demi-lunes, était un grand ouvrage couronné, palissadé & fraisé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné, était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre fossé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'escout. Ce bras franchi, on trouvait encor un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté, coulait le grand cours de l'escout, profond & rapide, qui sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille était soutenüe par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garnison de trois-mille hommes préparait une longue résistance.

Le roi tint conseil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'usage, que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être apperçu, & d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France se récrièrent contre cette proposition. Louvois la con-

danna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. " Vous voulez, dit-il, ménager
 „ le sang du soldat : Vous l'épargnerez
 „ bien davantage, quand il combattra de
 „ jour, sans confusion & sans tumulte,
 „ sans craindre qu'une partie de nos
 „ gens tire sur l'autre, comme il n'arrive que trop souvent. Il s'agit de surprendre l'ennemi ; il s'attend toujours aux attaques de nuit : nous le surprendrons en effet, lorsqu'il faudra qu'épuisé des fatigues d'une veille, il soutienne les efforts de nos troupes fraîches. Ajoutez à cette raison, que s'il y a dans cette armée des soldats de peu de courage, la nuit favorise leur timidité ; mais que pendant le jour, l'œil du maître inspire la valeur & élève les hommes au dessus d'eux-mêmes.

Le roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de France.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un barailon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger, & c'était beaucoup. Mais quelques mousquetaires noirs, aiant

travaux de Vauban

pénètre par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent. On tue & on poursuit les assiégés. Les mousquetaires baissent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres. Ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'escout & sur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mousquetaires sont déjà dans la ville, avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois, qui venaient à eux dans la rue; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes-gens, conduits par un cornette nommé Moïfac, se mirent en bataille derrière des charrettes; & tandis que les troupes qui venaient, se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la rue; on donnait des étages de part & d'autre : le con-

feil de ville s'assembloit: on députait vers le roi: tout cela se faisoit, sans qu'il y eût rien de pillé, sans confusion, sans faire de fautes d'aucune espèce. Le roi fit la garnison prisonnière de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La singularité de l'événement a engagé à entrer dans ce détail.

^a 9 Mars 1678. Il eut encore la gloire de prendre Gand en quatre jours, & ^b Ypres en sept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encor plus grands par ses généraux.

^b 25 Mars 1678. Le maréchal duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à sa vue, essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante-mille hommes. Le général, qui prit Philipsbourg, étoit Charles V, nouveau duc de Lorraine, héritier de son oncle Charles IV, & dépouillé comme lui de ses états. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'empire avec gloire. Mais malgré la prise de Philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante-mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses états. En vain il mit sur ses étendarts, *Aut nunc, aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de Créqui, racheté de sa prison & devenu

nu plus prudent par sa défaite de Conſarbruck, lui ferma toujous l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alſace. Il le harcela & le fatigua ſans relâche. Il prit Fribourg à ſa vuë; & quelque tems après, il battit encor un détachement de ſon armée à Rheinfeld. Il paſſa la rivière de Kins en ſa préſence, le pourſuivit vers Offembourg, le chargea dans ſa retraite; & aiant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la Main, il alla brûler le pont de Straſbourg, par lequel cette ville, qui étoit libre encor, avoit donné tant de fois paſſage aux armées impériales. Ainſi le maréchal de Créqui répara un jour de témérité, par une fuite de ſuccès dûs à ſa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le duc de Lorraine: non ſeulement il fut obligé de lever le ſiège de Maſtricht & de Charleroi; mais après avoir laiffé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes, ſous la puiffance de Louis XIV, il perdit la bataille de Monteaſſel contre Monsieur, en voulant ſecourir Saint-Omer. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humières commandaient l'armée ſous Monsieur. On prétend qu'une faute du

prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, décidèrent du gain de la bataille. Monsieur chargé avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce prince, qui s'habillait presque toujours en femme, qui en avait les inclinations, qui couchait coiffé en cornette, qui mettait du rouge & des mouches, agit en capitaine & en soldat. Le roi son frère fut, dit-on, un peu jaloux de sa gloire. Il parla peu à Monsieur de sa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de Monsieur, plus pénétrants que les autres, lui prédirent alors, qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne se trompèrent pas.

11
Mars
1677.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les seuls succès de Louis XIV dans cette guerre. Le maréchal de Navailles battait les Espagnols dans le Lampourdan au pied des Pyrénées. On les attaquait jusques dans la Sicile.

La Sicile, depuis le tems des tyrans de Syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose dans

dans le monde, a toujours été subjuguée par des étrangers ; asservie successivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normans sous le vasselage des Papes, aux Français, aux Allemans, aux Espagnols ; haïssant presque toujours ses maîtres, se revoltant contre eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

Les magistrats de Messine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la France à leur secours. Une flote Espagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flote Espagnole. Il apporta à Messine des vivres, des armes & des soldats. Ensuite le duc de Vivonne arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante piécés de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots ; il bat la flote ennemie, & rentre victorieux dans Messine. 9
Fevr.
1675.

L'Espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la Sicile, les Hollandais ses anciens ennemis, qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. Ruiter vient à son secours du fond du Zuidersee, passe le détroit, & joint à vingt

vaisseaux Espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

Alors les Français, qui joints avec les
 8 Anglais, n'avaient pu battre les flotes de
 Janv. Hollande, l'emportèrent seuls sur les Hol-
 1676. landais & les Espagnols réunis. Le duc de
 Vivonne, obligé de rester dans Messine
 pour contenir le peuple déjà mécontent
 de ses défenseurs, laissa donner cette ba-
 taille par Duquêne, lieutenant-général des
 armées navales; homme aussi singulier
 que Ruitter, parvenu comme lui au com-
 mandement à force de mérite, mais n'ayant
 encor jamais commandé d'armée navale,
 & plus signalé jusqu'à ce moment dans
 l'art d'un armateur, que dans celui d'un
 général. Mais quiconque a le génie de
 son art & du commandement, passe bien
 vite & sans effort du petit au grand. Du-
 quêne se montra grand général de mer
 contre Ruitter. C'était l'être que de rem-
 porter sur ce Hollandais un faible avanta-
 ge. Il livra encor une seconde bataille
 navale aux deux flotes ennemies près
 12 d'Agouste. Ruitter, blessé dans cette batail-
 Mars le, y termina sa glorieuse vie. C'est un des
 1676. hommes, dont la mémoire est encor
 dans la plus grande vénération en Hol-
 lande. Il avait commencé par être valet
 & mousse de vaisseau; il n'en fut que
 plus respectable. Le nom des princes de
 Nassau

Nassau n'est pas au dessus du sien. Le conseil d'Espagne lui donna le titre & les patentes de duc ; dignité étrangère & frivole pour un républicain. Cés patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de Ruitier, dignes de leur père, refusèrent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoyen.

Duquêne, le Ruitier de la France, attaqua une troisième fois les deux flotes, après la mort du général Hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef dans cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins Duquêne qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée, que la France fût devenue en si peu de tems aussi redoutable sur mèr, que sur terre. Il est vrai que ces armemens & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à repandre l'alarme dans tous les états. Le roi d'Angleterre, aiant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de se liguèr avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa nièce. De plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de trésors. Enfin les Français évacuèrent Messine, dans le tems qu'on croiait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On
blâ-

8
Avril
1678.

blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soutint pas, & d'avoir abandonné Messine, ainsi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins, qu'à l'Espagne épuisée & battue en tous lieux. Il suscitait encor de nouveaux ennemis à la maison d'Autriche. Il fomentait les troubles de Hongrie ; & ses ambassadeurs à la porte Ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encor, par bienfaisance, quelque secours contre les Turcs, appelés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis. Car alors la Suède, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, père du premier roi de Prusse, commençait à donner à son pais une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois. Il est remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut presque toujours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiation inutile

utile de la Suède ; ensuite à Nimègue, par celle de l'Angleterre. La médiation Anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine, que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'Aix-la-Chapelle. Louis XIV fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le neuf d'Avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au dix de Mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats-Généraux, qui le demandèrent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette république avait été assez heureuse ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'Empire & l'Espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenues les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposait, favorisait le commerce des Hollandais ; il leur rendait Mastricht, & remettait aux Espagnols quelques villes, qui devaient servir de barrière aux Provinces-unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg. Mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Cassel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoutait la

Franche-

Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise ; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'Empire que Fribourg ou Philipsbourg, & laissait le choix à l'empereur. Il rétablissait dans l'évêché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux frères Furstemberg, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison. La Suède, fidelle à la France, devait avoir par ce traité de grands avantages : une partie de la Poméranie qu'elle avait perduë, devait être cédée par l'électeur de Brandebourg au roi de Suède.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles V ; mais il voulait rester maître de Nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant ; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dûssent désespérer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui, par un dernier effort : il parlait à l'Europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il fut aux conférences de Nimègue fermer la jalousie parmi les alliés. Les Hollandais s'empressèrent de signer, malgré le prince d'Orange qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre ; ils disaient, que les Espagnols étaient trop
faibles

faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols, voyant que les Hollandois avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemans, abandonnés de la Hollande & de l'Espagne, signèrent les derniers, en laissant Fribourg au roi, & confirmant les traités de Westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. L'Europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. Il aimait mieux être un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses états ; il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de Nimègue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de France & de Hollande avaient signé la paix, le prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de Saint-Denis, & dînait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses trou-

troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, & engage un combat sanglant, long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée ; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à résister : & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain, où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il savait certainement, ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être : il savait, que cette paix était avantageuse à son pays ; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français, tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité mais de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux-mille Français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les évé-
nemens

nemens contredifent les projets. La Hollande, contre qui feule la guerre avait été entreprife & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barrière : & toutes les autres puiffances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnaît, n'ayant affiégué aucune place qu'il n'eût prife, fupérieur en tout genre à fes ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant fix années de fuite, enfin fon arbitre & fon pacificateur, ajoutant à fes états la Franche-Comté, Dunkerque, & la moitié de la Flandre ; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de fes avantages, roi d'une nation alors heureufe, & alors le modèle des autres nations. L'hôtel de ville de Paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *grand* avec folennité, & ordonna que dorénavant ce titre feul ferait employé dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce furnom. L'Europe, quoique jaloufe, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV à prévalu dans le public fur celui de grand. L'ufage eft le maître de tout. Henri, qui fut furnommé le grand à fi juſte titre
après

236 LOUIS XIV : Jusqu'à 1678.

après sa mort, est appelé communément Henri quatre ; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le prince est toujours appelé le grand Condé, non seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres princes de Condé. Si on l'avait nommé Condé le grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le grand Corneille, pour le distinguer de son frère. On ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homère, ni le grand Tasse. Aléxandre le grand n'est plus connu que sous le nom d'Aléxandre. Charles quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eû le nom de grand. Il n'est resté à Charlemagne que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité ; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithètes.





CHAPITRE TREIZIÈME.

*Prise de Strasbourg : bombardement
d'Algèr : soumission de Gènes : am-
bassade de Siam : Pape humilié :
électeur a tde Cologne disputé.*

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenue par cette paix générale. L'empire, l'Espagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix, un tems même de conquêtes. Il était si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans Metz & dans Brisac des juridictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres, qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace

l'Alsace ou des trois évêchés, mais qui depuis un tems immémorial avaient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de souverains de l'empire, l'électeur Palatin, le roi d'Espagne même, qui avait quelques bailliages dans ces païs, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de France, ou pour subir la confiscation de leurs biens. On n'avait vû depuis Charlemagne, aucun prince agir ainsi en maître & en juge des souverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'électeur Palatin & celui de Trèves furent dépouillés des seigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, &c. Ils portèrent en vain leurs plaintes à l'empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'était pas assez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alsace, au même titre que l'avaient eue les empereurs. Déjà dans aucune de ces villes, on n'osait plus parler de liberté. Restait Strasbourg, ville grande & riche, maîtresse du Rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf-cent pièces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le dessein de la donner à son maître. L'or,
l'in-

l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt-mille Français autour de leurs remparts ; les forts, qui les défendaient près du Rhin, insultés & pris dans un moment ; Louvois à leurs portes, & leurs bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le désespoir des citoyens amoureux de la liberté, n'empêchèrent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les ¹³ Sept. magistrats, & que Louvois ne prit possession de la ville : Vauban l'a renduë depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

Le roi ne ménageait pas plus l'Espagne ; il demandait dans les Pais-bas la ville d'Alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oublié, disaient-ils, d'insérer dans les conditions de la paix ; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

En meme tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit prince duc de Mantouë, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voiant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois précédentes.

ceffeurs de Louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'Europe recommencèrent. L'empire, la Hollande, la Suède même mécontente du roi, firent un traité d'association. Les Anglais menacèrent ; les Espagnols voulurent la guerre ; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puiffance n'osait alors porter les premiers coups.

Le roi, craint par tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa marine au de-là des espérances des Français & des craintes de l'Europe. Il eut soixante-mille matelots. Des loix, aussi sévères que celles de la discipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes grossiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces puiffances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de si bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontières, & des gardes-marines dans les ports, furent instituées & composées de jeunes-gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profession, sous des maîtres païés du trésor public.

Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir cent vaisseaux de guerre, avec un arsenal, & des magasins magnifiques.

Sur

sur l'océan, le port de Brest se formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre de Grace, se remplissaient de vaisseaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent gros vaisseaux de ligne, dont plusieurs portaient cent canons, & quelques-uns d'avantage. Ils ne restaient pas oisifs dans les ports. Ses escadres, sous le commandement de Duquêne, nettoiaient les mers infestées par les Corsaires de Tripoli & d'Algèr. Il se vangea d'Algèr avec le secours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avait, d'exciter tous les génies de son siècle. Cet art funeste, mais admirable, est celui des galiotes à bombes, avec lesquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu sous le nom du Petit Renaud, qui sans avoir jamais servi sur les vaisseaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrerait le mérite dans l'obscurité, l'avait souvent appelé au conseil de marine, même en présence du roi. C'était par les soins & sur les lumières de Renaud, que l'on suivait depuis peu une méthode plus régulière & plus facile, pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer dans le conseil, de bombardèr

Algér avec une flotte. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes pûssent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuia les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté, & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions; déterminâ le roi, à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux Duquêne, qui était chargé de l'entreprise, & qui n'en attendait aucun succès. Duquêne & les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écrasée & consumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé.

La marine, ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de Colbert. Louvois faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtissait Huningue, Sar-Louis, les forteresses de
Straf-

Strasbourg, Mont-Royal, &c. & pendant que le royaume acquérait tant de forces au dehors, on ne voyait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de Louis XIV. Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & sa gloire étaient encor relevés par la faiblesse de la plupart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples. L'Empereur Léopold avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & surtout les Turcs qui, appelés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de Louis persécutait les protestans en France, parce qu'il croyait devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégeait sous main les protestans de Hongrie, qui pouvaient le servir. Son ambassadeur à la porte avait pressé l'armement des Turcs. L'armée Ottomane, forte de deux-cent-mille combattans, augmentée encor des troupes Hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur Léopold quitta d'abord Vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz, à l'approche des Turcs, &

quand il fut qu'ils avaient investi Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encor plus loin jusqu'à Passau, laissant le duc de Lorraine, à la tête d'une petite armée déjà entamée en chemin par les Turcs, soutenir, comme il pourrait, la fortune de l'empire.

Personne ne doutait, que le grand-vizir Cara Mustapha, qui commandait l'armée Ottomane, ne se rendît bientôt maître de la faible & petite capitale de l'Allemagne, que les impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra avec beaucoup de vraisemblance, que l'Allemagne, désoléé par les Turcs, & n'ayant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée sur les frontières de l'empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ses négociations y avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'empire & faire son fils roi des Romains.

Le chef-d'œuvre de sa politique fut d'être encor généreux, en ménageant de si grands intérêts. Il leva la blocus de Luxembourg, quand les Turcs furent auprès de Vienne. „ Je ne veux que te
„ bien

„ bien de la chrétienté (fit-il dire aux
 „ Espagnols), je ne veux point atta-
 „ quer un prince chrétien, quand les
 „ Turcs sont dans l'empire, ni empêcher
 „ l'Espagne de secourir l'empereur., Il
 ménageait ainsi sa politique & sa gloire.
 Mais contre toute attente, Vienne fut de-
 livrée. La présomption du grand-visir,
 & le mépris brutal qu'il avait pour les
 chrétiens, le perdirent. Il ne pressa pas
 assez le siège. Jean Sobieski eut le tems
 d'arriver, & avec le secours du duc de
 Lorraine, il n'eut qu'à se présenter de-
 vant la multitude Ottomane; pour la
 mettre en déroute. L'empereur revint
 dans sa capitale, avec la douleur de l'a-
 voir quittée. Il y rentra, lorsque son li-
 berateur sortait de l'Eglise, où l'on avait
 chanté le *Te-Deum*, & où le prédicateur
 avait pris pour son texte, *Il fut un hom-
 me envoyé de Dieu nommé Jean*. Jamais
 monarque ne fut plus heureux ni plus
 humilié que Léopold.

Alors le roi de France, n'ayant plus
 rien à ménager, reprit ses prétentions,
 & recommença ses hostilités. Il fit bom-
 barder, assiéger & prendre Luxembourg,
 Courtrai, Dixmude, en Flandre. Il s'em-
 para de Trèves, & en démolit les forti-
 cations; tout cela, pour remplir, disai-
 on, l'esprit des traités de Nimégué. Les

Impériaux & les Espagnols négociaient avec lui à Ratifbone, pendant qu'il prenait leurs villes ; & la paix de Nimègue enfreinte fut changée en une Trêve de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de Luxembourg & sa principauté.

Il était encor plus redouté sur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus avant lui, que par les esclaves que faisaient les Barbares.

Alger, deux fois bombardée, envoya des députés lui demander pardon, & recevoir la paix ; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & paierent encor de l'argent, ce qui est la plus grande punition des Corsaires.

Avril
1684

Tunis, Tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Danneville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Alger tous les esclaves chrétiens au nom du roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui étant déjà à bord, ~~font dire~~ à Danneville, que c'était en considération du roi d'Angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine Français fit appeller les Algériens, & remettant les Anglais à terre ; ces gens ci, dit-il, prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection : je vous les remets ;

remets ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre. Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté Anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles second, & le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son ambassadeur à la Porte Ottomane, tels que celui du sofa, tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique, qui sont sous la protection du grand-seigneur.

La république de Gènes s'abaisa encore plus devant lui, que celle d'Algèr. Gènes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens. Elle construisait quatre galères pour le service de l'Espagne. Le roi lui défendit, par son envoyé Saint-olon son gentil-homme ordinaire, de lancer à l'eau les galères, & la menaça d'un châtement prompt, si elle ne se soumettait à ses volontés. Les Génois, irrités de cette entreprise sur leur liberté & comptant trop sur le secours de l'Espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussitôt quatorze gros vaisseaux, vingt galères, dix galiotes à bombes, plusieurs frégates, sortent du port de Toulon. Seignelai, nouveau secrétaire de la marine, & à qui le fameux Colbert son père

avait déjà fait exercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flote. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & ministre; avide de toute espèce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux Duquêne commandait les vaisseaux, le duc de Mortemar les galères : mais tous deux étaient les courtisans du secrétaire d'état. On arrive devant Gènes; les dix galiotes y jettent quatorze-mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de Marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de Gènes *la superbe*. Quatre-mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le faubourg de Saint-Pierre d'Arène. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le roi exigea, que le doge de Gènes & quatre principaux sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; & de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobaient quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de Gènes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

17
Mars
1684

Impérialé Lescaro doge de Gênes, avec les sénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo, Salvago, vinrent à Versailles, faire tout ce que le roi exigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtoit souvent : son discours & ses marques de soumission étaient dictés par Seignelai. Le roi l'écouta, assis & couvert, ; mais comme, dans toutes les actions de sa vie, il joignait la politesse à la dignité, il traita Lescaro & les sénateurs, avec autant de bonté que de faste. Les ministres Louvois, Croissi & Seignelai, leur firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disait : *Le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit ; mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde fait, que le marquis de Seignelai, lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles ; il répondit : *c'est de m'y voir.*

L'extrême gout que Louis XIV. avait pour les choses d'éclat, fut encor bien plus flaté, par l'ambassade qu'il reçut de Siam, país où l'on avait ignoré, jusqu'alors que la France existât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des Européens sur les autres nations, qu'un Grec, fils

d'un cabaretier de Céphalonie, nommé Phalk Constance, était devenu *Barcalon*, c'est à dire, premier ministre ou grand-vifir du royaume de Siam. Cet homme, dans le dessein de se faire roi, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux Anglais ni aux Hollandais ; ce sont des voisins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de Coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'Asie, la réputation de leur roi. Constance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage, qui viendrait de si loin sans être attendu. La religion, dont les ressorts font jouer la politique du monde depuis Siam jusqu'à Paris, servit encor à ses desseins. Il envoya, au nom du roi de Siam son maître, une solennelle ambassade, avec de grands présens à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi Indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation Française, & qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du roi flaté & sa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs, six jésuites ; & depuis il y joignit des officiers avec huit-cent soldats. Mais l'éclat de cette ambassade Siamoise fut le

le seul fruit qu'on en retira. Constance périt, victime de son ambition : quelque peu des Français qui restèrent auprès de lui, furent massacrés ; d'autres obligés de fuir ; & la veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condamnée par le successeur du roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette foix de gloire, qui portait Louis XIV. à se distinguer en tout des autres rois, paraissait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. Odescalchi, fils d'un banquier du Milanais, était alors sur le trône de l'église, sous le nom d'Innocent XI. C'était un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien ; mais prince courageux, ferme & magnifique. Il secourut, contre les Turcs, l'empire & la Pologne de son argent, & les Vénitiens de ses galères. Il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait, qu'un pape prît si vivement le parti des empereurs, qui se disent rois des Romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans Rome. Mais Odescalchi était né sous la domination Autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouver-

nent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications, qu'un roi de France peut donner à un pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis longtems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs maisons, jusqu'à une très grand distance, qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions, toujours soutenues, rendaient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des ambassadeurs, ne passait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'Empereur, du roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau roi d'Angleterre Jacques second prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres rois, à la tranquillité & au bon ordre de Rome. Louis, très mécontent du pape, répondit: " qu'il ne s'était jamais réglé sur l'exemple d'autrui, & que c'était à lui, à servir d'exemple.," Il envoya à Rome le

le marquis de Lavardin en ambassade, pour braver le pape. Lavardin entra dans Rome, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre-cent gardes de la marine, de quatre-cent officiers volontaires, & de deux-cent hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers & de l'église de Saint-Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape est le seul souverain, à qui on pût envoyer une telle ambassade : car la supériorité, qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toujours envie de l'humilier ; & la faiblesse de son état fait qu'on l'outrage toujours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de se servir, contre le marquis de Lavardin, des armes usées de l'excommunication ; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome, qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'employer comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du pape sont armés seulement pour la forme.

Le cardinal d'Étrée, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. D'Étrée, aiant été obligé de voir souvent le marquis de Lavardin, ne put être ensuite admis à l'audience du

du pape, sans recevoir l'absolution : en vain il s'en défendit : Innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toujours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toujours soutenuë par les souterrains de la politique, voulut donner un électeur à Cologne. Occupé du soin de diviser ou de combattre l'empire, il prétendait élever à cet électorat, le cardinal de Furstemberg évêque de Strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la dernière guerre, comme un Allemand vendu à la France.

La chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par là devient électeur. Celui qui remplissait ce siège, était Ferdinand de Bavière, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promesses, firent élire le cardinal de Furstemberg comme coadjuteur ; & après la mort du prince, il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le pape, par le concordat Germanique,

Germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu; & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur & le pape Innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser **Rurtemberg** sur ce trône électoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune Bavière, frère du dernier mort. Le roi se vangea ^{Oct.} du pape en lui ôtant Avignon, & pré-¹⁶⁸³para la guerre à l'empereur. Il inquiétait en même-tems l'électeur Palatin, au sujet des droits de la princesse Palatine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur*; droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre, faite à l'Espagne en 1667 pour les droits de Marie Thérèse malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.



CHAPITRE QUATORZIÈME.

*Le roi Jacques détrôné par son gendre
Guillaume trois, & protégé par
LOUIS XIV.*

LE prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un Stathouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le roi de France, & détrôner le roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguier petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrètement unis à Aufbourg; ensuite l'Espagne & la Savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés,

en
1686

fédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le nord, la Suède était alors du parti des impériaux, & le Danemarck était un allié inutile de la France. Plus de six-cent-mille protestans, fuyant la persécution de Louis, & emportant avec eux hors de France leur argent, leur industrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans tout l'Europe exciter les puissances déjà animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques roi d'Angleterre, successeur de Charles second son frère, était catholique comme lui ; mais Charles n'avait bien voulu souffrir qu'on le fit catholique sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses & pour son frère : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déisme. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en Angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la communion Romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de

de parti & le zèle. S'il eût été Mahométan, ou de la religion de Confucius, les Anglais n'eussent jamais troublé son règne. Mais il avait formé le dessein d'établir dans son royaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces royalistes-republicains, comme la religion de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très aisée, de rendre une religion dominante dans un pays. Constantin, Clovis, Gustave-Vaza, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires ; une profonde politique & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquait à Jacques.

Il était indigné de voir, que tant de rois dans l'Europe étaient despotiques ; que ceux de Suède & de Danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples subsistait avec la roiauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie
de

de faire ; aiant publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins ; mettant en prison sept évêques Anglicans, qu'il eût fallu gagner ; ôtant les privilèges à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur des loix qu'il fallait saper en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les cardinaux de Rome disaient en plaisantant : “ qu'il fallait l'excommunier, comme un homme qui allait perdre le peu de catholicisme, qui restait en Angleterre. ” Le pape Innocent XI n'espérait rien des entreprises de Jacques, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite Péters. Ce jésuite était un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primate d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'état se réunirent en secret, contre les desseins du roi. Ils députèrent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la cour.

Le prince d'Orange équipa une flotte, qui devait porter quatorze à quinze-mille hommes. Ce prince n'était rien autre chose

chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq-cent-mille livres de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flote, les cœurs des états-généraux, étaient à lui. Il était roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & Jacques cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux-cent personnes. Barillon ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que celles de l'Europe, fut trompé le premier. Louis XIV. ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems & que la flote du prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : Il avait une armée de vingt-mille hommes ; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la réflexion, il est à croire qu'ils eussent combattu ; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux l'abandonnèrent ; entre autres, ce fameux

fameux Churchill, auffi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & fi illustre fous le nom de duc de Marlborough. Il était favori de Jacques, fa créature, la frère de fa maîtresse, fon lieutenant-général dans l'armée ; cependant il le quitta, & passa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de Danemarck, gendre de Jacques, enfin sa propre fille la princesse Anne, l'abandonnèrent.

Alors se voiant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre ; aiant contre lui ses deux filles, ses propres amis ; haï des sujets même qui étaient encor dans son parti, il désespéra de sa fortune. La fuite, dernière ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais, après avoir vu sa garde relevée sans ébup-férir par celle du prince ; chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son royaume ; il alla chercher un asile en France.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté d'Angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si longtems

longtems contestées, des droits du roi & de ceux du peuple ; & aiant prescrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que sous le nom de Guillaume III, roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, usurpateur des états de son beau-père.

Le roi fugitif vint, avec sa femme fille d'un duc de Modène, & le prince de Galles encor enfant, implorer la protection de Louis XIV. La reine d'Angleterre, arrivée avant son mari, fut étonné de la splendeur qui environnait le roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voyait à Versailles, & sur-tout de la manière dont elle fut reçue. Le roi alla au devant d'elle jusqu'à Chatou. *Je vous rends, Madame, lui dit-il, un triste service; mais j'espère vous en rendre bientôt plus de grands & de plus heureux.* Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même service qu'aurait eü la reine de France ; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des

Janv.
1689

des présens de toute espèce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix-mille Louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six-cent-mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi, & ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait pour le rétablir sur son trône. Jamais le roi ne parut si grand ; mais Jacques parut petit. Ceux, qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voyait guères que des jésuites. Il alla descendre chez eux à Paris, dans la rue Saint-Antoine. Il leur dit, qu'il était jésuite lui-même ; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Ils s'étaient fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites Anglais, étant encor duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la manière dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égaiaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en mo-
quait

quait en France. On ne lui savait nul gré d'être catholique. L'archevêque de Reims, frère de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain dans son antichambre : *voilà un bon homme, qui a quitté trois royaumes pour une messe.* Il ne recevait de Rome que des indulgences & des pascuinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le prince d'Orange, le chef du Calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi son beau-père, l'ambassadeur du roi catholique à la Haie, avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voiage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écrouelles au petit couvent des Anglais ; soit que les rois Anglais se soient attribué ce singulier privilège, comme prétendans à la couronne de France ; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premier Edouard.

Le roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les catholiques formaient encore un parti, qui paraissait considérable. Une escadre, de treize vaisseaux du premier rang, était à la rade de Brest pour
le

le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à Saint-Germain, furent défraiés jusqu'à Brest aux dépens du roi de France. Un ambassadeur (c'était monsieur d'Avaux) était nommé auprès du roi détrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espèce, furent embarquées sur la flote; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le roi alla lui dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant : *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de Château-Renaud, & une infinité de navires de transport le suivirent. Cette flote, ayant mis en fuite & dispersé la flote Anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement, & ayant pris dans son retour sept vaisseaux marchands Hollandais, revint à Brest, victorieuse de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

Bientôt après, un troisième secours ^{Mars} partit encor de Brest, de Toulon; de ^{1690.}

M

Roche-

12
Mai
1689.

Rochefort. Les ports d'Irlande & la
 mèr de la manche étaient couverts de
 vaisseaux François. Enfin Tourville
 vice-amiral de France, avec soixante
 & douze grands vaisseaux, rencontra
 une flote Anglaise & Hollandaise d'en-
 viron soixante voiles. On se battit pen-
 dant dix heures; Tourville, Château-
 Renaud, d'Etrée, Némond, y signa-
 lèrent leur courage & une habileté, qui
 donnèrent à la France un honneur, au-
 quel elle n'était pas accoutumée. Les
 Anglais & les Hollandais, jusqu'alors
 maîtres de l'océan, & de qui les Fran-
 çais avaient appris depuis si peu de tems
 à donner des batailles rangées, furent
 entièrement vaincus. Dix-sept de leurs
 vaisseaux brisés & demâtés, allèrent é-
 chouer & se brûler sur les côtes. Le
 reste alla se cacher vers la Tamise, ou
 entre les bancs de la Hollande. Il n'en
 coûta pas une seule chaloupe aux Fran-
 çais. Alors, ce que Louis XIV fou-
 haitait depuis vingt années, & ce qui
 avait paru si peu vraisemblable, arriva;
 il eut l'empire de la mèr: empire qui
 fut à la vérité de peu de durée. Les
 vaisseaux de guerre ennemis se cachai-
 ent devant ses flotes. Seignelai, qui
 osait tout, fit venir les galères de Mar-
 seille sur l'océan. Les côtes d'Agleterre
 virent

Juli,
 1690

virent des galères pour la première fois. On fit, par leur moyen, une descente aisée à Tinmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de Saint-Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichissaient, eux & l'état, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mers que les vaisseaux Français.

Le roi Jacques ne seconda pas en Irlande ces secours de Louis XIV. Il avait avec lui près de six-mille Français & quinze-mille Irlandais. La rivière de Boine était entre son armée & celle du roi Guillaume. Cette rivière était guéable ; on n'avait de l'eau, que jusques sous les épaules. Mais, après l'avoir passée, pour venir attaquer l'armée Irlandaise, il fallait encor traverser un marais : ensuite on trouvait un terrain escarpé, qui formait un retranchement naturel. Le roi Guillaume fit passer son armée en trois endroits, engagea

J. li.
1690.

la bataille. Les Irlandais, que nous avons vu de si bons soldats en France & en Espagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soumise à l'autre. Les Anglais ont toujours eü

sur les Irlandais, la supériorité du génie, des richesses & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu secouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un simple seigneur Anglais la subjuga. Les Français combattirent à la journée de la Boine : les Irlandais s'enfuirent. Leur roi Jacques, n'ayant paru dans l'engagement ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, se retira le premier. Il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occasions, où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eû l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente & honteuse. Quelques magistrats subalternes encouragèrent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations : on sonna les cloches. On brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier, qui représentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans Londres. On tira le canon de la Bastille, non point par ordre du roi, mais par le zèle inconsidéré d'un commandant subalterne. On croirait, sur ces marques d'alegresse, & sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée,
à

à la mort prétendue d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, & Français & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi Guillaume. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du tems & à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois & la peuple ne savent guères craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des Français avait alors l'injustice de le mépriser. Il avait presque toujours été battu par les généraux Français. Le vulgaire ignorait, combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en Irlande, ne paraissait pas encor aux yeux des Français, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idôlâtre de son roi, le croit réellement invincible. Les réjouissances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plupart des Parisiens, nés sous le régime de Louis & façonnés au joug despotique, regardaient alors un roi comme une divinité, & un usurpateur comme un sacrilège. Le petit

peuple, qui avait vû Jacques aller tous les jours à la messe, détestait Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille aiant chassé leur père, d'un protestant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, transportaient les Parisiens d'une espèce de fureur ; mais les gens sages pensaient modérément.

Jacques revint en France, laissant son rival gagnér en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le trône. Les flotes Françaises furent occupées alors à ramener les Français, qui avaient inutilement combattu ; & les familles Irlandaises catholiques, qui étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France des libéralités du roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caractères de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront, que le roi Guillaume après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens, qui avaient été

été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir, qui devait l'emporter.

Il restait à Jacques quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avait plus de douze-mille soldats. Le roi de France, soutenant toujours la fortune de Jacques, fit passer encor trois-mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportèrent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages, des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cent maçons; des selles, des brides, des houffes, pour plus de vingt-mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six-mille hommes; des vivres, des habits & jusqu'à vingt-six-mille pairs de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point: Limerick se rendit: les vaisseaux Français revinrent encor, & ne ramenèrent

en France qu'environ vingt-mille Irlandais, tant soldats que citoiens fugitifs.

29
Juil,
1692

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soutenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt-mille hommes. Ils étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois-cent navires de transport étaient prêts à Brest. Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie. d'Etrée arrivait du port de Toulon avec trentes autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flotes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français cédèrent; après un combat de dix heures. Ruffel amiral Anglais les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux,

aux,

aux, dont deux portaient cent-quatre pièces de canon, échouèrent sur la côte, & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances.

Ce fut le premier échec, que reçut sur la mèr la puissance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert son père avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élevé de la première présidence de Bretagne à l'emploi de secrétaire d'état de la marine, ne la laissa point périr. Le même esprit régnait toujours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui 1696 suivit la disgrâce de la Hogue, des flotes aussi nombreuses qu'elle en avait eû déjà; car Tourville se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'Étrée en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports; & même quatre ans après, le roi fit encor un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en Angleterre à la tête de vingt-mille Français. Mais cette flote ne fit que se montrer; les mesures du parti de Jacques, aiant été aussi mal concertées à Londres, que cel-

les de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramèrent, périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire, que quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais recouvré son royaume. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante & dix-mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à Saint-Germain. Quelques jésuites Irlandais prétendirent, qu'il se faisait des miracles à son tombeau. On parla même de faire canoniser à Rome, après sa mort, ce roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de rois furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire, d'une maison si long-temps infortunée. Le premier des rois d'Ecosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais. Jacques III.

mis

mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV. périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart fâ petite fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, aiant languï dix-huit ans en prison, se vit condannée à mort par des juges Anglais, & eut la tête tranchée. Charles premier petit-fils de Marie, roi d'Ecosse & d'Angleterre, vendu par les Ecoslais, & jugé à mort par les Anglais, mourut sur un échafaut dans la place publique. Jacques son fils, septième du nom & deuxième en Angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois royaumes ; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses pères, que pour faire périr ses amis par des bourreaux ; & nous avons vu le prince Charles-E'douard, réunissant en vain les vertus de ses pères & le courage du roi Jean Sobiesky, son aïeul maternel, exécuter les exploits & essuier les malheurs les plus incroyables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui perfecuta la maison de Stuart pendant plus de trois-cent années.



CHAPITRE QUINZIÈME.

*De ce qui se passait dans le continent,
tandis que Guillaume trois envahis-
sait l'E'cosse, l'Angleterre & l'Ir-
lande, jusqu'en 1697.*

N'ayant pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me ramène à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eû de supérieure, avait à combattre l'Empereur & l'Empire, l'Espagne, les deux puissances maritimes l'Angleterre & la Hollande, devenues toutes deux plus terribles sous un seul chef,

chef, la Savoie, & presque tout l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais & l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. Louis XIV. eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se montèrent plus d'une fois à cent-mille combattans. Les places frontières ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'empire Turc si puissant en Europe, en Asie & en Afrique, ni l'empire Romain plus puissant encore, n'en eut jamais d'avantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soutenir à la fois. Ceux qui blâmaient Louis XIV. de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entièrement déclarés, ni tous réunis. Le prince d'Orange n'était pas encor sorti du Tével, pour aller chasser le roi son beau-père; & déjà la France avait des armées sur les frontières de la Hollande & sur le Rhin. Le roi avait envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent-mille
hom-

hommes, son fils le dauphin, qu'on nommait *monseigneur* ; prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mère. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la première fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assuré par son caractère, qu'il n'en abuserait pas. Le roi lui dit publiquement à son départ : *mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connoître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le roi soit mort.*

22
Sept.
1688

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux, que le roi eût choisi. Son père lui écrivait : *à mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé, pour que le fils de Louis XIV. contribuant à cette expedition de son nom & de sa présence, ne reçut pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée. Boufflers avait un corps de troupes en deça du Rhin ; le maréchal d'Humières un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, Maience, étaient pris. Le siège
de

de Philippsbourg, préalable toujours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. Vauban conduisait le siège. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur Catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son père; s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son père.

Philippsbourg fut pris dix-neuf jours: on prit Manheim en trois jours; Frankendal en deux; Spire, Trèves, Worms, & Oppenheim se rendirent, dès que les Français furent à leurs portes.

15
Nov.
1688
15
Nov.
1688

Le roi avait résolu de faire un désert du Palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se vanger de l'électeur Palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de Louis signé Louvois,

de

de tout reduire en cendres. Les généraux Français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc signifier, dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes si florissantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fer & par les flâmes.

Févr. Hommes, femmes, vieillards, enfans, **1689** sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes ; une autre se réfugia dans les pais voisins ; pendant que le soldat, qui passe toujours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & saccoyait leur patrie. On commença par Manheim, séjour des électeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoyens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croit y trouver des trésors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois, que ce beau pais était désolé sous Louis XIV. mais les flâmes, dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eût horreur. Les officiers, qui l'exécutèrent, étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les

les rejetta sur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur, que produit un long ministère. Il avait en effet donné ces conseils ; mais Louis avait été le maître de ne les pas suivre. Si le roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flâmes. Il signa, du fond de son palais de Versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un païs, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus-près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusques-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, crièrent alors contre sa dureté, & blâmèrent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses états, comme lui chez les ennemis, ils eussent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre : Louis, en couvrant ses frontières de cent-mille soldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les lève, on les assemble, on les paie plus difficilement : elles paraissent plus tard en campagne ; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une

d'une campagne, aussi redoutables que les Français le font au commencement. Le duc de Lorraine Charles V. les commandait. Ce prince toujours dépouillé de son état par Louis XIV. ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur Léopold ; il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'électeur de Brandebourg, balancer la fortune du roi de France. Il reprit Bonne & Maience, mauvaises places, mais défendues d'une manière qui fut regardée comme un modèle de défense de places. Bonne ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siège, après que le baron d'Asfeld, qui y commandait, eut été blessé à mort dans un assaut général.

12
Oct.
1689

Le marquis d'Uxelles depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoians, fit, pour défendre Maience, des dispositions si bien entendues, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq-mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour ; enfin il fallut se rendre faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire,

&

& par elle-même & par la manière dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immense pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur le théâtre, reçut des huées du public : on lui cria, *maïence*. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ ce tems-là, le maréchal d'Humières fut battu à valcour sur la Sambre aux Païs-Bas, par le prince de Waldeck; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. Louvois, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le roi & Louvois, qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance. Il commanda les armées aux Païs-Bas. Louvois ou corrigeait des choix trop hazardes, ou en faisait de bons. Catinat alla commander

Juin.
1689.

dér

dèr en Italie. On se défendit bien en Allemagne sous le maréchal de Lorges. Le duc de Noailles avait quelque succès en Catalogne ; mais en Flandre sous Luxembourg, & en Italie sous Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en Europe.

Le maréchal duc de Luxembourg avait dans le caractère des traits du grand Condé, dont il était l'élève ; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connoissances, mais vaste & peu réglé ; plongé dans les intrigues des femmes, toujours amoureux, & même souvent aimé quoique contrefait & d'un visage peu agréable, aiant plus de qualités d'un héros, que d'un sage.

Catinat avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause, qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux Gardes-Françaises. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action qui

qui demandait de la tête & du courage. Le roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, & n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui; il ne cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. Il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, victor Amédée, prince alors sage, politique, & encor plus malheureux; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son país; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme général. Il enfit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de Catinat. Le général Français en profita, & gagna une pleine victoire à la vuë de Saluces, auprès

18
Août
1690

auprès de l'abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eû le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est un preuve incontestable que l'armée battue était dans un terrain, où elle devait être nécessairement accablée. L'armée Française n'eut que trois cent hommes de tués ; celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en eut quatre-mille. Après cette bataille, toute le Savoie, excepté Monmélian, fut soumise au roi. Catinat passe dans le Piémont, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-Franche, Montalban, Nice réputé imprenable, Veillance, Carmagnole, & revient enfin à Monmélian, dont il se rend maître par un siège opiniâtre.

1691

Après tant de succès, le ministère diminua l'armée qu'il commandait : & le duc de Savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems sur la défensive ; mais enfin, aiant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marseille, & là il gagne une seconde bataille rangée d'autant plus glorieuse, que le prince Eugène de Savoie était un des généraux ennemis.

4
Oct.
1691

A l'autre bout de la France, vers les Pais-Bas, le maréchal de Luxembourg gagnait

gagnait la bataille de Fleurus ; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était due à la supériorité de génie que le général Français avait sur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés. Huit-mille prisonniers, six-mille morts, deux-cent étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

30
Juin.
1690

Le roi Guillaume, victorieux de son beau-père, venait de repasser la mer. Ce génie, fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti que souvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *Je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint opposer au maréchal de Luxembourg une armée, aussi forte que la Française.

19
Sept.
1691

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt-mille hommes : mais Mons était déjà investi par le maréchal de Luxembourg ; & le roi Guillaume ne croyait pas les troupes Françaises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siège. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussitôt il reprit

9
Avril
1691

reprit le chemin de Versailles, & il laissa Luxembourg disputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze, action très singulière où vingt huit escadrons de la maison du roi & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie.

19
Sept.
1691

Le roi reparut encor au siège de Namur, la plus forte place des Païs-Bas, par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt-mille hommes, & de venir faire lever le siège. Le roi retourna encor à Versailles après cette conquête; & Luxembourg tint encor tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque, célèbre par l'artifice & la valeur. Un espion, que le général Français avait auprès du roi Guillaume, est decouvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend avec raison des mesures, qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour: une brigade

Juin.
1692

gade est déjà mise en fuite, & le général le fait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des officiers généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eussent la bonne volonté de le faire ; car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre.

Luxembourg était malade ; circonstance funeste, dans un moment qui de-³mande un activité nouvelle : le danger ³lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée le duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif ; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de France en-¹⁶⁹²cor enfant, chargeant avec la maison du

roi, blessé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de lieutenans-généraux : l'un était Louis de Bourbon, nommé monsieur le Duc ; l'autre, Armand prince de Conti ; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; monsieur le Duc, d'un naturel plus austère, ayant peut-être des qualités plus solides, & le prince de Conti de plus brillantes : appelés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encor commandé en chef. Son frère le grand prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chascr

ser un corps d'Anglais, qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes & de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportèrent enfin ; & quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cedât.

Boufflers, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même, de quelques lieues du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume, ayant perdu environ sept-mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué ; & toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus florissante noblesse du royaume, fit à la cour, à Paris & dans les provinces, un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc, le prince de Conti, messieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressoient d'attirer leurs

regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modèle ; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la Steinkerque. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes ; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieus, & le battit à Nerwinde. Nerwinde est un village près de la Guette, à quelques lieus de Bruxelles. Guillaume eut le tems de se mettre en bataille. Luxembourg & les princes emportèrent le village deux fois l'épée à la main ; l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournait d'un autre côté ; enfin le général & les princes l'emportèrent une troisième fois ; & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent

rent plus meurtrières ; il y eut environ ²⁹ vingt-mille morts, douze-mille des alliés ^{Juil.} & huit-mille Français. C'est à cette oc- ¹⁶⁹³ casion qu'on difait, qu'il fallait chanter plus de *de profundis*, que de *Te Deum*.

Toutes ces victoires produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une manière complete. Le roi Guillaume fit toujours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de Conti appelait le maréchal de Luxembourg, *le tapisserie de Notre-dame*. On ne parlait que de victoires. Cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait enlever les provinces-unies. On ne pouvait même faire le siege de Bruxelles.

Le maréchal de Lorges avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près ^{1 et 2} de Spirebach : il avait même pris le ^{Sept.} vieux duc de Wirtemberg : il avait pénétré dans son païs ; mais après l'avoir ¹⁶⁹²

envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris ; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux.

Le maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de Stasarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie ; ni après sa victoire de la Marsaille, sauver l'importante ville de Casal.

27
Mai
1694
1694
1621

En Espagne, le maréchal de Noailles gagna aussi une bataille sur le bord du Tèr. Il prit Gironne & quelques petites places : mais il n'avait qu'une armée faible ; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaissante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recrues, encor plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssait de misère, au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes Françaises, diminuait déjà un peu. Louis XIV cessa de paraître à leur tête. Louvois

vois était mort : on était très mécontent de Barbésieux son fils. Enfin la mort du maréchal de Luxembourg, sous qui les Janv. soldats se croiaient invincibles, sembla¹⁶⁹⁵ mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler Saint-Malo & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des Français. Il y avait déjà longtems, qu'on avait hasardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les Français avaient inventé ; & ce fut par cet art, que Dieppe, le Havre de Grace, Saint-malo, Dunkerque & Calais, ^{Juil} furent bombardés par les flottes Anglaises. ¹⁶⁸⁴ et Dieppe, dont on peut approcher plus fa- ¹⁶⁹⁵ cilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre de Grace furent ôcraées & brûlées par les bombes ; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens,

que la médaille frappée en Hollande est vraie, quoique tant d'auteurs Français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en Latin : *le port du Havre brûlé & renversé, &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ice qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de Namur fut perdue. On avait en France prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir prise ; & des railleries & des satires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes.

Guillaume s'en rendit maître, de la même manière qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte, que n'avait été la sienne quand Louis XIV l'assiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites. La garnison Française, qui la défendit, était une armée ; car dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de Boufflers se jeta dans la place avec sept régimens de dragons. Ainsi Namur était défenduë par seize-mille hommes, & prête à tout moment d'être secouruë par près de cent-mille. Le maréchal de Boufflers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon

citoyen,

citoyen, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquières lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle ; il lui en reproche encor dans la défense de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de Louis XIV, ont copié servilement le marquis de Feuquières pour la guerre, ainsi que l'abbé de Choisi pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas savoir que Feuquières, d'ailleurs excellent officier & connaissant la guerre par principes & & par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'Aristarque des généraux & quelquefois le Zoïle. Il altère des faits, pour avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plaignait de tout le monde, & tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent-mille de ses ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompensée par le bâton de maréchal de France ; il employa trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumières qui eussent été très utiles, s'il eût eû l'esprit aussi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à Boufflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt-mille hommes, devait secourir Namur : mais quand même les maréchaux de Villeroi & de Boufflers eussent fait généralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare); il fallait, par la situation du terrain, que Namur ne fût point secouruë & se rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du roi Guillaume, arrêtèrent alors nécessairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Boufflers, le comte de Guiscard gouverneur de la ville, le comte de Laumont du Châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les ouvrages sont bien conduits, & que la saison est favorable; on fait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtèrent plus de tems qu'à Louis XIV.

De

Le roi, pendant qu'il perdait Namur, ^{Sept.} fit bombarder Bruxelles : vengeance in- ₁₆₉₅utile, qu'il prenait sur le roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglais. Tout cela faisait une guerre ruineuse & funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siècles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les Américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorgèr & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonies dans les grandes Indes, que celle de Pondichéry, formée par les soins de Colbert avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les Hollandais s'en saisirent aisément, & ruinèrent aux Indes le commerce de France à peine établi.

1695 Les Anglais détruisirent les plantations
de la France à Saint-Domingue. Un ar-
1696 mateur de Brest ravagea celles qu'ils a-
vaient en Afrique dans l'île de Gambie.
Les armateurs de Saint-Malo portèrent
le fêr & le feu à Terre-Neuve sur la côte
orientale qu'ils possèdent. Leur île de
la Jamaïque fut insultée par nos escadres,
leurs vaisseaux pris & brulés, leurs cô-
tes saccagées.

1695 Pointis chef d'escadre, à la tête de
plusieurs vaisseaux du roi & de quelques
corsairs de l'Amérique, alla surprendre,
au-delà de la Ligne, la ville de Cartha-
Mai gène, magasin & entrepôt des trésors que
1697 l'Espagne tire du Mexique. Le dommage
qu'il y causa, fût estimé vingt-millions
de nos livres, & le gain dix-millions. Il
y a toujours quelque chose à rabattre de
ces calculs, mais rien des calamités extrê-
mes que causent ces expéditions glorieu-
ses.

Les vaisseaux marchands de Hollande
& d'Angleterre étaient tous les jours la
proie des armateurs de France, & surtout
de Dugué-Trouin, homme unique en
son genre, auquel il ne manquait que de
grandes flotes, pour avoir la réputati-
on de Dragut ou de Barberouffe. Les
ennemis prenaient moins de vaisseaux
marchands Français, parce qu'il y en a-
vait

vait moins. La mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le résultat des expéditions de terre & de mer, était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV. était armé contre son neveu le roi d'Espagne, contre l'électeur de Bavière dont il avait donné la sœur à son fils le dauphin, contre l'électeur Palatin dont il brûla les états après avoir marié monsieur à la princesse Palatine. Le roi Jacques fut chassé du trône par son gendre & par sa fille. Depuis même, on a vû le duc de Savoie ligué encor contre la France où l'une de ses filles était dauphine, & contre l'Espagne où l'autre était reine. La plupart des guerres entre les princes chrétiens, sont des espèces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. Guillaume réussit toujours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'examine pas si la nation, après avoir répandu le sang du père, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre
fa

sa religion & ses droits : je dis seulement, que s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques, de le chasser de sa maison.





CHAPITRE SEIZIÈME.

Paix de Riswick : état de la France & de l'Europe : mort & testament de Charles second, roi d'Espagne.

LA France conservait encor sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat. Elle faisait la guerre sur les frontières des autres. C'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut que dans leur

leur division ou dans la paix : Louis XIV. obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-Amédée duc de Savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plus tôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. Ce fut à lui que la cour de France s'adressa. Le comte de Tessé, depuis maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord fourdement à Turin. Le maréchal de Catinat, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ses avantages. On lui rendait son païs : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage du jeune duc de Bourgogne, fils de Monseigneur héritier de la couronne de France, avec sa fille. On fut bientôt d'accord : le duc & Catinat conclurent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allèrent sous prétexte d'un pèlerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le pape (c'était alors Innocent XII) entraït ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invasions des Français, & des taxes continuelles que l'empereur exigeait pour

29
Julli
1693

geait pour paier ses armées. On voulait que les impériaux laissassent l'Italie neutre. Le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus ; car la cour de Vienne ne se déterminait guères qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit ses troupes à l'armée Française. Ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de Louis XIV. On amena sa fille en France, pour épouser à onze ans, le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimégué, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais proposèrent le château de Rifwick près de la Haie, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. Il avait quatre-vingt-mille hommes en Flandre sous Villeroy. Le maréchal de Choiseul en avait quarante-mille sur les bords du Rhin. Catinat en avait encor autant en Piémont. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les degrés depuis celui de garde du roi comme un soldat de fortune, com-^{Am}mandait en Catalogne, où il gagna un 637
com-

combat, où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de Rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégué. Le roi de Suède Charles XI fut le médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de Louis XIV; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui furent l'effet de sa politique, & qui devaient le mettre en état d'être plus grand & plus puissant que jamais.

Sept.
Oâ.
1697

Le roi d'Espagne, usé de maladies & cassé avant quarante ans, tendait vers sa fin. La postérité de Charles-quiné allait s'éteindre en lui. Il n'avait plus d'enfants. La nature donnait des droits à Louis XIV. sur la couronne d'Espagne, comme au petit-fils de Philippe III. par la reine Anne d'Autriche; & au dauphin, comme au petit-fils de Philippe IV. par Marie-Thérèse.

Le grand projet de Louis XIV. était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-père & du grand-père de son fils, dans l'autre branche de la maison d'Autriche. Il espérait que la maison de Bourbon en arracherait au moins quelque

que démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entière. Les renonciations authentiques de la femme & de la mère de Louis XIV. ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui aggrandissait ou la France ou la maison de Bourbon, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toujours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

Le roi rendit donc aux Espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les Pyrénées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette dernière guerre; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour roi légitime d'Angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur & de tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut ômis dans le traité, resta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de roi, & des pensions de Louis XIV. Il ne fit plus que
des

des manifestes; sacrifié par son protecteur à la nécessité, & déjà oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Brisac & de Metz contre tant de souverains, & les réunions faites à l'Alsace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuse, furent abolis; & les bailliages juridiquement saisis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces désistemens, on restitua à l'empire Fribourg, Brisac, Kehl, Philipsbourg. On se soumit à raser les forteresses de Strasbourg sur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbach, le Mont-Roial; ouvrages, où Vauban avait épuisé son art, & le roi ses finances. On fut étonné dans l'Europe, & indigné en France, que Louis XIV. eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Crécy & Callières, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la cour, ni à la ville: on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministère. La cour de Louis XIV. leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France. Les courtisans, plus empressés qu'éclairés, ne savaient pas que, sur ce traité honteux en apparence, Louis voulait fonder sa grandeur.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maison qui la

la possédait depuis sept-cent années. Le duc Charles V. appui de l'empire & vainqueur des Turcs, était mort. Son fils Léopold prit, à la paix de Risswick, possession de sa souveraineté; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale: mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets; droit, dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter, que la dernière postérité apprenne, qu'un des plus petits souverains de l'Europe, a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée & déserte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eû la prudence d'être toujours bien avec la France, & d'être aimé dans l'empire; tenant heureusement ce juste milieu, qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance, qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voiait-il la maison d'un gentil-homme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens: il païait leurs dettes; il mariait leurs filles;

filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encor au-dessus des bienfaits : il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince & la politesse d'un ami. Les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modèle de celle de France. On ne croit presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV. il faisait fleurir les belles lettres. Il a établi dans Lunéville une espèce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son règne, il ne s'est occupé, que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté, disait-il, si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé ; & j'ai vu, longtems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre

aux plus grands rois ; & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'empire.

Dans le tems que Louis XIV. ménageait la paix de Riswick pour partager la succession d'Espagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. Cette couronne était alors la seule élective au monde. Citoyens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut deux choses pour y parvenir, ou un mérite assez éclatant & assez soutenu par les intrigues pour entraîner les suffrages, (comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier roi) ; ou bien des trésors assez grands pour acheter ce royaume, qui est presque toujours à l'enchère.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord assez d'adresse, pour disposer les suffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avait faites à Steinkerque & à Nerwinde. Il n'avait jamais commandé en chef ; il n'entrait point dans les conseils du roi ; monsieur le duc avait autant de réputation que lui à la guerre ; monsieur de Vendôme en avait davantage : cependant sa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire, & de se faire valoir, que jamais on ne possédait mieux que lui, Polignac, qui avait celui de persuader, déterminait d'abord
les

les esprits en sa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'Auguste électeur de Saxe prodiguait. Le prince de Conti fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du royaume. Auguste fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était prince souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontières de Pologne. Le prince de Conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le cardinal de Polignac. Il fallait, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter sur son rival. Le ministère Français passa pour en avoir fait trop, en envoyant le prince de Conti ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzig. Le ministère Français s'est souvent conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas seulement reçu à Dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assuraient déjà la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut

eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de Pologne.

Cette disgrâce du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Ríswick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Moscovie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta, où le prince Eugène battit le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt-mille Turcs, abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Venitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminiek, l'empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquille & heureuse, on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre était en paix vers les deux dernières années du dixseptième siècle, époque singulière & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencèrent bientôt. Le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers

qui fussent sur la terre. L'un était le Czar Pierre Alexiovitz, empereur de Russie ; & l'autre le jeune Charles XII, roi de Suède. Le Czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son empire. Charles XII plus vertueux que le Czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems ; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du roi de Danemarck & du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de ses états. Le roi Charles, à l'âge de seize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, & passa déjà pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont eû une autre origine. Il s'agissait de recueillir les dépouilles du roi d'Espagne, dont la mort s'approchait. Les puissances qui

qui dévorait déjà en idée cette succession immense, faisaient ce que nous voyons souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans : sa femme, ses parens, des prêtres, des officiers préposés pour recevoir les dernières volontés des mourans, l'assiégeant de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. Quelques héritiers consentent à partager ses dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même degré : tous deux petits-fils de Philippe trois : tous deux avaient épousé des filles de Philippe IV : ainsi *Monseigneur* fils du roi, & Joseph roi des Romains, fils de l'empereur, étaient encor doublement au même degré. Le droit d'aînesse était dans la maison de Bourbon, puisque le roi & monseigneur avaient les aînées pour mères : mais la maison de l'empereur comptait pour ses droits, premièrement les renonciations authentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'Espagne ; ensuite le nom d'Autriche ; le sang de Maximilien, dont Léopold & Charles II descendaient ; l'union presque toujours constante des deux branches Autrichiennes ; la haine encor plus constante de ces deux branches contre les Bourbons ; l'aversion, que

nation Espagnole avait alors pour la nation Française ; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'Espagne.

Non seulement ces deux concurrens se craignaient mutuellement, mais ils avaient encor l'Europe à craindre. Les puissances & surtout l'Angleterre & la Hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les souverains, ne pouvaient suffir que la même tête pût porter avec la couronne d'Espagne, ou celle de l'empire, ou celle de France. Guillaume, roi d'Angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie Espagnole, & d'en donner la principale partie à un prince qui ne ferait ni du sang de Bourbon, ni du sang d'Autriche. Il y avait un jeune prince de Bavière, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'empereur Léopold. Une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'électeur de Bavière Maximilien, avait été mère de cet enfant. Ce fut sur lui qu'on jeta les yeux. Le roi de France y consentit ; il se donnait à lui-même par ce partage, la Sicile, Naples, la province de Guipuscoa & beaucoup de villes. L'Archiduc Charles devait avoir Milan. Tout le reste de la monarchie était abandonné

donne à ce jeune prince de Bavière, qui de longtems ne ferait à craindre. La France, l'Angleterre & la Hollande firent ce traité. * La France croit gagner des états ; l'Angleterre & la Hollande croient affermir le repos d'une partie de l'Europe ; toute cette politique fut vaine. Le roi Moribond, apprenant qu'on déchirait sa monarchie de son vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour son successeur, ou l'empereur, ou un fils de l'empereur ; qu'il lui donnerait cette récompense, de n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur & l'intérêt de la maison d'Autriche lui dicteraient un testament. Il en fit un en effet ; mais il déclara ce même prince de Bavière unique héritier de tous ses états. La nation Espagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa monarchie, applaudissait à cette disposition. La paix semblait devoir en être le fruit. Cette espérance fut encore aussi vaine que le traité de partage. Le prince de Bavière, désigné roi, mourut à Bruxelles.

11
Oct.
1698

1699
Fevr.

On accusa justement de cette mort précipitée la maison d'Autriche, sur

O 3

cette

* Latreyl & Limiers semblent ignorer ce premier traité de partage.

cette seule vraisemblance, que ceux là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencèrent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haie & à Rome.

Mars 1700. Louis XIV, le roi Guillaume & les états-généraux, disposèrent encor une fois en idée de la monarchie Espagnole. Ils assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné de l'empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir.

On donnait Milan au duc de Lorraine, & la Lorraine, si souvent envahie & si souvent renduë par la France, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverser ou pour le soutenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'Europe fut encor trompée dans son attente, comme il arrive presque toujours.

L'empereur, à qui on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le roi de France, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le roi d'Espagne, qui se voyait mou-

mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold. Il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohême, la Lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'empereur Léopold envoiât son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix-mille hommes ; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auraient alors souffert : toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoyer son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, & ne pouvait y faire passer dix-mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'affurer cette partie des états de la monarchie Autrichienne-Espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères. On disputa, on s'aigrit : la fierté Allemande révoltait la hauteur Castillane. La comtesse de Perlitz, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid ; & le conseil de Vienne les

éloignait encor davantage par ses hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur Charles VI, appelait toujours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un évêque de Lérida ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'Autriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les Espagnols.

„ Les ministres de Léopold, écrivait-il,
 „ ont l'esprit fait comme les cornes des
 „ chèvres de mon pais, petit, dur & tortu.

Cette lettre devint publique. L'évêque de Lérida fut rappelé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averfion des Espagnols contre les Autrichiens.

Plusieurs petiteffes, qui se mêlent toujours aux affaires importantes, contribuèrent au grand changement qui arriva en Europe, & préparèrent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maison d'Autriche les Espagnes & les Indes. Le cardinal Portocaréro & les grands d'Espagne les plus accrédités, se réunissant pour prévenir le démembrement de la monarchie, persuadèrent à Charles II, de préférer un petit-fils de Louis XIV à

un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mère & de la femme de Louis XIV. à la couronne d'Espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendants de réunir sous leur domination les deux royaumes, & qu'on ne choisissait point un aîné. C'était en même temps rendre justice aux droits du sang; c'était conserver la monarchie Espagnole sans partage. Le roi scrupuleux fit consulter des théologiens, qui furent de l'avis de son conseil; ensuite tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape Innocent XII. & lui fit la même consultation. Le pape, qui croiait voir dans l'affaiblissement de la maison d'Autriche la liberté de l'Italie, écrivit au roi : “ que les loix d'Es-
 “ pagne & le bien de la chrétienté exi-
 “ geaient de lui, qu'il donnât la préfer-
 “ rence à la maison de France.” La lettre du pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un souverain, comme un affaire d'état, tandis que le roi d'Espagne faisait de cette grande affaire d'état, un cas de conscience.

Louis XIV. en fut informé : c'est toute la part que le cabinet de Versailles eut à cet événement. On n'avait pas même alors d'ambassadeur à Madrid; & le ma-

réchal d'Harcourt avait été rappelé depuis fix mois de cette cour, parce que le traité de partage, que la France voulait soutenir par les armes, n'y rendait plus son ministère agréable. Il n'y avait plus à Madrid qu'un secrétaire de l'ambassade du maréchal, chargé des affaires. On le qualifie d'envoïé, dans tous les journaux du tems & dans les histoires qui en font les copies ; mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on se donne.

Toute l'Europe a pensé que le testament de Charles second avait été dicté à Versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son royaume, les vœux de ses sujets, & même leurs craintes ; car le roi de France faisait avancer des troupes sur la frontière : c'était même le maréchal d'Harcourt qui les devait commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV. & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérèrent cette révolution. Charles d'Autriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de Bourbon, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que

que quelques mois avant sa mort, ce monarque fit ouvrir à l'escorial les tombeaux de son père, de sa mère & de sa première femme, Marie-Louise d'Orléans, dont il était soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement, (Voiez le chapitre des anecdotes.) Il baisa ce qui restait de ces cadavres ; soit qu'en cela il suivit l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne ; soit qu'il voulût s'accoutûmèr aux horreurs de la mort ; soit qu'une secrette superstition lui fit croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure, où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harrac, ambassadeur de l'empereur, se flattait encor que l'archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-tems l'issuè du grand conseil, qui se tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts : l'ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi ; quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *vengo ad expedir me de la casa de Austria. Je viens prendre congé de la maison d'Autriche.*

Ainsi, après deux-cent ans de guerres & de négociations pour quelques frontièrs des états Espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la monarchie

chie entière, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eû l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de ministres & d'historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'Harcourt, & des ministres Espagnols gagnés pour parvenir à ce testament, est au rang des mensonges politiques, & des erreurs populaires. Le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangères en France, a rendu un témoignage authentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de sa main. Mais le roi d'Espagne, en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un roi si long-tems son ennemi, pensait toujours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. n'était appelé à la succession d'Espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de France; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de Louis XIV. rappelait l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), portait expressément que l'empire & l'Espagne ne seraient jamais réunis sous un même souverain.

Louis

Louis XIV. pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le testament qui était un avantage pour sa maison. Il est certain que la matière fut mise en délibération. Il n'y eut de toutes les têtes du conseil, que le seul chancelier Pontchartrain, qui fut d'avis de s'en tenir au traité. Il voiait les dangers d'une nouvelle guerre à soutenir. Louis les voiait aussi ; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament ; & rencontrant, au sortir du conseil, les princesses de Conti avec madame la duchesse : *eh-bien, leur dit-il en souriant, quel parti prendriez-vous ?* puis sans attendre leur réponse : *quelque parti que je prenne, ajouta-t-il, je sai bien que je serai blâmé.*

Les actions des rois, tout flattés qu'ils sont, éprouvent toujours tant de critiques, que le roi d'Angleterre lui-même essuia des reproches dans son parlement ; & ses ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV. qui le rom-
 pait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avait été trois-cent ans la rivale. Louis XIV. semblait le monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voyait à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité; un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie; & les Pays-Bas. L'empereur n'osait encor que se plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement, pour faire la guerre; & Louis avait fait passer six-millions de livres en Angleterre, avec lesquels il espérait disposer de plusieurs voix de ce parlement. Guillaume & la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Philippe V. comme au roi légitime d'Espagne.

Févr. 1701. Louis XIV. était assuré de l'électeur de Bavière, père du jeune prince qui était mort désigné roi d'Espagne. Cet électeur, gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier roi Charles II. assurait tout d'un coup à Philippe V. la possession de la Flandre, & ouvrait dans son électorat le chemin

chemin de Vienne aux armées Françaises, en cas que l'empereur osât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frère de l'électeur de Bavière, était aussi intimement lié à la France que son frère; & ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de Bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de Savoie, déjà beau-père de duc de Bourgogne, allait l'être encor du roi d'Espagne; il devait commander les armées Françaises en Italie. On ne s'attendait pas, que le père de la duchesse de Bourgogne & de la reine d'Espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Le duc de Mantouë, vendu à la France par son ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison Française dans Mantouë. Le Milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV. sans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Lisbonne à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraissait être aux Bourbons. Le roi était si fier de sa prospérité, qu'en parlant au duc de la Rochefoucault au sujet des propositions que l'empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes: *vous les trouverez encor plus insolentes, qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV. promit

Sept. 1701 promit à l'empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande ; il mit encor le Danemarck dans ses intérêts ; enfin il signa à la Haie la ligue déjà tramée contre la maison de France. Mais le roi s'en étonna peu ; & comptant sur les divisions que son argent devait jeter dans le parlement Anglais, & plus encor sur les forces réunies de la France & de l'Espagne, il méprisa ses ennemis.

Jacques mourut alors à Saint-Germain.
 16 Sep. 1701 Le premier pas, que fit Louis XIV. ce fut de reconnaître le prince de Galles pour roi légitime d'Angleterre. Peut-être sans cette démarche, le parlement Anglais n'eût point pris de parti entre les maisons de Bourbon & d'Autriche ; du moins des membres de ce parlement me l'ont assuré. Mais reconnaître ainsi pour leur roi un prince pros crit par eux, leur parut un outrage à la nation, & un despotisme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Cet esprit de liberté qui regnait en Angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV. disposa la nation à donner tous les subsides que demandait Guillaume.

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en Italie, dès le printemps de l'année 1701. L'Italie a toujours été le

païs

païs le plus chér à l'ambition des empereurs. C'était celui, où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le Tirol & par l'état de Venise ; car Venise, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maison d'Autriche, que pour celle de Bourbon. Obligée d'ailleurs par des traités de donner passage aux troupes Allemandes, elle accomplissait ces traités sans peine.

L'empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'Allemagne, attendait que le corps Germanique se fut ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Espagne : mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de l'empereur ne se présentait pour les recueillir : & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'Angleterre & de Hollande. Le roi Guillaume hâta les préparatifs. Son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la maison d'Autriche, que pour abaisser Louis XIV.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein. Une chute de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis ; une petite fièvre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des ¹⁹ Mars 1702
pré-

prêtres Anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on fait, le stathouder des Anglais, & le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, aiant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Il affectait de fuir les éloges & les flatteries, peut-être parce que Louis XIV semblait trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre, que celle du monarque Français. Ceux qui estimaient plus l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné despotiquement la Hollande sans la subjuguier, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé

prise toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des ministres & des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul état résister à tant de puissances ; enfin qui admirent plus un roi de France, qui fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père, ceux-là donneront à Louis XIV. la préférence.

A Guillaume trois succéda la princesse Anne fille du roi Jacques & de la fille d'Hide avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au prince de Danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrer aveuglément ses peuples dans toutes ses vues ;

vues, mais à Londres un roi doit entrer dans celles de son peuple.

Ces dispositions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'Espagne l'archiduc Charles fils de l'empereur, ou du moins pour résister aux Bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les siècles. La Hollande devait, pour sa part, entretenir cent-deux-mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaste monarchie Espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, presque toute subjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Espagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettait quarante-mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante-mille hommes, dans la seconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontières de France, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & sur ses flotes, deux-cent vingt-mille soldats & matelots combattans: dépense presque incroyable,

pour

pour qui considérera que l'Angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la France, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoié; mais dépense vraisemblable, aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté toujours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont insensiblement diminué le leur : car après tout, la république des états-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce ; & l'Angleterre est un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix-mille hommes, sans compter les secours de l'empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de Bourbon : & cependant le petit-fils de Louis XIV. régnait déjà paisiblement dans Madrid : & Louis, au commencement du siècle, était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux, qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'Europe & surtout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Espagne, affaiblie sous les derniers rois du sang de Charles-quin, l'était encor davantage dans les premiers jours d'un règne d'un Bourbon. La maison d'Autriche avait des partisans dans plus d'une province de cet-

te monarchie. La Catalogne semblaît prête à secouër le nouveau joug, & à se donner à l'archiduc Charles. Il étoit impossible, que le Portugal ne se rangeât, tôt ou tard, du côté de la maison d'Autriche. Son intérêt visible étoit de nourrir chez les Espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont Lisbonne ne pouvoit que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-père du nouveau roi d'Espagne, & lié aux Bourbons par le sang & par les traités, paroissait déjà mécontent de ses gendres. Cinquante-mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux-cent-mille francs, ne paroissaient pas un avantage assez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui falloit au moins le Monferrat & une partie du Milanais. Les hauteurs, qu'il effuioit des généraux Français & du ministère de Versailles, lui faisoient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses états de tous côtés. Il avait déjà quitté brusquement le parti de l'empire, pour la France. Il étoit vraisemblable, qu'étant si peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la première occasion.

Quant à la cour de Louis XIV. & à son royaume, les esprits fins y appercevoient déjà un changement, que les grossiers ne

voient que quand la décadence est arrivée. Le roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes ; il voyait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & fasciné par une longue prospérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit, nécessaires pour soutenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le ministère des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créature Chamillard, plus honnête homme que ministre, & qui avait plu au roi par la modestie de sa conduite, lors qu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine soutenus. Le roi, comptant sur sa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureusement ses ministres. Il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques : *j'ai perdu un bon ministre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit Barbésieux, pour succéder à Louvois dans le ministère de la guerre ; *j'ai formé votre père,* lui dit-il, *je vous formerai de même.*

Il en dit à peu-près autant à Chamillard. Un roi, qui avait travaillé si long-tems & si heureusement, semblait avoir droit de parlèr ainsi.

A l'égard des généraux qu'il employait, ils étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des ambassadeurs, qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier, qui trouvait à son retour, ou l'occasion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministère de Chamillard. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au fortir de l'enfance ; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt-ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible, dans plus d'une occasion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de Saint-Louis, récompense inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, se vendirent dès le commencement du ministère de cha-

Chamillard. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigide ment soutenue par Louvois, tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre produisaient ce désordre. De-là naissait un inconvenient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc, qui voiaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais.



CHAPITRE DIXSEPTIÈME.

Guerre de 1701 : conduite du prince Eugène, du maréchal de Villeroy, du duc de Vendôme, du duc de Marlborough, du maréchal de Villars, jusqu'en 1703.

LE premier général, qui balança la supériorité de la France, fut un Français ; car on doit appeler de ce nom le prince Eugène, quoiqu'il fût petit-fils de Charles-Emanuel duc de Savoie. Son père, le comte de Soissons, établi en France, lieutenant-général des armées & gouverneur

neur de Champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince si dangereux depuis à Louis XIV & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On l'appellait d'abord en France le chevalier de Carignan. Il demanda au roi une simple compagnie de cavalerie, qui lui fut refusée, parce qu'il était trop lié avec les princes de Conti alors en disgrâce. Il prit le petit collet & le nom d'abbé de Savoie : il demanda une abbaye, & il fut refusé encore. Enfin ne pouvant réussir auprès de Louis XIV. ni dans l'Eglise, ni dans l'Epée, il alla servir l'empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déjà fait une campagne glorieuse. Le roi fit ordonner aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voyage, de revenir. L'abbé de Savoie fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la France. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* & les courtisans assurèrent, que l'abbé de Savoie serait toujours un esprit dérangé & un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels

il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur, aiant le courage nécessaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il est parvenu à humilier la grandeur de Louis XIV, & à gouverner l'empire : & dans le cours de ses victoires & de son ministère, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on la pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, & des fautes commises par les impériaux dans les dernières guerres, où il avait servi contre la France. Il descendit en Italie par le Trentin sur les terres de Venise avec trente-mille hommes, & la liberté entière de s'enfermer comme il le voudrait. La cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'opposer au passage du prince Eugène ; soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main ; soit pour ménager les Vénitiens, qui étaient

taient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande. Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à Catinat. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On fait d'ailleurs, combien il est difficile dans ce pays, tout coupé de rivières & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince Eugène joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrain aux bords de l'Adige faisait encor, que l'armée ennemie était plus ramassée, & la Française plus étendue. Catinat voulait aller à l'ennemi ; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formèrent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit faire cette grande faute. Eugène força d'abord le poste de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne suivit pas en tout les ordres du général, & qui se fit battre. Après ce succès, l'armée Allemande fut maîtresse du pays entre l'Adige & l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan, & Catinat recula jusques derrière l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraissait sage ; & il faut encor ajoûter, que le défaut des munitions promises par le ministre, la rendait

nécessaire. Les courtisans, & surtout ceux qui espéraient de commandèr à la place de Catinat, firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom Français. Le maréchal de Villeroi persuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de Catinat, malgré les victoires de Stafarde & de la Marfaille, fut obligé de servir sous lui.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eû toujours sa faveur : il avait été de toutes ses campagnes & de tous ses plaisirs : C'était un homme d'une figure agréable & imposante, très brave, très honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desfeins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions, qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au duc de Savoie. Il faisait sentir, qu'il pensait en effet qu'un favori de Louis XIV. à la tête d'une puissante armée, était fort au-

au-dessus d'un prince : il ne l'appellait que Mons de Savoie : il le traitait comme un général à la solde de France, & non comme un souverain, maître des barrières que la nature a mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée, qu'elle était nécessaire. La cour pensa, que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait ; & qu'une armée Française, dont environ six à sept-mille soldats Piémontais étaient sans cesse environnés, repondrait de sa fidélité. Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime ; mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince Eugène au poste de Chiari près de l'Oglio. Les officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives ; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on la manquait, on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, & envoya un aide de camp ordonner de sa part au maréchal

de Catinat d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois, & se tournant vers les officiers qu'il commandait : *allons donc*, dit-il, *messieurs, il faut obéir*. On marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. Catinat chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais tout blessé qu'il était, voyant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à Versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

Le prince Eugène conserva toujours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi.

2
Févr. 1702
Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se lève en hâte, monte à cheval ; la première chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le maréchal aussitôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le prince Eugène était déjà dans Crémone. Un prêtre, nommé Bozzoli, prévôt de Saint-Marie la neuve,

neuve, avait introduit les troupes Allemandes par un égoût. Quatre-cent soldats, entrés par cet égoût dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le prince Eugène entre avec quatre-mille hommes. Tout cela s'était fait, avant que le gouverneur, qui était Espagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de Villeroi fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le gouverneur Espagnol se montre d'abord dans les ruës avec quelques soldats ; il est tué d'un coup de fusil : tous les officiers généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du comte de Revel lieutenant-général & du marquis de Prâlin. Le hazard confondit la prudence du prince Eugène.

Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour là dans la ville une revue du régiment des vaisseaux, dont il était colonel ; & déjà les soldats s'assembloient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le prince Eugène entrait par l'autre. D'Entragues commence à courir par les ruës avec ses soldats. Il résiste aux Allemands qu'il rencontre. Il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. Les

officiers, les soldats pêle mêle, les uns mal armés, les autres presque nuds, sans commandant, sans ordre, remplissent les ruës, les places publiques. On combat en confusion ; on se retranche de ruë en ruë, de place en place. Deux régimens Irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défendue avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq-mille hommes. Le prince Eugène n'en avait pas encor introduit plus de quatre-mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô : les mesures étaient bien prises. Un autre hazard les déranga toutes. Ce pont du Pô : mal gardé par environ cent soldats Français, devait d'abord être saisi par les cuirassiers Allemands, qui dans l'instant que le prince Eugène entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égoût, ils sortissent sur le champ de Crémone du côté du Nord par la porte du Pô, & qu'ils courussent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre : les cuirassiers prennent une ruë pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle

valle de tems, les Irlandais se jettent à la porte du Pô; ils combattent & repoussent les cuirassiers : le marquis de Prâlin profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours, que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville est sauvée. *Gravé*

Le prince Eugène, après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi & plusieurs officiers généraux prisonniers, mais aiant manqué Crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôtèrent.

Le maréchal de Villeroi, extrêmement malheureux en cette occasion, fut condamné à Versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractère, dont l'élévation approchait de la vanité. Le roi, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire : *on se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori* : terme, dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. Le duc de Vendôme fut aussitôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri quatre, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes : il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menaçaient point les soldats au combat : ils combattaient pour le duc de Vendôme : ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le prince Eugène, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails ; il laissait périr la discipline militaire ; la table et le sommeil lui dérobaient trop de tems, aussi bien qu'à son frère. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit & par des lumières que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action il les cherchait toujours, moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le prince Eugène.

Ce désordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne : à force de haïr le faste, il ~~le~~ vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'exemple ; & son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frère le grand prieur, qui commanda sous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il pouffait encor plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes, petits-fils de Henri quatre, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eû honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugène une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de rivières, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle
lés

¹⁵ les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à
 Août. Paris. Vendôme était vainqueur, toutes
 1702 les fois qu'il n'avait pas à faire au prince
 Eugène en personne; mais dès qu'il le
 trouvait en tête, la France n'avait plus
 aucun avantage.

⁵ Au milieu de ces combats, & des fié-
 Janv. ges de tant de châteaux & de petites vil-
 1703 les, des nouvelles secrettes arrivent à
 Versailles, que le duc de Savoie, petit-
 fils d'une sœur de Louis XII, beau-père
 du duc de Bourgogne, beau-père de Phi-
 lippe V, va quitter les Bourbons, & mar-
 chander l'appui de l'empereur. On s'indi-
 gne & on s'étonne qu'il abandonne à la
 fois ses deux gendres, & même, à ce
 qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais
 l'empereur lui promettait tout ce que ses
 gendres lui avaient refusé, le Monférat
 Mantouan, Alexandria, Valence, les païs
 entre le Pô & le Tanaro, & plus d'ar-
 gent que la France ne lui en donnait. Cet
 argent devait être fourni par l'Angleterre;
 car l'empereur en avait à peine pour sou-
 doier ses armées. L'Angleterre, la plus
 riche des alliés, contribuait plus qu'eux
 tous, pour la cause commune. Si le duc
 de Savoie viola les loix des nations &
 celles de la nature, c'est une question de
 morale, laquelle se mêle peu de la con-
 duite des souverains. L'événement seul a
 fait

fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel ; ce fut en laissant ses troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq-mille hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie.

A peine la maison de Bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend, que le Portugal est déclaré contre elle. Pierre, roi de Portugal, reconnaît l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Le conseil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de Pierre second, une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encor une ville : il lui céda, par un de ces traités qui n'ont point eû d'exécution, Vigo, Baïonne, Alcantara, Badajox, une partie de l'Estremadoure, tous les païs situés à l'occident de la rivière d'argent en Amérique ; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en Espagne.

Le roi de Portugal, le prince de Darmstadt ministre de l'archiduc, l'amirante de Castille son partisan, implorèrent même le secours du roi de Maroc. Non seulement ils firent des traités avec ces Barbares,

bares, pour avoir des chevaux & du bled ; mais ils demandèrent des troupes. L'Empereur de Maroc, Muley Ismaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fut alors chez les nations Mahométaïnes, ne voulut envoyer ses troupes, qu'à des conditions dangereuses pour la chrétienté, & honteuses pour le roi de Portugal : il demandrit en ôtage un fils de ce roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens se déchirèrent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des Barbares. Ce secours d'Afrique ne valait pas, pour la maison d'Autriche, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, comte & ensuite duc de Marleborough, déclaré général des troupes Anglaïses & Hollandaises dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis plusieurs siècles. Il n'était pas comme ces généraux, auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent brîgner l'honneur de servir encore. Il gouvernait alors la reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette reine. Il menait le parlement par son crédit, et par celui de Godolphin
grand

grand trésorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi maître de sa cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'osaient espérer. Il avait, par dessus tous les généraux de son tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le peril, que les Anglais appellent *cool head, tête froide*. C'est peut-etre cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais sur les Français, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

Marleborough, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur, aussi agissant pendant l'hiver. Il allait à la Haie, & dans toutes les cours d'Allemagne. Il persuadait les Hollandais de s'épuiser, pour abaisser la France. Il excitait les ressentimens de l'électeur Palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui présentait la serviette à table, pour en tirer un secours de sept à huit-mille soldats. Le prince Eugène, de son côté, ne finissait une campagne, que pour aller faire lui même à Vienne les préparatifs de l'autre. On fait si les armées

mées en font mieux pourvuës, quand le général est le ministre. Ces deux hommes, tantôt commandant ensemble, tantôt séparément, furent toujours d'intelligence : ils conféraient souvent à la Haie avec le grand pensionnaire Heinsius, ministre qui gouverna la Hollandé conjointement avec le greffier Fagel, avec autant de lumières que les Barneveldt & les De With, & avec plus de bonheur. Ils faisaient tous trois de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe, contre la maison de Bourbon ; & le ministère de France était alors bien faible, pour résister long-tems à ces forces réunies. Le secret de leur projet de campagne, fut toujours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux mêmes leur desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient secourir, qu'au point de l'exécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & jouant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il sût précisément ce qu'on devait faire.

Dès que Marleborough eut le commandement des armées confédérées en Flandre,
il

il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre sous Turenne. Il avait fait autrefois ses premières campagnes, volontaire sous ce général. On ne l'appelait dans l'armée, que le bel Anglais. Mais le vicomte de Turenne avait jugé, que le bel Anglais serait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes & jusqu'à lors inconnus, dont il démêlait le mérite, sans s'affujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appelons en France l'ordre du tableau. Il savait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt ; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les Français sans combattre. Le premier mois, le comte d'Atlone général Hollandais lui disputa ¹⁷⁰⁰ le commandement ; & dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le roi de France avait envoyé contre lui son petit-fils le duc de Bourgogne, prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de Boufflers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, après avoir voulu prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'Anglais, revint à Versailles au milieu de la
cam-

Sept. campagne. Boufflers resta seul témoin des
 et succès de Marleborough, qui prit Venlo,
 Oct. Ruremonde, Liége, avançant toujours, &
 1702 ne perdant pas un moment la supériorité.
 Marleborough, de retour à Londres après
 cette campagne, reçut les honneurs dont
 on peut jouir dans une monarchie & dans
 une république; créé duc par la reine,
 &, ce qui est plus flatteur, remercié par
 les deux chambres du parlement, dont
 les députés vinrent le complimenter dans
 sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui
 semblaît devoir rassurer la fortune de la
 France : c'était le maréchal duc de Villars,
 alors simple lieutenant général, & que
 nous avons vu depuis généralissime des
 armées de France, d'Espagne & de Sar-
 daigne, à l'âge de quatre-vingt-deux
 ans : homme plein d'audace & de con-
 fiance : il avait été l'artisan de sa fortune,
 par son opiniâtreté à faire au de-là de son
 devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV
 &, ce qui était plus dangereux, à Lou-
 vois, parce qu'il leur parlait avec la mê-
 me hardiesse qu'il servait. On lui repro-
 chait de n'avoir pas une modestie digne
 de sa valeur. Mais enfin on s'était
 apperçu, qu'il avait un génie fait pour
 la guerre, & fait pour conduire des
 Français. On l'avait avancé en peu
 d'an-

d'années, après l'avoir laissé languir longtems.

Il n'y a guères eû d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc & pair, gouverneur de Provence. Mais aussi il a sauvé l'état : & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eû à-peu-près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses, acquises par des contributions dans le pais ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite ; pendant que ceux, qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guères commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. Il fallait qu'il survécût à toute la cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache, quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le maréchal de Villars n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlaient.

Il dit un jour au roi, devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller com-



commander l'armée : *sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appelé système : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux, qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau défendue par Mélac pendant quatre mois. Ce prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes Bavauroises des Françaises. Catinat commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade, avec tant de désavantage. L'armée de France eût été perdue sans ressource, & l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avait résolu d'être maréchal de France

ou de périr, hazarda ce que Catinat n'osait faire. Il en obtint permission de la cour. Il marcha aux impériaux avec une armée inférieure vers Friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie Française gravit au haut de la montagne, & attaque l'infanterie Allemande retranchée dans des bois. ¹⁴ Oâ. 1702

J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés*. A ce mot, tous les régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie : *allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le roi*. Les soldats répondent *vive le roi*, en tremblant, & recommencent à fuir ençor. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, après avoir perdu trois-mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de Friedlingen capitulait, man-

manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*; plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamèrent Villars maréchal de France sur le champ de bataille; & le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de Villars joind enfin l'électeur de Bavière avec ses troupes victorieuses : il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrain; & maître de la ville impériale de Ratisbone, où l'empire asssemblé venait de conjurer sa perte.

Villars était plus fait pour bien servir l'état en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'électeur au-delà du Danube; & quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voyant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince : *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout à l'heure*. L'électeur temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux & les

ses ministres. *C'est moi, qui suis votre ministre & votre général,* lui répliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille ?* Le prince, occupé du danger de ses états, reculait encore ; il se fâchait contre le général. *Eh-bien,* lui dit Villars, *si votre altesse électoral ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bava-rois, je vais combattre avec les Français ;* & aussitôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, * & ne voyant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochstet auprès de Donavert.

Après la première charge, on vit en-²⁰cor un effet de ce que peut la fortune dans^{Sept.} les combats. L'armée ennemie & la¹⁷⁶³ Française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de Villars se vit presque seul, quelques minutes, sur le champ de bataille : il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois-mille impériaux : on en prit quatre-mille : ils perdirent leur canon & leur.

* Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du maréchal de Villars manuscrits ; j'y ai lû ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui ; les deux autres sont d'une main étrangère & un peu différente.

leur bagage. L'électeur se rendit maître d'Aufbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur était excusable: il était alors battu partout. Le duc
 6 de Bourgogne, aiant sous lui les maré-
 Sept. chaux de Tallard & de Vauban, venait de
 prendre le vieux Brisac. Tallard venait
 non seulement de reprendre Landau ;
 14 mais il avait encor défait auprès de Spire,
 Nov. le prince de Hesse, depuis ~~le~~ roi de Suède ;
 1703 qui voulait secourir la ville. Si l'on en
 croit le marquis de Feuquières, (cet offi-
 cier & ce juge si instruit dans l'art mili-
 taire, mais si sévère dans ses jugemens). le
 maréchal de Tallard ne gagna cette bata-
 ille, que par une faute & par une méprise.
 Mais enfin il écrit du champ de bata-
 ille au roi ; *sire, votre armée à pris plus
 d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a per-
 du de simples soldats.*

La fortune de la France étant en cet état du côté de l'Allemagne, il était à présumer que Villars la pousserait encor plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur Allemande. Mais ce même caractère, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Bavière. Le roi voulait, qu'un général ne fût fier qu'avec l'ennemi ;

mi ; & l'électeur de Bavière fut assez malheureux, pour demander un autre maréchal de France.

Villars nécessaire en Allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait accabler l'empereur, fut envoyé alors dans les Cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des Cévennes.





CHAPITRE DIXHUITIÈME.

Perte de la bataille de Blenbeim ou d'Hochstet, & ses suites.

LE duc de Marleborough était revenu vers les Païs-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonne, residence de l'électeur de Cologne. De-là il avait repris la ville d'Hui, Limbourg ; & s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le maréchal de Villeroy, au sortir de sa prison, commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre Marleborough, qu'il l'avait été contre le prince Eugène. Envain le maréchal de Boufflers

venait de remporter avec un détachement de Matinée, un petit avantage au combat d'Eckern, contre Oudem général Hollandois. Un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le général Anglois ne marchait pas au secours de l'empereur, la maison d'Autriche sembleroit perdue. L'électeur de Bavière étoit maître de Passau. Trente-mille Français, sous les ordres du maréchal de Marsin qui avoit succédé à Villars, inondaient le pays au-delà du Danube. Des partis couraient dans l'Autriche. Vienne étoit menacée d'un côté, par les Français & les Bavarois, de l'autre, par le prince Ragotski, à la tête des Hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le prince Eugène accourut. Il étoit invité à prendre le commandement des armées d'Allemagne; il vint à Heilbronn le duc de Marlborough. Ce général Anglois, que rien ne gênait dans sa conduite, & que sa route & les Hollandois laissent maître de ses desseins, marche au secours du contre de l'empereur. Il prend d'abord avec lui dix-mille Anglois d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche: il arrive vers le Danube auprès de Donauwert vis-à-vis les lignes de l'électeur de Bavière, dans lesquelles

les environ huit-mille Français & autant de Bava-rois retranchés, gardaient les païs conquis par eux. Après deux heures de combat, Marleborough perce à la tête de trois bataillons Anglais, renverse les Bava-rois & les Français. On dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importé à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert: il passe le Danube: il met la Bavière à contribution.

²
Juil,
1704

Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulu suivre dans ses premières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il était qu'en apprenant cette victoire de Donavert. Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'opposer à Marleborough par un autre chemin, & se joint à l'électeur.

Dans le même tems, le prince Eugène arrive, & se joint à Marleborough. Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, & à-peu-près dans les mêmes campagnes, où le maréchal de Villars avait gagné une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cévennes. Je sai, qu'ayant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la
dispo-

disposition des deux armées, & la manière dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au président de maisons son beaufrère, que, si le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette position, il serait infalliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de 82 bataillons & de 160 escadrons ; ce qui faisait à-peu-près soixante-mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes ; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux généraux Français ; la première était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, & de donner au maréchal de Villeroy le tems de tomber sur les Pais-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la

battre, & que la victoire eût décerné l'empereur. Le marquis de Feuquières compte douze fautes capitales, que firent l'électeur, Marfin & Tallard, avant & après la bataille. Une des plus considérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de Villars, que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de Tallard était à l'alle droite; l'électeur, avec Marfin à la gauche. Le maréchal de Tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Française; un esprit actif, perçant, fécond en expédients & en ressources. C'était lui, qui avait fait les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très grand honneur, malgré les critiques de Feuquières; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toujours tort, quelque sage conduits qu'il ait eue.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un général: sa vue était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux, qui l'ont bien connu, m'ont dit encor que son coura-

ge

ge ardent, tout contraire à celui de Marleborough, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entière. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. On fait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marfin n'avait jusques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Bavière, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, aiant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure : Marleborough & ses Anglais, aiant passé un ruisseau, chargeaient déjà la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce tems là, venait de passer à la gauche, pour voir comment elle était disposée. C'était déjà un assez grand désavantage, que l'armée de Tallard combattit, sans que son général fût à sa tête. L'armée de l'électeur & de Marfin n'était point encor attaquée par le prince Eugène. Marleborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugène

eût pu arriver vers l'électeur à notre gauche.

Sitôt que le maréchal de Tallard apprend que Marleborough attaque son aîle, il y court : il trouve une action furieuse engagée ; la cavalerie Française trois fois ralliée, & trois fois poussée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait posté vingt-sept bataillons & douze escadrons. C'était une petite armée séparée : elle faisait un feu continuel sur celle de Marleborough. De ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où Marleborough, avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons, poussait la cavalerie Française.

Monfieur de Feuquières se trompe assurément, quand il dit que le maréchal de Tallard n'y était pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de Marfin à la sienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. Il y fut blessé : son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. Marleborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françaises ; de l'autre, ses officiers généraux percent aussi entre ce village de Blenheim & l'armée de Tallard, séparée encor de la petite armée qui est dans Blenheim. Le

Le maréchal de Tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelque escadrons. La faiblesse de sa vue lui fait prendre un escadron ennemi pour un Français. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugène, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déjà totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du maréchal de Tallard. La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & soldats se jetaient dans le Danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marfin fit alors la retraite. Le comte du Bourg, depuis maréchal de France, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'Hochstet; mais ni lui, ni Marfin, ni personne, ne songea à cette armée, qui restait encor dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze-mille hommes effectifs; c'étaient les plus anciens corps.

Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes; ou qui ont fait des retraites glorieuses; mais l'endroit, où on se trouve posté, décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des rues étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant un armée victorieuse qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, & par les canons même de l'armée vaincue, qui étaient déjà au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de Clérambaut fils du maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au maréchal de Tallard: il apprend qu'il est pris: il ne voit que des fuyards: il fuit avec eux, & va se noier dans le Danube.

Si viéres, brigadier qui était posté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui: plusieurs officiers, même des autres régiments, y accourent: ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée; mais après la sortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé Desnoyilles, revient à cheval un moment après dans le village, avec mylord Orkney

Orknay d'Hamilton. *Est-ce un Anglais prisonnier que vous nous amenez?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, messieurs, je suis prisonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémissent; Navarre déchira & enterra ses drapeaux. Mais enfin il fallut plier sous la nécessité; & cette armée se rendit sans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement, dans sa situation gênée. L'Europe fut étonnée, que les meilleures troupes Françaises eussent subi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté: mais quelques années après, quatorze mille Suédois, se rendant à discrétion aux Moscovites en rase campagne, ont justifié les Français.

Telle fut la célèbre bataille, qui en France a le nom d'*Hochstet*, en Allemagne de *Plainsheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq-mille morts, & près de huit-mille blessés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugène. L'armée Française y fut presque entièrement détruite. De soixante-mille hommes, si longtemps victorieux,

rieux, on n'en rassembla pas plus de vingt-mille effectifs.

Environ douze-mille morts, quatorze-mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze-cent officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalèrent cette journée. Les fuiards se dispersèrent ; près de cent lieues de pais furent perdus en moins d'un mois. La Bavière entière, passée sous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement Autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'électeur, se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frère l'électeur de Cologne, chassé comme lui de ses états : ils s'embrassèrent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la cour de Versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arrière-petit-fils de Louis XIV. Personne n'osait apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'empereur
fit

fit ériger dans les plaines de Blenheim, un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le roi de France; mais ce monument n'exista jamais. Il n'y a eû que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du duc de Marleborough. La reine & le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense, qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célèbre Addison, monument plus durable que le palais de Blenheim, est compté, par cette nation guerrière & savante, parmi les récompenses les plus honorables du duc de Marleborough. L'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France dispersée laisse aux alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin : ils entrent en Alsace. Le prince Louis de Bade, général

ral célèbre pour les campemens & pour les marches, investit Landau. Le roi des Romains Joseph, fils aîné de l'empereur Léopold, vient à ce siège. On prend Landau : on prend Trarbach.

19
et 23
Nov.

Cent lieues de pais perduës n'empêchaient pas, que les frontières de la France ne fussent encor reculées. Louis XIV. soutenait son petit-fils en Espagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne, pour résister à Marleborough victorieux ; & on les fit. On rassembla les débris de l'armée : on épuisa les garnisons : on fit marcher des milites. Le ministère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée ; & on rappella, du fond des Cévennes, le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de Trèves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général Anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille. Mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglais, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marleborough. C'était beaucoup alors. Le duc de Marleborough, qui estimait assez le maréchal de Villars pour vouloir en être estimé, lui écrit en décampant : " rendez moi la justice de
" croire,

Mai
1705

„ croire, que ma retraite est la faute du
 „ prince de Bade; & que je vous estime
 „ encor plus, que je ne suis fâché contre
 „ lui. „

Les Français avaient donc encor des barrières en Allemagne. La Flandre, où commandait le maréchal de Villeroi délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le roi Philippe cinq & l'archiduc Charles attendaient tous deux la couronne; le premier, de la puissance de son grand-père, & de la bonne volonté de la plupart des Espagnols; le second, du secours des Anglais, & des partisans qu'il avait en Catalogne & en Arragon. Cet archiduc, depuis empereur & alors second fils de l'empereur Léopold, n'ayant rien que ce titre, alla presque sans suite à Londres implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puissance Anglaise. Cette nation, si étrangère dans cette querelle, fournit au prince Autrichien deux-cent vaisseaux de transport, trente-vaissaux de guerre joints à dix vaisseaux Hollandais, neuf-mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un royaume. Mais cette supériorité, que donnent le pouvoir & les bienfait, n'empêchait pas que l'empereur, dans sa lettre à la reine Anne, présentée
 par

par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaitrice le titre de majesté : on ne la traitait que de sérénité, selon le stile de la cour de Vienne, que l'usage seul peut justifier.





CHAPITRE DIXNEUVIEME.

Pertes en Espagne : perte des batailles de Ramillies et de Turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes Anglaïses, fut de prendre Gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mèr est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille

mille vaisseaux & cent-mille hommes. mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison ; c'en était assez : mais ils négligeaient un service qu'ils croiaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix huit-cent foldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville ; mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flote tira envain quinze-mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroier ; elle ne jura point. Ils montent sur le mole ⁴ le ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il falut que cette ville imprenable se rendit. Elle est encor aux Anglais dans le tems que j'écris. L'Espagne, redevenue une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de Philippe cinq & victorieuse depuis en Afrique & en Italie, voit enlever, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentent à peine, il y a deux siècles, la mer méditerranée.

Immédiatement après la prise de Gibraltar, les Anglais, maîtres de cette mer, donnèrent, à la vuë de Malaga, une bataille

taille navale, au comte de Toulouse amiral de France : bataille indécise à la vérité, mais dernière époque de la puissance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, le comte de Toulouse, amiral du royaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galères. Il se retira avec gloire, & sans perte. Mais depuis, le roi ayant envoyé treize vaisseaux pour attaquer Gibraltar tandis que le maréchal de Telfé l'assiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête : une autre, prise par les Anglais à l'abordage, après une résistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes Françaises ni dans l'océan ni dans la méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont Louis XIV. l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont été sous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquièrent en six semaines, le royaume de Valence & de Catalogne pour l'archiduc Charles. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des

26
Août
1704

Mars
1705

des plus singuliers hommes, qu'ait jamais porté ce pais si fertile en esprits fièrs, courageux & bizarres. C'était le comte de Péterborough, homme qui ressembloit en tout à ces héros, dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Mores en Afrique. Il avait, à vingt-ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voiage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; & de-là il était allé à la Haie sur un vaisseau Hollandois. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. C'était lui, qui assiégeait Barcelone avec le prince de * Darmstadt. Il lui propose d'emporter, l'épée à la main, les retranchemens qui couvrent le fort Mont-Joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe crève dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter :

* L'histoire de Réboulet appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre Philippe V.

ter : le fort est pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encor signés, quand on entend tout à coup des cris & de hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais, qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent ; ils pillent, & ils violent.* “ Vous vous méprenez, répondit mylord Peterborough ; il faut que ce soit des troupes du prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moien de sauver votre ville, c'est de me laissèr entrer sur le champ avec mes Anglais : j'appaiserai tout, & je reviendrai à la porte achever la capitulation.” Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des Allemans & des Catalans, qui saccageaient les maisons des principaux citoyens ; il les chasse ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, prête à être déshonorée, il la rend à son mari. Enfin, aiant tout appaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation. Les Espagnols étaient con-

fon-

fondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe V, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux, ni ingénieurs, ni presque de soldats. La France fournissait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port, avec vingt cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de Tessé forme le siège, avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flotte Anglaise arrive : la Française se retire : le Maréchal de Tessé lève le siège avec précipitation. Il laisse dans son camp des provisions immenses : il fuit & abandonne quinze-cent blessés à l'humanité du comte Péterborough. Toutes ces pertes étaient grandes : on ne savait, s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soutenait, par l'affection de la nation Castillane, qui met son orgueil à être fidèle, & qui persistait dans son choix. Les affaires allaient bien en Italie. Louis XIV était vengé du duc de Savoie. Le duc de

12
Mai
1706

de Vendôme avait d'abord repoussé avec gloire le prince Eugène, à la journée de Cassano près de l'Adda : journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles en chante des deux côtés des *te deum* ; mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avait gagné pleinement celle de Cassinato, en l'absence du prince Eugène ; & ce prince, étant arrivé le ¹⁶ ^{1705.} ¹⁹ lendemain de la bataille, avait vu encore ^{Avril} ^{1706.} un détachement de ces troupes entièrement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de Vendôme. Il ne restait plus guères que Turin à prendre. On allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de Villars, vers l'Allemagne, poussait le prince de Bade. Villeroy commandait en Flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes ; & il se flattait de réparer contre Marleborough, le malheur qu'il avait essuyé en combattant le prince Eugène. Son trop de confiance en ses propres lumières, fut plus que jamais funeste, à la France. Près de la Méhaigne & vers les sources de la petite Ghette, le maréchal de Villeroy avait campé son armée. Le centre était à Ramillies village devenu aussi fameux qu'Hochstet.

Villeroi eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui conseillaient ce parti ; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées, ni complètes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée ; il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marleborough qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Française ne peut aller attaquer sa droite : il dégarnit aussitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion lieutenant-général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal : “ Vous êtes perdu, si vous ne changez votre ordre de bataille. Dégarnissez votre gauche, pour vous opposer à l'ennemi à nombre égal. Faites rapprocher vos lignes davantage. Si vous tardez un moment, il n'y a plus de ressource.” Plusieurs officiers appuierent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. Marleborough attaque. Il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eût voulu

voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit ; & l'histoire est en partie, le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens Français, qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des états ? l'armée Française ne résista pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochstet, & on avait tué près de huit-mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux-mille-cinq-cent : ce fut une déroute totale : les Français y perdirent vingt-mille hommes, & la gloire de la nation ; & l'espérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne, avaient été perduës par la bataille d'Hochstet : toute la Flandre Espagnole le fut par celle de Ramillies. Marleborough entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles : il prit Ostende : Menin se rendit à lui.

Le maréchal de Villeroy, au désespoir, n'osait écrire au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans enyoier de couriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déjà la cour de

France. Et quand il reparut devant le roi ; ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le roi tire aussitôt le duc de Vendôme d'Italie, où il ne le croit pas nécessaire, pour l'envoyer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins avec apparence de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le prince Eugène n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au de-là de l'Adige ; & ce fleuve, bordé en deça d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus amiable du royaume : & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la statue de Louis XIV dans la place des victoires. On voyait en lui le courage de son père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. Chamillard son beau-père, qui l'aimait tendrement, avait

avait tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effraïée du détail des préparatifs de ce siège. Les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouver ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent-quarante pièces de canon ; & il est à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-mille écus. Il y avait cent-dix-mille boulets, cent-six-mille cartouches d'une façon & trois-cent-mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-sept-mille-sept-cent grenades, quinze-mille sacs à terre, trente-mille instrumens pour le pionnage, douze-cent-mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions, le plomb, le fêr & le fêr-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espèce. Il est certain, que les frais de tous ces préparatifs de destruction, suffiraient pour fondèr & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du tems, pressait ce siège contre

toutes les règles. Le maréchal de Vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'état que soi-même, avait proposé au duc de la Feuillade, de venir diriger le siège comme un ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire ; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il lui manda, dans une lettre que j'ai vuë : *J'espère prendre Turin à la Cohorn.* Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'ayant pas même entouré toute la ville ; des secours, des vivres pouvaient y entrer : le duc de Savoie pouvait en sortir : & plus le duc de la Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siège traînait en longueur.

Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siège pour courir après le prince, qui, connaissant mieux le terrain, échape à ses poursuites. ! a
Feuil-

Feuillade manque le duc de Savoie, & la conduite du siège en souffre.

Tous les officiers subalternes, étonnés des manœuvres de leur général, croiaient, qu'il ne voulait point prendre Turin. Ils prétendaient que la Feuillade, qui avait osé (disaient-ils) jeter des regards passionnés sur madame la duchesse de Bourgogne, lui avait juré de respecter la capitale de son père. Cette erreur populaire s'accrédita tellement, que je n'ai vu aucun officier de cette armée, qui n'en fût encor persuadé plus de vingt ans après. On débita même que la duchesse de Bourgogne, pour sauver Turin, avait engagé madame de Maintenon à faire prendre toutes les mauvaises mesures qui furent le salut de cette ville. Ces bruits ridicules s'accréditent, & les écrivains en déshonorent leurs histoires. *

Depuis le treize mai jusqu'au vingt Juin, le duc de Vendôme au bord de l'Adige favorisait ce siège ; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince Eugène.

Le général des Imperiaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêtèrent environ six-milli-

R 4

ons

* Voicz Réboulet.

ons de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'empire. La lenteur de ces secours eût du perdre l'Italie ; mais la lenteur du siège de Turin était encor plus grande.

Vendôme était déjà nommé, pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il souffre que le prince Eugène passe l'Adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le général Français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le prince Eugène en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie ; tandis qu'elles paraissaient désespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

Le duc de Vendôme va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi ; & le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le Pô les troupes du duc de Vendôme. Ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battues. Eugène avait passé le Pô à la vue de Vendôme : il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans ; il prend Carpi, Corregio, Reggio ; il dérobe une marche aux Français ; enfin il joint le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc
d'Orléans,

d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant Turin. Le prince Eugène le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince Eugène dans les lignes de circonvallation ; ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encor auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre : ceux qui le composaient, étaient le maréchal de Marfin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet, le duc de la Feuillade, Albertot, Saint-Frémont & d'autres lieutenans-généraux. “ Messieurs, leur dit
 „ le duc d'Orléans, si nous restons dans
 „ nos lignes, nous perdons la bataille.
 „ Notre circonvallation est de cinq lieues
 „ d'étendue : nous ne pouvons border
 „ tous ces retranchemens. Vous voyez
 „ ici le régiment de la marine, qui n'est
 „ que sur deux hommes de hauteur : là,
 „ vous voyez des endroits entièrement
 „ dégarnis. La doire, qui passe dans notre
 „ camp, empêchera nos troupes de
 „ se porter mutuellement de prompts secours.
 „ Quand le Français attend qu'on
 „ l'attaque, il perd le plus grand de ses
 „ avantages ; cette impétuosité & ces
 „ premiers momens d'ardeur, qui décident
 „ si souvent du gain des batailles.
 „ Croiez moi, il faut marcher à l'ennemi..

Tous les lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher*. Alors le maréchal de Marfin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action ; & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée, que comme un prince du sang, & non comme un général ; & forcé de suivre le conseil du maréchal de Marfin, il se prépara à ce combat si désavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jetaient l'incertitude dans le camp des Français. Monsieur le duc d'Orléans voulait une chose ; Marfin & la Feuillade une autre : on disputait ; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt-mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze-mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses. On les

les écoute : le tems se perd. Le prince Eugène attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu ; que les ennemis sont maîtres du camp ; & que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir : les lignes, les tranchées sont abandonnées ; l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marfin blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse ; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son païs, qu'on ait jamais employé dans les ambassades, avait toujours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de Marfin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marfin lui dit ces propres mots : *croiez au moins, monsieur, que ça été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de

guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de Marfin, en prenant congé à Versailles, avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin : mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille ; & cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante-mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eû plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déjà vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre, que le comte de Médavy-grancey, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les impériaux, commandés par le Landgrave de Hesse, depuis roi de Suède, ne remporta qu'une victoire inutile quoique complète. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & enfin le royaume de Naples.

Sept.
1706



CHAPITRE VINGTIÈME.

Suites des disgraces de la France & de de l'Espagne : humiliation, constance & ressources de Louis XIV. bataille de Malplaquet.

LA bataille de Hochstet avait coûté à Louis XIV. la plus florissante armée, & tout le païs du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maison de Bavière tous ses états: La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis Charle-

Charlemagne. Il restait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de Médavy. On occupait encor quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur, pour vû qu'il laissât retirer ces troupes, qui montoient à près de quinze-mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de Savoie y consentit. Ainsi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent-cinquante-mille pistoles, Mantouë à quarante-mille. Parme, Modène, Lucques, Gênes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'empereur, qui jouit de tout ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils aîné Joseph, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son père. Si jamais empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'était Joseph. Il domina de-là les monts : il rançonna le pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les élec-

électeurs de Bavière & de Cologne au ban de l'empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du Bavaois & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur père n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrâce en France & dans le Païs-bas. Philippe V. lui céda depuis toute la Flandre Espagnole en 1712. * S'il avait gardé cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la Bavière, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'Autriche : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déjà menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'Europe. Le duc de Savoie pouvait entrer en France, l'Angleterre & l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul royaume ; ou plutôt l'Ecosse, devenuë province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France touchèr

* Dans l'histoire de Rébonlet, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la viceroiaute.

à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mer & sur terre. De ces flottes formidables que Louis XIV. avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encor frontière; mais Landau perdu laissait toujours l'Alsace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre & par mer. Ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était point encor entamé; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

Louis XIV. fit face partout. Quoique partout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en Espagne; qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le siège de Barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouze n'avait part que pour ramener sa flotte à Toulon. Barcelone secourüe, le siège abandonné, l'armée Française diminuée de moitié s'était retirée sans munitions dans la Navarre, petit royaume qu'on conservait aux Espagnols, & dont nos rois ajoutent encor le titre à celui de France; par un

un usage qui semble au dessous de leur grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les Portugais, avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentèrent, & s'avancèrent jusques dans l'Estremadoure. C'était un Français devenu pair d'Angleterre, qui les commandait, mylord Galowai autrefois comte de Ruvigni; tandis que le duc de Barwick Anglais était à la tête des troupes de France & d'Espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de sa destinée, était dans Pampelune. Charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en Catalogne.

Il était maître de l'Aragon, de la province de Valence, de Carthagène, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid. Gallowai y entra sans résistance, & fit proclamer roi l'archiduc Charles. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède. ²² Juin
Tout parut alors si désespéré pour Phi- ¹⁷⁰⁹
lippe V, que le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des
cito-

citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de France d'envoyer Philippe V régner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français ; dans ce revers de la famille de Louis XIV, la France eût encor trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles ; mais la constance des Castillans & les fautes des ennemis conservèrent la couronne à Philippe V. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de Savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au dessus de son sexe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter la zèle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux-cent-mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidèles, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'archiduc dans Madrid, on cria *Vive Philippe* ; & à Tolède, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les Espagnols avaient jusques-là fait
peu

peu d'efforts pour soutenir leur roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrèrent en cette occasion une espèce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donner un roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Espagne, furent harcelés partout, manquèrent de vivres, firent des fautes presque toujours inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

22
Sept.
1706

Louis XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les Espagnols en faisaient ; & tandis qu'il veillait à la sûreté de toutes les côtes sur l'océan & sur la Méditerranée, en y plaçant des milices ; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon ; il envoyait encor de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la Castille.

Ce fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'Almanza, sur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'archiduc, ne furent présents

25
Avril
1707

présens à cette journée ; & c'est surquoi le fameux comte de Peterborough, singulier en tout, s'écria, *Qu'on était bien bon de se battre pour eux.* Le duc d'Orléans, qui voulait y être & qui devait commander en Espagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire : il prit plusieurs places, & entre autres, Lérida, l'écueil du grande Condé.

D'un autre côté, le maréchal de Villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avait besoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. Il avait forcé les lignes de Stollhoffen au de-là du Rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager faisait respirer sur les frontières de l'Allemagne. Mais en Italie tout était perdu. Le royaume de Naples, sans défense & accoutumé à changer de maître, était sous le joug des victorieux ; & le pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes Allemandes passassent par son territoire, voyait, sans oser murmurer, que l'empereur se fit son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consul-

ter

22
Mai
1707

ter le pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait Naples, l'aieul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déjà le duc de Savoie & le prince Eugène y étaient entrés par le col de tende. Louis XIV voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince Eugène, qui avait été élevé dans sa cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Toulon était assiégé & pressé : une flote Août Anglaise, maîtresse de la mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive. On eut le tems d'envoyer des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour sauver une partie de la France. Le pays, par où les ennemis pénétraient, est sec, stérile, hérissé de montagnes ; les vivres rares ; la retraite diffi-

22
Août
1707

difficile. Les maladies, qui désolèrent l'armée ennemie, combattirent encor pour Louis XIV. Le siege de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger. Tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs, Charles-quin y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la reine de Hongrie y échouèrent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, & divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement & lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échappée à une invasion, Louis XIV aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flotes des Anglais, qui couvraient la mer. Ce projet fut proposé par des Ecossois attachés au fils de Jacques II. Le succès était douteux ; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V sur celui d'Espagne ; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas déstituée de vraisemblance.

Parmi les Ecossois, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appelaient unanimement le descendant de leurs anciens rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouverait trente-mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le comte de Gacé, depuis maréchal de Ma-
Mars
1708
 tignon,

tignon, commandait les troupes. Le chevalier de Forbin-janson, l'un des plus grands hommes de m^{er}, conduisait la flote. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Ecoffe que trois-mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses foldats étaient occupés en Flandre sous le duc de Marleborough. Mais il fallait arriver; les Anglais avaient en m^{er} une flote de près de cinquante-vaisseaux de guerre. Cette enterprise fut entièrement semblable à celle que nous avons vuë en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques second. Elle fut prévenuë par les Anglais. Des contre-tems la dérangerent. Le ministère de Londres eut même le tems de fair revenir douze bataillons de Flandre. On se saisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects. Enfin le prétendant s'étant présenté aux côtés d'Ecoffe & n'ayant point vu les signaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il sauva la flote; mais tout le fruit de l'enterprise fut perdu. Il n'y eut que Matignon, qui gagna à cette enterprise. Aiant ouvert les ordres de la cour en pleine m^{er}, il y vit les provisions de maréchal de France; récompense de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si

Si jamais il y eut une vision absurde, c'est celle de quelques historiens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec son frère. Il y a de l'imbécillité à supposer, qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur ?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le roi crut qu'en faisant paraître le duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce prince d'un esprit ferme & intrépide, était pieux, juste & philosophe. Il était fait pour commander à des sages. Elève de l'archevêque de Cambrai, il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce prince philosophe au duc de Marleborough : on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop

souvent : le grand capitaine ne fut pas assez écouté, & le conseil du prince balança souvent les raisons du général. Il se forma deux partis : & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un ; celui de la cause commune. Le prince Eugène était alors sur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec Marleborough, il n'eurent jamais qu'un sentiment.

Le duc de Bourgogne était supérieur en forces : la France, que l'Europe croit épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent-mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un país si long-tems Espagnol, fatigué de garnisons Hollandaises, & où beaucoup de citoyens penchaient pour Philippe V. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanouïr le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde. Ainsi on perdit du tems. On trouva le prince Eugène & Marleborough qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille ;

taille ; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquillement le prince Eugène, revenu du Rhin, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siège devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite au hazard d'être à tout moment surpris ; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude, que régnaient dans l'armée Française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor impar-

faits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croiait le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugène & Marleborough, que ces généraux en état d'assiéger Lille. Le maréchal de Boufflers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siège, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix ; & qu'une bombe, qui tomba près de la sale de la comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufflers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoiens, & les récompenses du roi. * Les historiens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de la blâmer, auraient dû se souvenir, que quand on con-

tredit

* Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé Vanduren, fit écrire par le jésuite la Motte réfugié en Hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martinière, le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de secrétaire d'état.

redit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siège de Lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers, attachés au duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne; & ce conseil rejetait tout sur le duc de Vendôme. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme : *voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.* “ Croiez vous, lui répondit le duc de Vendôme, que Marlborough y aille plus souvent que moi ? ” Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joseph. Despotique dans l'empire, maître de Landau, il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déjà même un parti Hollandais avait eû la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avait, sous les fenêtres du château, enlevé le premier écuyer du roi, croyant se saisir de la personne du Dauphin, père du duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris. L'empereur avait autant d'es-

pérance au moins d'établir son frère Charles en Espagne, que Louis XIV. d'y conserver son petit-fils.

Déjà cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la Lombardie & le royaume de Naples. Charles son frère avait encor la Catalogne & une partie de l'Aragon. L'empereur força alors le pape Clément XI. à reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne. Ce pape, dont on disait qu'il ressembloit à saint-pierre, parce qu'il affirmait, niait, se repentait & pleurait, avait toujours reconnu Philippe V. à l'exemple de son prédécesseur; & il était attaché à la maison de Bourbon. L'empereur l'en punit; en déclarant dépendans de l'empire, beaucoup de fiéfs qui relevoient jusqu'alors de papes, & surtout Parme & Plaisance; en ravageant quelques terres ecclésiastiques; en se saisissant de la ville de Comacchio. Autrefois un pape eût excommunié tout empereur, qui lui aurait disputé le droit le plus léger; & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. Mais la puissance des clez étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI. animé par la France, avait osé un moment se servir de la puissance du Glaive. Il ar-

ma

ma & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il désarma ; il laissa Comacchio en dépôt à l'empereur ; il consentit à écrire à l'archiduc, *à notre très chère fils roi catholique en Espagne*. Une flotte Anglaise dans la Méditerranée, & les troupes Allemandes sur ses terres, le forcèrent bientôt d'écrire, *à notre très chère fils Charles roi des Espagnes*. Ce suffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple Espagnol, à qui on avait fait accroire, que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Restait à la monarchie Espagnole, au de-là du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte Anglaise ^{Août.} donna la Sardaigne à l'empereur ; car les ¹⁷⁰⁸ Anglais voulaient que l'archiduc n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les traités de partage. Ils réservèrent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimèrent mieux employer leurs vaisseaux à chercher sur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques uns, qu'à donner à l'empereur de nouvelles terres.

La France était aussi humiliée que Rome & plus en danger : les ressources s'épuisaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murmuraient contre Louis XIV. malheureux.

- Des partisans, à qui le ministère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'en graissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, & rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'état, Louis XIV. n'aurait pas eû de quoi paier ses troupes. La guerre avait ruiné l'état : & des marchands le sauvèrent. Il en fut de même en Espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre Philippe. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait par les recrues de soldats plus faciles. Chamillard, élevé au ministère des finances & de la guerre, remit le dernier entre les mains de monsieur Voisin, depuis chancelier, qui avait été intendant de frontière. Les armées n'en furent guères mieux pourvues, ni plus encouragées. Le même Chamillard aiant ensuite renoncé aux finances,

Fév.
1708

ces, * son successeur Des-marêts ne pouvait rétablir un crédit anéanti. Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très peu de magasins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hiver cruel était général dans l'Europe : mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais sur tout, qui ont été si long-tems les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misère.

S 5

Louis

* L'histoire de l'exjésuite la Motte, rédigée par la Martinière, dit que monsieur de Chamillard fut destitué du ministère des finances en 1703 ; & que la voix publique y appella le maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet historien sont sans nombre.

Louis XIV, qui avait déjà fait quelques avances pour la paix, se détermina, dans ces circonstances funestes, à envoier à la Haie son principal ministre, le marquis de Torci-colbert, assisté du président Rouillé. La démarche était humiliante. Ils virent d'abord à Anvers deux bourguemestres d'Amsterdam, l'un nommé Buis, l'autre Venderdussen, qui parlèrent en vainqueurs, & qui rendirent aux ministres du plus fier de tous les rois, toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les Etats Généraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi Guillaume ; les magistrats Hollandais, qui appellaient déjà leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commissaires Hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils : *qu'on dise à Hesse de nous venir parler*. Ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écraser à la fois l'orgueil Allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de su-

périorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance : ils voulaient, que leur état eût en souveraineté dix villes en Flandre, entre autres, Lille qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainsi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non seulement aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient ; comme Venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après : car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui ; lorsque les armes des alliés eurent encor de nouveaux avantages, le duc de Marleborough, plus maître alors que sa souveraine en Angleterre & gagné par la Hollande, fit conclure avec les États Généraux en 1709, un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt places de la Flandre aux dépens du pais, dans Hui, dans Liege & dans Bonne, & auraient en toute souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des Pais-Bas ; ils auraient dominé dans Liege

& dans Cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines même de leurs alliés. Ils nourrissaient déjà ces projets élevés, quand le principal ministre de France vint leur demander la paix. Il ne faut pas être surpris, s'il fut reçu avec dédain.

De ces préliminaires d'abaissement, le ministre de Louis XIV alla à la Haie recevoir, au nom de son maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugène, le duc de Marleborough, & le pensionnaire Heinfius. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait sa grandeur & sa vengeance ; le second, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également ; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un Spartiate, qui abaissait un roi de Perse. Ils proposèrent, non pas une paix, mais une trêve ; & pendant cette trêve, une satisfaction entière pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du roi ; à condition que le roi se joindrait à eux pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Brisac, & par renoncèr à la souveraineté de l'Alsace. Louis XIV ne s'était

s'était pas attendu, quand il refusait autrefois une compagnie de cavalerie au prince Eugène, quand Churchill n'était pas encor colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soutenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent, que Torci n'était allé s'humilier à la Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'Europe, & pour animer les Français par une juste ressentiment ; mais le fait est, qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le président Rouillé à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes ; & pour toute réponse, les états ordonnèrent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à Rouillé : *Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes*

mes ennemis qu'à mes enfans. Il se prépara donc à tenter encor la fortune en Flandre. La famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, se firent soldats. Beaucoup de terres restèrent en friche ; mais on eut une armée. Le maréchal de Villars, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eû quelques petits succès, fut rappelé en Flandre, comme celui en qui l'état mettait son espérance.

Déjà Marleborough avait pris Tournai, dont Eugène avait couvert le siège. Déjà ces deux généraux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les empêcher. Il avait avec lui le maréchal de Boufflers, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. Boufflers aimait véritablement le roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & surtout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les Français s'avancèrent pour
s'op-

s'opposèr à l'investissement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de blangiès & du village de Malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans ; mais celle des alliés était supérieure de quarante-deux bataillons. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt pièces de canon ; les alliés cent-quarante. Le duc de Marlborough commandait l'aîle droite, où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre : le prince Eugène était au centre : Tilli & un comte de Nassau, à la gauche avec les Hollandais.

Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au maréchal de ^{II}Sept. Boufflers. Il avait retranché son armée à ¹⁷⁰⁹ la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recruës, & convenable encor à la situation de la France, qu'une défaite entière eût mise aux derniers abois. Quelques historiens ont blâmé le général dans sa disposition ; *Il devait, disaient-ils, passer une large trouée au lieu de la laisser devant lui.* Ceux, qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles ? *oui certainement.*

Tout ce que je fai, c'est ce que le maré-

ré-

réchal dit lui-même, que les soldats, qui aiant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eû depuis plusieurs siècles peu de batailles plus disputées & plus longues ; aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite & même poursuivie la baionnette au bout du fusil. Marleborough à la droite, faisait, soutenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposer à Marleborough ; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait, ne résista pas. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente-mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés surtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guères plus de huit-mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissèrent environ vingt & un mille tués ou blessés. Mais le centre étant
forcé,

forcé, les deux ailes coupées; ceux, qui avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le maréchal de Boufflers * fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de Tingri-montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quénois, & Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendarts pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, assûra le roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général persuadé : mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essât pas d'empêcher, que ceux qui n'avaient eû d'autre avantage que celui de couchèr au milieu de leurs morts, allassent faire le siège de Mons. Les Hollandais
craig-

* Dans le livre intitulé, *Mémoires du maréchal de Barwick*, il est dit que le maréchal de Barwick fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits.

craignirent pour cette entreprise. Ils hésitèrent. Mais le nom de bataille perdue impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore.

11 Ainsi Mons fut assiégé & pris, & toujours
Oa. pour les Hollandais qui le gardèrent,
1709 ainsi que Tournai & Lille.





CHAPITRE VINGT-UNIE'ME.

LOUIS XIV continuë à demander la paix & à se défendre ; le duc de Vendôme affermit le roi d'Espagne sur le trône.

NON seulement les ennemis avançaient ainsi pié-à-pié, & faisaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France ; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoie, aller surprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du royaume. Le général Merci, Chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la Haute-Alsace par Bâle, fut heureusement arrêté près

26
Août.
1709

près de l'île de Neubourg sur le Rhin, par le comte, depuis maréchal du Bourg. Je ne fai par quelle fatalité ceux, qui ont porté le nom de Merci, ont toujours été aussi malheureux qu'estimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complète. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre ; & l'intérieur du royaume était dans un état si languissant, que le roi demanda encor la paix en suppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, & de l'abandonner à sa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre Strasbourg & Brisac ; de renoncer à la souveraineté de l'Alsace, & de n'en garder que la préfecture ; de raser toutes ces places depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg ; de combler le port, si longtems redoutable, de Dunkerque, & d'en raser les fortifications ; de laisser aux Etats Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devaient servir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor avoir le triomphe de discuter les soumissions de Louis XIV. On permit à ses plénipotentiaires

tiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les prières de ce monarque. Il choisit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi ; & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siècle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne font rien dans les ministres, lorsque le prince n'est pas heureux. Ce sont les victoires qui font les traités. Les ambassadeurs de Louis XIV furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la Haie au prince Eugène, au duc de Marlborough, au comte de Zinzendorf ~~de~~ ambassadeur l'empereur ; & ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des réfugiés Français devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marlborough & Eugène.

Les plénipotentiaires de France poussèrent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On exigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'Es-

pagne

pagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité absurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inspirée par de nouveaux succès.

Tandis que les alliés parlaient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparèrent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-venant; & le lord Stairs proposa d'envoyer des partis jusqu'à Paris.

Prèsque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée par Gui de Staremberg, le général Allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugène, remporta près de Saragosse une victoire complète, sur l'armée en qui le parti de Philippe V. avait mis son espérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, général malheureux. On remarqua encore, que les deux princes qui se disputaient l'Espagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouvèrent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fit la guerre par lui-même. Il était triste; qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acqué-
rir

20
Août
1710

rir en Lombardie un peu de terrain, sur lequel l'empereur Joseph lui faisait déjà des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la première occasion.

Cet empereur était heureux par-tout, & n'était nulle-part modéré dans son bonheur. Il démembrait de sa seule autorité la Bavière ; il en donnait les fiés à ses parens & à ses créatures. Il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie ; & les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient : tant était encore dominante dans les esprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui semblait le premier des intérêts. La fortune de Joseph le fit encore triompher des mécontents de Hongrie. La France avait suscité contre lui le prince Ragotski, armé pour ses prétensions & pour celles de son païs. Ragotski fut battu ; ses villes prises ; son parti ruiné. Ainsi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mer & sur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secrètes.

Toute l'Europe croiait alors, que l'archiduc Charles frère de l'heureux Joseph, régnerait sans concurrent en Espagne.

l'Eu.

L'Europe était menacée d'une puissance plus terrible que celle de Charles-quin ; & c'était l'Angleterre longtems ennemie de la branche d'Aùtriche-Espagnole, & la Hollande son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. Philippe V, réfugié à Madrid, en sortit encor, & se retira à Valladolid ; tandis que l'archiduc Charles fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de France ne pouvait plus secourir son petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ses ennemis exigeaient à Gertrudenberg ; d'abandonner la cause de Philippe, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en Espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la Savoie, vers le Rhin, & sur-tout en Flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'Espagne était encor bien plus à plaindre que la France. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périssait. La disette était générale. Mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pais l'affection des peuples refusait tout aux Aùtrichiens,

chiens, & donnait tout à Philippe. Ce monarque n'avait plus, ni troupes, ni général de la part de la France. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était devenu son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la Castille, il y avait contre lui un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Aragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des ministres Espagnols, & plus mécontent de la princesse des Ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le país qu'il était venu défendre ; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déjà en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que Philippe V semblait devoir quitter. Il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'Espagne avait né-

gligés, & que son père avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols, empresseés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réuissi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Versailles. Ses agens furent emprisonnés en Espagne. Philippe V. ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eü la pensée de lui succéder. La France cria contre le duc de Orléans. Monseigneur, père de Philippe V opina dans le conseil, qu'on fit le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voyait son petit-fils touchèr à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de
Sara-

Saragoffe, le confeil du roi d'Espagne & la plupart des grands, voiant qu'ils n'avaient aucun capitaine à opposer à Starremberg qu'on regardait comme un autre Eugène, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans Anet, partit alors ; & sa présence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuse campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Espagnols. Sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à Bertrand du Guesclin. Son nom seul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent ; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnèrent. Un esprit d'enthousiasme faisoit la nation. Les débris de la bataille de Saragoffe se rejoignirent Août. sous lui à Valladolid. Tout s'empressa de 1710 fournir des recrues. Le duc de Vendôme, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, ramène le roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le fuit, passe le Tage à la nage, fait prisonnier dans Brihuega Stanhope avec cinq-mille 9 Dec. 1710.

Anglais, atteind le général Staremborg, & le lendemain lui livre la bataille de Villaviciosa. Philippe V, quin'avait point encor combattu avec ses autres généraux, animé de l'esprit du duc de Vendôme, se met à la tête de l'aîle droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entière, de sorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était désespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde & non moins décisive se préparait en Angleterre. Sara Jennings, duchesse de Marleborough, gouvernait la reine Anne ; & le duc gouvernait l'état. Il avait en ses mains les finances, par le grand trésorier Godolphin, beau-père d'une de ses filles. Sunderland secrétaire d'état, son gendre, lui soumettait le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Toris, divisaient l'Angleterre ; les Whigs, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur ; & les Toris avaient été forcés à l'admirer & à se faire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajou-

d'ajouter que le duc & la duchesse étoient les plus belles personnes de leur tems : & que cet avantage séduit encor la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haie que le grand pensionnaire ; & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & général toujours heureux ; nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étenduës. Il pouvait encor affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait sans aucune grace de la cour, soixante & dix-mille pièces de revenu, qui font environ quinze-cent-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eû autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la reine Anne n'aurait pu détruire ; & si sa femme avait eû plus de complaisance, jamais la reine n'eût brisé ses liens. Mais le duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la duchesse de son humeur. La reine l'avait aimée avec une tendresse, qui allait jusqu'à la soumission & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaisons, c'est

vient le dégoût. Le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la duchesse de Marleborough qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine Anne; elle se tourna du côté de myladi Masham, sa dame d'atour. Les jaloufies de la duchesse éclaterent. Quelques paires de gands d'une façon fingulière qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laiffa tombèr en fa présence par une méprise affectée sur la robe de madame Masham, changèrent la face de l'Europe. Les esprits s'aigriront. Le frère de la nouvelle favorite demanda au duc un régitment; le duc le refusa, & la reine le donna. Les Toris faifirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaiffier la puissance du duc de Marleborough, changer le ministère, faire la paix, & rappeler, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystère & cette familiarité laiffaient toujours la voie ouverte à la réconciliation; mais la duchesse n'emploia cette ressource, que pour tout gâter. Elle écrivit

crivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre : *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la reine ne lui répondit autre chose, sinon ; *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le ministère au gendre de Marleborough Sunderland, pour dépouiller ensuite Godolphin, & le duc lui-même. Dans d'autres états, cela s'appelle une disgrâce : en Angleterre, c'est une révolution dans les affaires ; & la révolution était encor très difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guères aujourd'hui dans le Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les Whigs penchaient pour le presbitérianisme. C'était la faction qui avait détrôné Jacques second, persécuté Charles deux & immolé Charles premier. Les Toris étaient pour les évêques, qui favorisaient la maison de Stuart, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les rois, parce que les évêques en espéraient plus d'obéissan-

ce pour eux-mêmes. Il excitèrent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de Saint-Paul cette doctrine, & à désigner d'une manière odieuse l'administration de Marleborough, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume. Mais la reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher, qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la salle de Westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frère par le parti des Whigs. Les écrivains, qui disaient que Marleborough & son parti tombèrent quand la faveur de la reine ne les soutint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La reine, qui dès lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à Marleborough le commandement des armées ; & au printems de 1711, Marleborough pressait encor la France, tandis qu'il était disgracié dans sa cour. Un agent secret de la France proposait sous-main des conditions de paix à Londres ; mais le ministère nouveau de la reine n'osait encor les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage.

vrage. L'empereur Joseph mourut, & ¹⁷ laissa les états de la maison d'Aùtriche, ^{Avril} l'empire d'Allemagne, & les prétentions ¹⁷¹¹ sur l'Espagne & sur l'Amérique, à son frère Charles, qui fut élu empereur quelques moi après.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau ministère. On avait voulu empêcher que Louis XIV ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le royaume de Naples, & la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maison de Charles XI? pourquoi la nation Anglaise aurait-elle épuisé ses trésors? elle paiait plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept-millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui était étrangère, & pour donnèr une partie de la Flandre aux Provinces-unies rivales de son commerce? toutes ces raisons, qui enhardissaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encor se séparer publique-

ment de ses alliés ; & quand le cabinet négociait, Marleborough était en campagne. Il avançait toujours en Flandre ; il forçait les lignes, que le maréchal de Sept. Villars avait tirées de Montreüil jusqu'à
1711 Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Quênoi, & de-là vers Paris il y avait à peine encore un rempart à lui opposer.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célèbre du Gué-trouin, aidé de son courage & de l'argent de quelques marchands, n'ayant encor aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du Brésil, Saint-Sébastien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richesses ; & les Sept. et Portugais perdirent beaucoup plus qu'il
Oct. ne gagna. Mais le mal qu'on faisait au
1711 Brésil, ne soulageait pas les maux de la France.





CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

*Victoire du maréchal de Villars à Dénain :
rétablissement des affaires : paix générale.*

LEs négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La reine envoya la comte de Strafford, ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. Ce n'était plus alors à Marleborough qu'on demandait grâce. Le comte de Strafford obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'opposaient toujours à cette paix. Marleborough, le prince Eugène & Heinfius, persisteraient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le général Anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle chambre-basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme Scipion, d'avoir malversé; mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par la retraite. Il était encor puissant dans sa disgrâce. Le prince Eugène n'hésita pas à passer à Londres, pour seconder sa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. La cour prévalut : le prince Eugène retourna seul achever la guerre; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à Utrecht; tandis que les ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité; le maréchal de Villars, retiré derrière des lignes, couvrait encor Arras & Cambrai. Le prince Eugène

Eugène prenait la ville du Quénoi, & il étendait dans le païs une armée d'environ cent-mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'ayant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au de-là de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encor se dégager ouvertement ; elle avait envoieé à l'armée du prince Eugène le duc d'Ormond avec douze-mille-Anglais, & paiait encor beaucoup de troupes Allemandes. Le prince Eugène, aiant brûlé le faubourg d'Arras, s'avançait sur l'armée Française. Il proposa au duc d'Ormond de livrer bataille. Le général Anglais avait été envoieé pour ne point combattre. Les négociations particulières entre l'Angleterre & la France avançaient. Une suspension d'armes fut publiée ¹⁹ entre les deux couronnes. Louis XIV fit ^{Juil,} remettre aux Anglais la ville de Dunker-¹⁷¹² que, pour sûreté de ses engagements. Le duc d'Ormond se retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa reine ; mais il ne put faire ~~se~~ suivre, que de quatre escadrons de Holstein & d'un régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Hesse, de Danemarck, restèrent sous les drapeaux

peaux du prince Eugène, & furent païés par les Hollandais. L'électeur de Hanovre même, qui devait succéder à la reine Anne, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, & fit voir que si sa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

Le prince Eugène, privé des Anglais, était encor supérieur de vingt-mille hommes à l'armée Française ; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de Villars ne peut l'empêcher de faire le siège de Landrecy. La France, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassuraient point par les conférences d'Utrecht, que les succès du prince Eugène pouvaient rendre infructueuses. Déjà même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Déjà l'alarme était à Versailles, comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an ; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés au tombeau dans le même char ; le dernier

nier de leurs enfans Moribond ; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangères & à la misère publique, faisaient regarder la fin du règne de Louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité ; & l'on s'attendait à plus de désastres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en Espagne le duc de Vendôme. L'esprit de découragement, généralement répandu en France & que je me souviens d'avoir vu, faisait encor redouter que l'Espagne, soutenue par le duc de Vendôme, ne retombât par sa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir long-tems. Il fut agité dans Versailles, si le roi se retirerait à Chambort. Il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince Eugène, délivra le roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues ; que le dépôt de ses magasins dans Marchiennes était trop éloigné ; que le général Albemarle, posté à Denain entre Marchiennes & le camp du prince, n'était pas à portée d'être secou-

ru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assuré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui était alors entretenue par le prince Eugène, était dans Marchiennes; & qu'elle avait été cause, qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au prince Eugène, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangements de guerre. Ceux qui savent qu'un curé & un conseiller de Douai nommé le Fèvre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain & Marchiennes, servirent mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Fèvre donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci, au maréchal de Montesquiou qui commandait sous de maréchal de Villars; le général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugène. Un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirèrent ensuite vers Guise, le maréchal marcha à Dénain avec son armée sur cinq

colonnes. On force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons : tout est tué, ou pris. Le général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt, & tous les officiers. Le prince Eugène arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes ; il veut attaquer un pont qui conduisoit à Dénain, & dont les Français étoient maîtres ; il y perd du monde, & retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes, vers Marchiennes le long de la scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à Marchiennes défendue par quatre-mille hommes ; on en presse le siège avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers, & qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du maréchal de Villars. L'ennemi déconcerté lève le siège de Landrecy, & voit reprendre Douai, le Quénoi, Bouchain. Les frontières sont en sûreté. L'armée du prince Eugène se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain jusqu'à la fin de la campagne.

30
Juil
1712

Sept.
et
Oct.
1712

campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de Villars avait eû cette faveur populaire qu'ont eû quelques autres généraux, on l'eût appelé à haute voix le restaurateur de la France ; mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait ; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de Villars hâta la paix d'Utrecht. Le ministère de la reine Anne, responsable à sa partie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux de alliés, ni la sûreté publique. Il exigea d'abord, que Philippe V, affermi en Espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de France, qu'il avait toujours conservés ; & que le duc de Berri son frère, héritier présomptif de la France, après l'unique arrière-petit-fils presque mourant encor qui restait à Louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'Espagne, en cas qu'il devînt roi de France. On voulut que le duc d'Orléans fit la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnue, qui oblige les descendans à se priver

ver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères. Ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continuë de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soutiendrait ces renonciations, devenues la base de l'équilibre & de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce traité au duc de Savoie l'île de Sicile avec le titre de roi ; & dans le continent, Fénestrelles, Exilles & la vallée de Pragelas. Ainsi on prenait, pour l'aggrandir, sur la maison de Bourbon.

On donnait aux Hollandais une barrière considérable, qu'ils avaient toujours désirée : & si l'on dépouillait la maison de Bourbon de quelques domaines en faveur du duc de Savoie, on prenait en effet sur la maison d'Autriche de quoi satisfaire les Hollandais, qui devaient devenir, à ses dépens, les conservateurs & les Maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce. On stipulait ceux du Portugal.

On réservait à l'empereur la souveraineté des dix provinces de la Flandre Espagnole, & le domaine utile des villes de

de la barrière. On lui assûrait le royaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le conseil de Vienne se croiait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

À l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar & de l'île de Minorque. La France lui abandonnait la baie d'Hudson, l'île de Terre-neuve & l'Acadie. Elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé Philippe V sur le trône. Il faut encore compter, parmi les articles glorieux au ministère Anglais, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison, ceux de ses propres sujets, qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrètes inclinations de son cœur, faisait assûrer & garantir sa succession à la maison de Hanovre.

Quant aux électeurs de Bavière & de Cologne, le duc de Bavière devait retenir le duché de Luxembourg & le comté de
Namur,

Namur, jusqu'à ce que son frère. & lui fussent rétablis dans leurs électors ; car l'Espagne avait cédé ces deux souverainetés au Bavaois, en dédommagement de ses pertes ; & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démolissait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquises par ses armes, & assurées par les traités de Nimégué & de Rîswick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune, & Saint-venant.

Ainsi il paraissait, que le ministère Anglois rendait justice à tout le monde. Mais les Whigs ne la lui rendirent pas ; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugène, soit mauvaise politique du conseil de l'empereur ; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eû certainement Landau & peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vuës de la reine Anne. Il s'obstina à la guerre, & il n'eut

n'eut rien. Le maréchal de Villars, aiant mis ce qui restait de la Flandre Française en sûreté, passa vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Worms, de tous les païs d'alentour, il prend ce même Landau que l'empereur eût pu conserver par la paix ; il force les lignes que le prince Eugène avait fait tirer dans le Brisgau ; défait dans ses lignes le maréchal Vaubonne ; assiége & prend Fribourg, la capitale de l'Aûtriche antérieure.

20
Août
1713

20
Sept.

30
Oct.

Le conseil de Vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les cercles de l'empire ; & ces secours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, sans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre le France ; & il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix à Raftat avec le prince Eugène. C'était peut-être la première fois, qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai oui contèr au maréchal de Villars, qu'un des premiers discours qu'il tint au prince Eugène, fut celui-ci : *Monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles.*

Versailles. En effet, l'un & l'autre eurent toujours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toujours sur la monarchie d'Espagne, ni du vain titre de roi catholique que Charles VI prit toujours, tandis que le royaume restait assuré à Philippe V. Louis XIV garda Strasbourg & Landau qu'il avait offert de céder auparavant, Huningue & le Nouveau Brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'Alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable, il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs, les électeurs de Cologne & de Bavière.

C'est une chose très remarquable, que la France, dans tous ses traités avec les empereurs, a toujours protégé les droits des princes & des états de l'empire. Elle posa les fondemens de la liberté Germanique à Munster, & fit ériger un huitième électorat pour cette même maison de Bavière. Le traité de Nimègue confirma celui de Westphalie. Elle fit rendre par le traité de Riswick, tous les biens du cardinal de Furstemberg. Enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avouer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la

Fran-

France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le prince Eugène, en finissant les conférences, pria le duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce monarque les assurances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain*. Premièrement il n'est pas vrai, qu'un prince, petit-fils d'un souverain, soit le sujet d'un autre prince, pour être né dans ses états. Secondement, il est encor moins vrai, que le prince Eugène, vicaire-général de l'empire, pût se dire sujet du roi de France.

Cependant chaque état se mit en possession de ses nouveaux droits. Le duc de Savoie se fit reconnaître en Sicile, sans consulter l'empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans Lille. Les Hollandais se saisirent des villes de leur barrière ; & les états du païs leur donnèrent douze-cent-cinquante-mille florins par an, pour être les maîtres en Flandre. Louis XIV fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un commissaire Anglais. Les Dunkerquois, qui voïaient par là tout leur

leur commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était triste pour Louis XIV, que ses sujets allassent demander grace à une reine d'Angleterre; mais il fut encore plus triste pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refuser.

Le roi, quelque-tems après, fit élargir le canal de Mardick, & au moyen des écluses, on fit un port qu'on disait déjà égalier celui de Dunkerque. Le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous aions, que Louis XIV. répondit au lord Stairs: *Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas faussein.* Je fais desoïence certaine, que jamais Louis XIV. ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglois: il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui; mais il s'agissait de savoir, s'il était le maître d'é luder un traité, auquel il devait son repos & peut-être une grande partie de son royaume. Ce qui est Avril 1714 vrai, c'est qu'il fit interrompre les travaux de Mardick, & qu'ainsi il céda aux représentations de l'ambassadeur, loin de les braver. Les ouvrages du canal de Mardick furent démolis bientôt après dans

la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'Utrecht & de Rastat, Philippe V ne jouit pas encor de tout l'Espagne; il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les îles de Majorque & d'Ivica.

Il faut savoir que l'empereur Charles, aiant laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant soutenir la guerre d'Espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la reine Anne, que l'impératrice & ses troupes, devenues inutiles en Catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée; & Staremberg en partant s'était démis de son titre de vice-roi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un prompt secours de la part de l'empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginèrent qu'ils pourraient former une république sous une protection étrangère, & que le roi d'Espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déploierent alors ce caractère que Tacite leur attribuait il y a si longtemps. " nation intrépide, dit-il, qui compte

„ compte la vie pour rien, quand ils ne
 „ l'emploient pas à combattre.”

S'ils avaient fait pour Philippe V leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui; jamais l'archiduc n'eût disputé l'Espagne. Ils prouvèrent par leur opiniâtre résistance, que Philippe V, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoya alors contre ses sujets révoltés. Une escadre Française bloqua le port de Barcelone, & le maréchal de Barwick l'assiégea par terre.

La reine d'Angleterre, fidèle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par fanatisme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq-cent ecclésiastiques moururent dans ce siège les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leurs exemples avaient animé les peuples.

460. LOUIS XIV. JUSQU'À 1714.

Ils arborèrent sur le beffroi un drapeau noir, & firent plus d'un assaut. Enfin les assiégés aiant pénétré, les assiégés le battirent eneor de ruë en ruë, & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandèrent enor en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs privilèges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plupart de leurs privilèges leur furent ôtés. Soixante moines, condamnés aux galères, furent la seule vengeance que l'on prit. Philippe V avait traité plus rudement la petite ville de Xativa dans le cours de la guerre: on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un exemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mèr, & dont le maintien est utile à l'état.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animés quand Charles VI était parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la dernière flamme de l'incendie, qui avait ravagé si long tems-la plus belle partie de l'Europe, par le testament de Charles II. roi d'Espagne.



CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

*Tableau de l'Europe, depuis la paix
d'Utrecht jusqu'en 1750.*

J'OSE appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles. Le prince de Vaudemont, qui avait pris le parti de l'archiduc Charles, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie, son propre père qui tenait pour Philippe V. L'Espagne avoit été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de Calvinistes Français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens, que la guerre générale avait

commencé : & l'on peut ajouter, que la reine d'Angleterre excluait du trône son frère, que Louis XIV protégeait, & qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toujours. Charles VI, deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne. Louis XIV près de succomber, se releva par les brouilleries imprévuës de l'Angleterre. Le conseil d'Espagne, qui n'avait appelé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembler la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre, restèrent à la maison d'Autriche : la maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre ; & les Hollandais dominèrent dans une autre ; une quatrième partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne resta partagé entre quatre puissances ; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. Le duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour soutenir contre le pape, le droit-singulier mais ap-
cien,

ciën, d'être pape lui-même dans cette île; c'est à dire, d'être, au dogme près, souverain absolu en matière de religion.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il est indubitable, que le nouveau ministère de la reine Anne voulait préparer en secret le rétablissement du fils de Jacques II sur le trône. La reine Anne elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ses ministres; & elle était dans le dessein de laisser sa succession à ce frère, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces desseins. La maison de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangère & qu'elle n'aimait pas, lui succéda; ses ministres furent persécutés; & le parti du prétendant aiant tenté de soutenir ses droits en 1715, ce parti fut défait; la rebellion, qui, si la reine Anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le sang qui coula sur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avait tant redoutée & qui avait alarmé tant d'états, fut rompuë dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le duc d'Orléans régent de France, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son pupile, se

conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France ; & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui régnait à Madrid : & Philippe V, qui avait renoncé à la couronne de France par la paix, excita ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un païs, où il ne pouvait régner. Ainsi, après la mort de Louis XIV, toutes les vuës, toutes les negociations, toute la politique, changèrent & dans sa famille & chez tous les princes.

Le régent de France, uni avec les Anglais, attaqua l'Espagne ; de sorte que la première guerre de Louis XV fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministère d'Espagne voulut tromper le duc de Savoie ; & le duc de Savoie voulut tromper l'Empereur : & il resolut de ce cahos d'intrigues, que les Espagnols dépouillèrent l'empereur de la Sardaigne, & le duc de Savoie de la Sicile en 1718. Mais forcés par la France qui les battait sur terre, & par les Anglais qui les battaient sur mer, ils rendirent alors la Sicile à la maison d'Autriche, & la Sar-

U

daigne

daigne de voir le partage des ducs de Savoie, qui la possèdent encore, & qui prennent le titre de rois de Sardaigne.

Pour mieux sentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées; il faut remarquer que l'empire Ottoman, qui avait pu attaquer l'empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'Empereur, contre des troupes aguerries commandées par le prince Eugène, qui vainquit les Turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante; & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies; ce même Empereur, vainqueur des Turcs, ne put avoir la Sicile, que par le secours des Anglais & du régent de France.

Mais, ce qui étonna le plus toutes les cours de l'Europe, ce fut de voir quelque-tems après en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le ministère de Madrid gouverna une année entière la cour de Vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eue d'autre intention que de fermer à la maison Française d'Espagne

tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner
 loin de ses propres sentimens, au point
 de recevoir un fils de Philippe V & d'E-
 lisabeth de Parme sa seconde femme,
 dans cette même Italie, dont on voulait
 exclure tout François & tout Espagnol.
 L'Empereur donna à ce fils puîné de son
 concurrent, l'investiture de Parme & de
 Plaifance & du grand duché de Toscane.
 Quoique la succession de ces états ne fût
 point ouverte, Dom Carlos y fut intro-
 duit avec six mille Espagnols ; & il n'en
 coûta à l'Espagne, que deux-cent mille
 pistoles données à Vienne.

Cette faute du conseil de l'Empereur
 ne fut pas au rang des fautes heureuses ;
 elle lui coûta plus chère dans la suite.
 Tout était étrange dans cet accord ; c'é-
 tait deux maisons ennemies, qui s'unif-
 faient sans se fier l'une à l'autre ; c'était
 les Anglais, qui aiant tout fait pour dé-
 trôner Philippe V, & lui aiant arraché
 Minorque & Gibraltar, étaient les média-
 teurs de ce traité ; c'était un Hollandais,
 Ripperda devenu duc & tout-puissant en
 Espagne, qui le signait, qui fut disgracié
 après l'avoir signé, & qui alla mourir
 ensuite dans le royaume de Maroc, où il
 tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en France, la régence du
 duc d'Orléans, que ses ennemis secrets &
 le

le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée. L'habitude, que les Français avaient prise, d'obéir sous Louis XIV, fit la sûreté du régent & la tranquillité publique. Une conspiration, dirigée de loin par le cardinal Alberoni & mal trâmée en France, fut découverte & dissipée aussitôt que formée. Le parlement, qui dans la régence de la reine Anne avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait cassé les testamens de Louis XIII & de Louis XIV avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espèces trois fois au de-là du prix ordinaire. Sa marche à pied de la grand' chambre au Louvre, ne lui attira que les railleres du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un royaume d'avoir chez soi plus de cinq-cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La défense entière des espèces dans le public, tout un peuple en foule se passant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inon-

dée ; plusieurs citoyens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roial, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux système de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soutint en effet l'un & l'autre par des conséquences, que personne n'avait prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vuë politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un système tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renâître la compagnie des Indes, établie autrefois par le célèbre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce système éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguissent les courages.

Après

Après que la confusion des finances eut cessé avec la régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le cardinal de Fleury fut à la tête du ministère. S'il y a jamais eût quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans ; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires.

Quand on songe, que de mille contemporains il y en a très-peu, un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le cardinal de Fleury eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singulière, en ce qu'ayant commencé si tard, elle dura si long-tems sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On fait quelles étaient les richesses & la magnificence du cardinal d'Amboise, qui aspirait à la tiare ; & la simplicité arrogante de Ximénès, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, di-

fait

fait qu'avec son cordon il conduisait les grands d'Espagne. On connaît le faste royal de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restait au cardinal de Fleury la distinction de la modestie. Il fut simple & œconome en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractère. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva, que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrèrent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier ministre d'Angleterre, Robert Walpole, était d'un caractère aussi pacifique ; & ces deux hommes continuèrent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utretcht jusqu'en 1733 ; repos, qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagère de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublièrent toutes leurs calamités passées. En

En ces tems-là se formaient deux puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siècle. La première était la Russie, que le Czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il était si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1708 Louis XIV avait reçu une ambassade Moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des Siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au Nord, après avoir abattu la Suède. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la Prusse. Ses forces se préparaient & ne se déployaient pas encore.

La maison d'Autriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait mise. L'Angleterre conservait sa puissance sur mer, & la Hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître.

maître. La Suède languissait, Le Danemarck était florissant. L'Espagne & le Portugal subsistaient par l'Amérique. L'Italie, toujours faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siècle, si on excepte Mantouë, devenue patrimoine autrichien.

La Savoie donna alors un grand spectacle au monde, & une grande leçon aux souverains. Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice, un an après. La société de sa maîtresse devenue sa femme, la dévotion & le repos, ne purent satisfaire une âme occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe. Il fit voir, quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre souverains dans ce siècle renoncèrent à la couronne; Christine, Casimir, Philippe V, & Victor-Amédée. Philippé V ne reprit le gouvernement que malgré lui. Casimir n'y pensa jamais. Christine en fut tentée quelque-tems, par un dégoût qu'elle

qu'elle eut à Rome. Amédée seul voulut remonter par la force, sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La fuite de cette tentative est connue. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au dessus des couronnes, en remettant à son père celle qu'il tenait de lui, si ce père seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût exigé ; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très faux, que la cour de France voulut envoyer vingt-mille hommes, pour défendre le père contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causèrent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'Auguste second replongea l'Europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement exemte.

Le roi Stanislas, beau-père de Louis XIV, déjà nommé roi de Pologne en 1704, fut élu roi en 1733, de la manière la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'emp
per-

pereur Charles VI fit procéder à une autre élection appuyée par ses armes & par celles de la Russie. Le fils du dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, qui avait épousé une nièce de Charles VI, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la maison d'Autriche, qui n'avait pas eù le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes Occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-père de Louis XIV. La France vit renouveler ce qui était arrivé au prince Armand de Conti, qui solennellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus recommandé que soutenu, perdit le royaume où il avait été appelé.

Le roi Stanislas alla à Dantzic soutenir son élection. Le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce païs, où le peuple est esclave, où la noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce païs, dis-je, se vantait en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent-mille-hommes. Dix-mille Russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de Stanislas.

la

La nation Polonoise, qui un siècle auparavant regardait les Russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de Russie était devenu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé. Dix-mille esclaves Russes disciplinés dispersèrent toute la noblesse de Pologne; & le roi Stanislas, renfermé dans la ville de Dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'empereur d'Allemagne, uni avec la Russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuse armée: mais Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entièrement le roi Stanislas, ni hasarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze-cent hommes, commandée par un brigadier. Cet officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse; il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats; & il alla relâcher en Danemarck. Le comte de Plélo, ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'é-

tude

tude des belles lettres & de la philosophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzic contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des secrétaires d'état, laquelle finissait par ces mots : " Je suis sûr que je n'en reviendrai pas ; je vous recommande ma femme & mes enfans." Il arriva à la rade de Dantzic, débarqua & attaqua l'armée Russe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévu ; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzic fut pris ; l'ambassadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les privilèges de son caractère. Le roi Stanislas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des Moscovites, dans un pays libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix.

Le ministère de France eût entièrement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eût tiré vengeance d'un tel outrage ; mais
cette

cette vengeance n'était rien, si elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les Moscovites ; & la politique voulait que la vengeance tombât sur l'empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne. Ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Autriche.

Les ducs de Savoie avaient depuis longtems accru petit-à-petit leurs états, tantôt en vendant leur secours aux empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. Le roi Charles-Emanuel espérait le Milanais ; & il lui fut promis par les ministres de Versailles & de Madrid. Le roi d'Espagne Philippe V, ou plutôt la reine Elisabeth de Parme son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance. Le roi de France n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoyait alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre. On est presque toujours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement

ment terminée, que celle qui unissait ces trois monarches.

L'Angleterre & la Hollande, accoutumées depuis longtems à se déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnèrent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour da France avait acquise. L'idée de ses vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre ; & rien ne fit plus d'honneur au ministère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances, que la France pouvait faire la guerre à l'empereur, sans alarmer la liberté de l'Europe. Tous les potentats regardèrent donc tranquillement ses succès rapides. Une armée de Français fut maîtresse de la campagne sur le Rhin, & les troupes de France, d'Espagne & de Savoie jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie. Le maréchal de Villars finit sa glorieuse carrière à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de Cagni, son successeur, gagna deux batailles ; tandis que le duc de Montémar, général des Espagnols, remporta une victoire dans le royaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la cour d'Espagne donne souvent, à l'exemple
des

des anciens Romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu prince héréditaire de Toscane, fut bientôt roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'empereur Charles VI perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un roi à la Pologne : & un fils du roi d'Espagne eut en deux campagnes, ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'Autriche pendant plus de deux siècles.

Cette guerre d'Italie est la seule, qui se soit terminée avec un succès solide pour les Français depuis Charlemagne. La raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puissant prince de ces contrées ; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'Espagne ; & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux, de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuse. Le cardinal de Fleury ministre de France, qui avait eû la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, Dom Carlos fut reconnu roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déjà accoutumée à voir donner & changer

changer des états. On assigna à François duc de Lorraine, désigné gendre de l'empereur, l'héritage des Médicis qu'on avait auparavant accordé à Dom Carlos ; & le dernier grand-duc de Toscane, près de sa fin, demandait, *Si on ne lui donnerait pas un troisième héritier, & quel enfant l'empire & la France voulaient lui faire.* Ce n'est pas, que le grand-duché de Toscane se regardât comme un fief de l'empire ; mais l'empereur le regardait comme tel, aussi bien que Parme & Plaisance, revendiqué toujours par le saint-siège, & dont le dernier duc de Parme avait fait hommage au pape : tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces duchés de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnaient à Dom Carlos fils de Philippe V & d'une princesse de Parme, furent cédés à l'empereur Charles VI en propriété.

Le roi de Sardaigne duc de Savoie, qui avait compté sur le Milanais auquel sa maison toujours aggrandie par degrés avait depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiéfs des Langhes. Il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de Philippe deux roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions, par

Louis XII, héritier naturel de ce duché. Philippe V avait les fiennes, par les inféodations renouvelées à quatre rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédèrent à la convenance & au bien public. L'empereur garda le Milanais, malgré la loi générale des fiés de l'empire, qui veut que l'empereur seigneur souverain en donne toujours l'investiture ; sans quoi les empereurs pourraient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions ; il y a tant d'exemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matière d'état l'interêt présent est la première des loix.

Par ce traité, le roi Stanislas renonçait au royaume qu'il avait eû deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver ; il gardait le titre de roi. Il lui fallait un & autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encor plus que pour lui. Le cardinal de Fleury se contenta d'abord du Barrois, que le duc de Lorraine devait donner au roi Stanislas, avec la réversion à la couronne de France ; & la Lorraine ne devait être cédée, que lorsque son duc serait en pleine possession de la Toscane. C'était faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands suc-

cès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le cardinal de Fleury à se servir de ses avantages ; il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre-millions-cinq-cent-mille livres, faite au duc François jusqu'à ce que la Toscane lui fût échuë.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement ; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un roi Polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette province eut pour la dernière fois un souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes Lorrains devint souveraine de la Toscane. Le second fils du roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveler la médaille de Trajan, *regna assignata, les trônes donnés.*

La maison de France, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir, dans le tems des plus brillantes prospérités de Louis XIV. Presque tout l'héritage de la maison de Charles-quin, l'Espagne, les deux Siciles, le Mexique, le Pérou, étaient dans ses mains : & enfin la maison d'Autriche finit dans la personne de Charles VI en 1740. Ce qui restait de
ses

ses dépouilles fut près d'être enlevé à sa fille, & partagée entré plusieurs puissances. La France fit elire un empereur, avec la même facilité que les empereurs avaiẽt auparavant fait elire des électeurs de Cologne & des évêques de Liège. La fameuse pragmatique sanction du dernier empereur autrichien, qui assurait à sa fille la possession indivisible de tous ses états, pragmatique garantie par l'empire, par l'Angleterre, par la Hollande, par la France elle-même, ne fut d'abord soutenüe de personne. L'électeur de Bavière, fils de celui qui avait été mis au ban de l'empire, fut couronné sans obstacle duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, empereur à Francfort, par les armes de Louis XV. On alla jusqu'aux portes de Vienne. La fille de tant d'empereurs se vit une année entière sans secours, & sans autre espérance que dans son courage. A peine avait-elle fermé les yeux à son père, qu'elle avait perdu la Silésie par l'irruption d'un jeune roi de Prusse, dont la postérité parlera long-tems. Il profita le premier de la conjoncture, & fit servir à sa grandeur une armée disciplinée comme celles des anciens Romains, que son père semblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France, la Prusse, la Saxe, la Bavière, attaquaient les

restes de la maison d'Autriche. Ses alliés demeuraient dans le silence : le partage de ses états paraissait assuré. Mais on vit bientôt, combien il est difficile à un faible prince tel qu'était l'électeur de Bavière, empereur sans pouvoir sous le nom de Charles VII, général presque sans troupes nationales, de conquérir des états par les mains d'autrui. Jamais de si grands avantages ne furent plus rapidement suivis de tant de désastres. Tout ce qui devait faire sa grandeur, fit sa ruine ; & ce qui devait accabler la reine de Hongrie, servit à l'élever. La maison d'Autriche renâquit de ses cendres. La reine de Hongrie trouva un puissant allié dans George II. roi d'Angleterre ; elle eut ensuite pour elle le roi de Sardaigne, la Hollande, & enfin jusqu'à l'empire de Russie, qui envoya la dernière année de la guerre, environ trente-cinq-mille hommes à son secours. Elle fit des paix particulières avec la Prusse & la Saxe. Mais surtout son courage d'esprit la secourut autant que ses alliés. La Hongrie, qui n'avait été pour ses pères qu'un éternel objet de guerres civiles, de résistances & de punitions, devint pour elle un royaume uni, affectionné, peuplé de ses défenseurs. On combattit dans le cœur de l'Allemagne, en Italie, en Flandre, & sur les

les frontières même de la France, & sur les mers de l'Inde & de l'Amérique, à peu-près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour soutenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la France dans cette guerre entreprise malgré lui, & mourut après n'avoir vu que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine. Ce qui restait à la France de forces maritimes, fut absolument détruit par les Anglais ; & les provinces de France furent exposées. L'empereur, que la France avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états. Il mourut l'un des plus malheureux princes de la terre, pour avoir été élevé au faite des grandeurs humaines. La reine de Hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire empereur son époux, & de recommencer une nouvelle maison impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les désastres qu'avaient produit les dernières années du gouvernement de son ministre. Il fut heureux partout, excepté en Italie, parce qu'il avait contre lui le roi de Sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de souverains à la tête de leurs armées. François de Lorraine, grand-duc de Toscane, depuis empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes Autrichiennes. Dom Carlos roi de Naples, fils de Philippe V, commandait son armée à Vélétri. Le roi d'Angleterre George II gagna une bataille vers le Mein.

Le roi de Sardaigne fut partout où étaient ses troupes, & toujours avec succès. Le roi de Prusse remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de Fontenoi, & les conserva à celle de Laufeld. Enfin, après avoir subjugué en personne toute la Flandre, & pris Mastricht par les mains du maréchal de Saxe ; après avoir chassé les ennemis de Provence, par celles du maréchal de Belle-île ; après avoir sauvé Gènes, par le maréchal de Richelieu ; aiant affermi le roi de Naples sur son trône, il fit une paix aussi glorieuse que ses campagnes, montrant dans le traité d'Aix-la-Chapelle une modération inouïe qu'on n'avait pas attenduë, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ses armes. Il eut la gloire de protéger tous ses alliés, de remettre les Génois dans tous leurs droits, de faire rendre au

duc de Modène ses états, d'établir l'infant Dom Philippe dans Parme & Plaisance, l'héritage de sa mère. C'était en effet acquérir beaucoup, que d'être ainsi le protecteur de tous ses alliés. La réputation, chez les rois puissans, vaut des conquêtes. Après cette heureuse paix, la France se rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encor plus florissante.

Alors l'Europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soutenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assurer une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, composaient une de ces grandes factions. La France, l'Espagne, les deux Siciles, la Prusse, la Suède, formèrent l'autre. Toutes les puissances restèrent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées qui forcèrent les autres princes à faire les mêmes efforts; desorte qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle, les puissances chrétiennes de
l'Eu-

l'Europe ont eû environ un million d'hommes sous les armes ; & on s'est flatté que de long-tems il n'y aurait aucun agresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre.

Fin du premier Tome.



73744504



